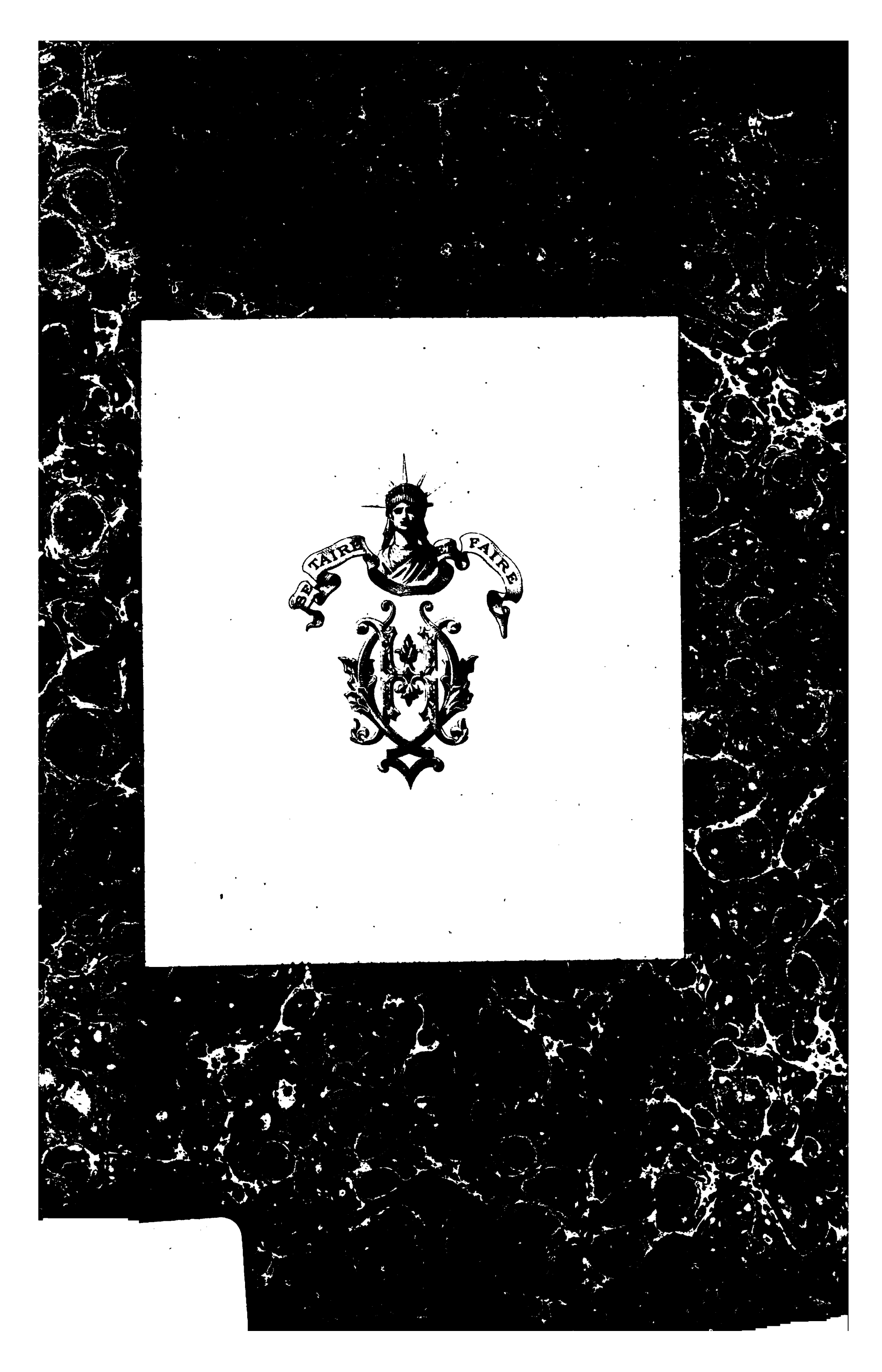

SE TAIRE
FAIRE



14 mai 1850. [illegible]



HISTOIRE

DES

TRANSFORMATIONS

RELIGIEUSES ET MORALES

DES PEUPLES.

IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY,
PLACE SORBONNE, 2.

HISTOIRE

DES

TRANSFORMATIONS

RELIGIEUSES ET MORALES

DES PEUPLES;

PAR

(J. F. A.) AUGUSTE BOULLAND, D. M. P.,

AUTEUR DE L'ESSAI D'HISTOIRE UNIVERSELLE, EX-RÉDACTEUR EN CHEF
DE L'ANCIEN EUROPÉEN, ETC.

Paris.

DEBÉCOURT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 69.

—

1839.

HISTOIRE

DES

TRANSFORMATIONS

RELIGIEUSES ET MORALES

DES PEUPLES.

INTRODUCTION.

Le travail que nous publions en ce moment a pour but de donner un moyen de rattacher les histoires particulières de tous les peuples au grand mouvement de l'humanité, en leur assignant leur place et en reconnaissant leur rôle dans cette grande unité, qui, partie d'une seule origine divine, tend à un seul but divin.

Afin de ne pas embarrasser cette démonstra-

tion de détails inutiles, et de la rendre le plus lucide possible aux yeux de tous, nous nous sommes borné à énoncer les résultats des transformations morales des sociétés, quant à l'état des individus. Nous n'avons donné, de temps en temps, quelques exemples nécessaires sur les dogmes, les arts ou les sciences, que pour faire comprendre leur lien avec la grande unité morale qui domine l'espèce, et pour montrer comment ils concourent à la réalisation de ses tendances. La connaissance des rapports des hommes entre eux, rapports qui découlent de la forme que prend la loi morale, c'est-à-dire de la formule du sacrifice, et la succession des diverses transformations par lesquelles ces rapports ont passé pour amener l'état social dans lequel nous sommes et pour nous pousser vers un état social à venir, sont donc notre but particulier.

C'est la première partie complémentaire d'un *Exposé des traditions de tous les peuples* que nous avons déjà publié.

Mais, avant d'entrer dans la narration suivie de ces faits si bien liés entre eux, nous croyons nécessaire de donner quelques explications sur des principes mis en doute par beaucoup de personnes aujourd'hui. Nous voulons parler de la révélation, et du caractère des doctrines morales

qui en dérivent nécessairement, et qui ne peuvent venir que d'elle.

Toute doctrine morale, quelle qu'elle soit, est toujours une idée de rapports entre des êtres, basée sur la connaissance du bien et du mal; ou, en d'autres termes, une création spirituelle, imposant des devoirs et accordant des droits qui n'existaient pas antérieurement.

Si l'on prend la doctrine morale la plus élevée de toutes, la loi religieuse, de laquelle, ainsi que nous le ferons voir, découlent toutes les autres, on trouvera qu'elle consiste toujours dans le rapport de l'homme avec Dieu, avec le monde que Dieu a créé, et avec les autres hommes.

Cette loi, qui fixe les rapports de l'homme avec Dieu et le monde, ne peut nécessairement venir que de Dieu; car nul ne peut connaître le plan et le but de l'œuvre divine que Dieu lui-même, qui les a conçus : nul que lui ne peut donc assigner à l'homme sa fonction temporaire dans l'œuvre éternelle. L'homme, en effet, ne saurait connaître de cette œuvre que la partie dans laquelle il vit : la réalité de l'ensemble des mondes auquel appartient cette partie, dans le même temps, échappe aussi complétement à l'esprit humain, qui n'en saisit que l'apparence.

Le Verbe de Dieu, communiquant avec l'esprit

enfermé dans un corps humain, peut donc seul donner la doctrine morale qui doit fixer les rapports de devoirs envers Dieu et de droits sur le monde, et par là indiquer à l'homme l'acte de sacrifice à exécuter dans le temps pour l'accomplissement de la volonté divine.

Si cela est vrai, il sera vrai aussi que l'idée de cette double relation ne peut venir à l'homme par aucune autre voie que celle du Verbe divin.

En effet, si la morale n'était pas révélée à l'homme, il faudrait qu'il l'inventât lui-même par le fait d'un sentiment et d'un raisonnement venus de son individualité. Mais l'homme individuel, qui n'a pas reçu dans son isolement l'idée d'un rapport moral, ne connaît d'autres relations que celles qui s'opèrent sous le mobile de ses instincts et de ses besoins matériels : il n'a de base à ses raisonnemens que son intérêt personnel de conservation et de jouissance : il n'a de but à ses actes que la satisfaction de ses besoins, et la lutte antagoniste contre toute activité qui s'oppose à cette satisfaction.

L'homme, établissant de ce point de vue personnel son rapport avec Dieu et avec le monde (en supposant qu'il puisse avoir ces deux idées sans révélation), se constituerait comme ayant un droit absolu vis-à-vis de l'un et de l'autre, et

comme n'ayant aucun devoir à accomplir. Le devoir, en effet, est un sacrifice; et il n'y a jamais aucun motif pour que l'égoïsme se sacrifie, c'est-à-dire pour qu'il dompte son besoin au profit d'un autre être et à ses propres dépens. Ainsi l'homme, créature de Dieu, imposerait à Dieu des conditions de relations, et se constituerait maître de l'œuvre divine pour l'exploiter à son profit, sans reconnaître l'obéissance qu'il doit à Dieu. L'homme serait non seulement plus que le monde, il serait plus que Dieu : ce qui serait absurde.

D'un autre côté, les relations de cet individu avec ses semblables seraient odieuses, sans possibilité d'amendement. Une brutalité, dont il est difficile aujourd'hui de se faire une idée, lui servirait à s'approprier la chair ou la force des autres hommes, et amènerait une division perpétuelle entre lui et ses antagonistes, qui soutiendraient leurs droits personnels d'intérêt et de satisfaction au moyen de la même violence. Et comme lui-même ne pourrait leur imposer aucun devoir supérieur à eux tous, et n'aurait que la force à employer pour les soumettre, le jour où il serait le plus faible, il serait détruit et sa doctrine anéantie avec lui. — Voilà pour la doctrine morale, qui, au lieu d'imposer un sacrifice à l'aide

de la connaissance du bien et du mal, prise au point de vue divin et spirituel, ne formulerait que la reconnaissance du bien et du mal physiques, c'est-à-dire de la jouissance et de la souffrance, et ne commanderait que la satisfaction des besoins naturels, c'est-à-dire l'égoïsme.

Si, de ce même point de vue individuel, l'homme pouvait rationnellement formuler un dogme ou un système cosmique qui lui rendît compte de l'unité des rapports des choses extérieures à lui, il ne pourrait jamais prendre pour base de ce système que sa propre unité. En supposant qu'il eût l'intuition la plus élevée qu'un homme puisse avoir sans révélation, il n'arriverait d'abord, par ce regard intérieur, qu'à saisir les rapports de ses organes entre eux, ainsi que le jeu de leurs fonctions qui constitue la vie; et si, dans la plus haute intensité de sa faculté intuitive, il venait à concevoir la division de l'unité de son être en âme et en corps, il ne pourrait encore que reporter cette conception sur l'ensemble du monde, et considérer l'unité de ce dernier comme formée, ainsi que lui, d'une âme qui serait Dieu, et d'un corps matériel qui serait le monde visible.

Soit qu'il s'arrêtât à la connaissance de la vie de ses organes, soit qu'il montât à la conception

de la division en âme et en corps, il ne ferait donc jamais qu'un être semblable à lui, dont l'unité serait à une seule ou à deux natures, comme lui-même, qu'il appellerait *Tout, Dieu* ou *Monde*, et dont il serait partie similaire. Alors il retomberait nécessairement dans la morale égoïste dont nous venons de parler; car, en tant que partie semblable de cette grande existence qu'il appellerait le Monde ou Dieu, ses besoins et ses instincts seraient nécessairement les mêmes que ceux du tout, et le bien serait la satisfaction de ces besoins, comme le mal serait l'obstacle à cette jouissance.

C'est là ce qu'on appelle le panthéisme, qui, présenté toujours sous la même formule dogmatique, et avec la même tendance au droit égoïste, n'a jamais pu créer une seule société, et a paralysé toutes celles qui avaient été mues par une révélation, et qu'il touchait de son hérésie.

Maintenant supposons encore que l'homme, de son point de vue individuel et intuitif, n'ait conçu ni doctrine morale, ni système cosmique, ni théorie pratique; et qu'on croie possible que l'impression des phénomènes puisse l'amener à penser ces systèmes; nous disons qu'il tombera sous le poids d'une fatalité aussi inexorable que celle qui, dans les systèmes précédens, le ferait

partie liée, sans liberté, à la vie compacte d'un tout fatal.

En effet, les sensations qu'il recevra des phénomènes toujours variés et toujours nouveaux, seront tout aussi différentes et tout aussi changeantes que le sont les objets sentis; et si, dans cette multitude de perceptions, il parvient à saisir quelque continuité d'impression de la part d'un même phénomène, ce ne sera jamais qu'une habitude que l'organe frappé contractera, et qui lui fera reconnaître un même corps par une même impression. C'est ce qui arrive pour les animaux qui, par le souvenir que garde un organe de la douleur ou de la jouissance, sont repoussés ou attirés par l'objet qui a produit cette sensation.

L'homme qui serait semblable à eux, n'ayant que des habitudes organiques, ne saurait donc concevoir, par un travail spirituel, une loi commune à tous les phénomènes de même nature : il n'arriverait pas à cette unité secondaire qui conçoit, comme série, des effets de même nature, tels, par exemple, que ceux de la lumière ou du son : il ne pourrait se faire une idée de l'unité et de l'harmonie du monde; encore moins s'élèverait-il à la pensée d'une force spirituelle liée au monde matériel; enfin jamais ne saurait-il arri-

ver à la pensée d'un Créateur du monde, qui, dans la vue d'accomplir une œuvre éternelle, aurait assigné à un être spirituel, sa créature, une fonction libre, qui lui enjoindrait de sacrifier sa jouissance organique, et d'en préférer la privation en s'imposant la douleur. Il y aurait donc impossibilité absolue à ce que cet être, qu'on a supposé pouvoir arriver par l'impression des phénomènes à un système moral et cosmique, eût même l'idée de sa liberté morale, puisqu'il serait sans cesse entouré de phénomènes qui le frapperaient fatalement, sans qu'il en pût comprendre la source et la succession, et qu'il éviterait ou rechercherait fatalement aussi.

C'est cette prétendue doctrine, qui, comme on le voit, n'en est pas une, qu'on a appelée le matérialisme; dernier terme de la dégradation de l'intelligence, elle nie la morale, le dogme et la liberté.

Ainsi donc, à quelque point de vue que l'on veuille se placer pour faire surgir une doctrine morale de l'individualité humaine, considérée soit comme de double nature, spirituelle et matérielle, soit comme d'une seule nature, procédant par son unité ou par la diversité de ses sens, il y a impossibilité d'arriver à l'idée du sacrifice : par conséquent il est impossible de concevoir ces

grandes idées morales qui font la base de toutes les sociétés passées et à venir, en expliquant tous les mystérieux problèmes qui peuvent se présenter à l'esprit humain, et en formulant le bien et le mal considérés moralement.

Il est donc bien vrai qu'une doctrine morale religieuse, qui commande toujours le sacrifice de l'égoïsme à la volonté de Dieu ou à l'intérêt des autres hommes, ne peut venir que d'une révélation, puisqu'elle ordonne un acte qui est le contraire des besoins et des instincts matériels de l'organisme, et que par là elle constitue la liberté.

Il est vrai aussi que toute doctrine morale particulière, modifiant l'explication du bien et du mal, le dogme et la pratique, dérive toujours directement et nécessairement d'une révélation ; puisqu'une morale, quelle qu'elle soit, entraîne toujours l'idée de devoir; et que, du point de vue individuel, l'homme nie toute espèce de devoir pour ne se reconnaître que des droits. Cette vérité sera, nous l'espérons, prouvée au superflu par le travail historique qu'on va lire.

On y verra en effet que toutes les hérésies, qui se séparent de la doctrine révélée, ne sont jamais basées sur autre chose que la prédominance du droit sur le devoir, du principe individuel sur le

principe social, de l'égoïsme sur le dévouement : en un mot, sur l'opposition de la volonté personnelle contre le sacrifice ordonné par le dogme orthodoxe. Mais, bien que toutes les hérésies tendent à diviser les hommes, comme elles sortent d'un corps social où déjà une partie de la révélation s'est incarnée, elles emportent en elles la partie de dévouement qui est déjà mise en pratique, et qu'elles pratiquent elles-mêmes contradictoirement au dogme du droit qu'elles posent. C'est ce qui fait qu'elles peuvent encore fonder des sociétés secondaires ; car, si elles prenaient pour base de leur forme sociale le droit absolu de l'égoïsme, elles ne pourraient pas réunir deux hommes.

Ainsi donc, toute doctrine religieuse est révélée : toute idée morale particulière est une conséquence secondaire de cette révélation ; et toute morale commande nécessairement un sacrifice, seule base possible pour une société.

Ce fait, que toute morale commande un sacrifice, va faire facilement comprendre la marche constante des transformations sociales, qui ont pour but la réalisation ou l'incarnation (si l'on veut) d'une révélation.

Le sacrifice religieux, qui a pour but l'accomplissement de la volonté de Dieu annoncée par le

Verbe révélé, étant le bien absolu ; la jouissance égoïste, inerte et irréproductive, doit être le mal absolu.

Lorsqu'une révélation descend sur la terre, elle vient donc commander le sacrifice de la quantité de jouissance irréproductive qui existe dans l'humanité au moment où Dieu l'envoie. Elle ordonne à l'égoïsme dé se dévouer, à l'inertie de s'activer, à l'esprit d'employer le produit de son activité à la réalisation de la volonté divine.

Dès lors s'établit une lutte du droit égoïste contre l'ordre du sacrifice ; et il se fait un partage entre ceux qui s'insurgent, ceux qui enseignent le sacrifice, et ceux qui l'adoptent.

Ces trois corps sociaux se retrouvent perpétuellement sous des formes variées, mais toujours avec un but identique.

Ceux qui conservent la loi morale, qui s'appliquent à eux-mêmes le sacrifice religieux le plus épuré pour le temps, afin de servir d'exemple et d'enseignement aux autres, forment le point le plus élevé.

Au point le plus bas sont ceux qui réclament le droit égoïste absolu.

Entre eux se trouvent ceux qui, en se soumettant au sacrifice demandé, reçoivent en retour un droit individuel de jouissance proportionné

aux exigences du temps, et sont chargés de soumettre à la loi le droit égoïste absolu.

C'est ce corps social intermédiaire, dans lequel s'incarne une partie de la morale révélée comme pratique, et qui, suivant une sorte de nécessité logique, accomplit certains actes temporaires de conservation et de transformation sociales, qui sont des conséquences du jeu de son organisme nouvellement transformé.

Mais cette tendance même à la réalisation matérielle de la morale dans la société, est cause que ce corps social intermédiaire se fait lui-même inerte, égoïste et fatal, dans la vue de conserver son droit de jouissance.

C'est alors que le droit individuel égoïste, qu'opprime cette jouissance, s'insurge par en bas; tandis que par en haut le corps enseignant, qui pratique le sacrifice religieux absolu, frappe le corps qui s'est fait immobile, et crée une nouvelle activité intermédiaire, obéissant au sacrifice, possédant de nouveaux droits de jouissance, et chargée d'imposer le dévouement au nouveau droit égoïste insurgé.

Dans l'humanité tout entière, dans chaque société en particulier, simultanément et dans toute la succession des temps, se fait perpétuellement ce triple mouvement, qui a pour tendance et pour

but d'incarner définitivement, dans l'organisme humain, la pratique de la dernière morale révélée.

Ce mouvement, qui est le produit de la double nature de l'homme et du choix libre qu'il lui est donné de faire entre le bien et le mal, offre en même temps la lutte de l'esprit et de la matière, la périodicité logique de l'organisme, et le progrès définitif qui résulte de la tendance, toujours plus forte, que l'humanité acquiert de choisir plutôt le bien que le mal.

La lutte constante, qui se passe entre l'activité spirituelle et l'activité matérielle, a pour origine le désir que l'activité spirituelle a de dominer et de transformer l'activité matérielle au profit de la réalisation de la loi divine révélée, et la disposition qu'a l'activité matérielle à s'insurger contre la force spirituelle, qui blesse son orgueil et son désir de repos en lui imposant le sacrifice.

Pendant cette lutte, une partie de la morale révélée s'incarne dans l'organisme, en établissant la hiérarchie de l'esprit sur la matière, et en constituant par là une succession d'évolutions logiques, effets nécessaires de l'organisation humaine, et qui ont pour résultat de faire pratiquer un certain terme de cette morale.

Les divers pas qui, résultant de ces élabora-

tions logiques, accomplissent chacun un terme de la morale et l'incarnent dans l'organisme, de manière que celui-ci le pratique presque instinctivement : la tendance toujours croissante de ces organismes transformés à choisir le bien au lieu du mal, c'est-à-dire à s'affranchir de plus en plus de la fatalité du besoin matériel pour se sacrifier plus volontairement à la loi révélée : tels sont les effets qui, connus sous le nom de progrès, ressortent du triple mouvement qui se passe dans l'humanité, dans les sociétés et dans l'individu, et qui tend incessamment vers le but divin du monde.

Trois paroles divines, ordonnant le sacrifice sous une forme particulière, ont déjà été apportées à l'humanité, pour l'aider dans ce mouvement progressif qui la pousse sans cesse vers son but divin.

La première formule morale, qui définit la nécessité du sacrifice imposé par la première révélation, avait constitué deux principes opposés, l'un créateur du bien, l'autre générateur du mal : le premier, ou la force spirituelle, habitant le ciel, avait détaché de son existence divine un organe actif, esprit doué de force et agent intermédiaire, pour le défendre, lui, bon principe, contre les atteintes du mauvais principe, ou de

la terre, force matérielle. Cet agent avait en outre reçu la promesse d'une récompense pour son obéissance à accomplir le sacrifice d'activité défensive, et la menace d'une punition s'il désobéissait. Dans le premier cas, il devait remonter pour faire partie de la force divine céleste, dont il était émané; dans le second, il en devait être séparé et livré à la force mauvaise terrestre. Il lui avait en outre été donné droit de possession sur tous les produits terrestres.

Cette formule morale entraîna nécessairement dans la hiérarchie sociale l'application de ses principes, qui étaient : le sacrifice, par l'obéissance active des organes émanés du chef social : la récompense, par le retour de l'organe obéissant vers l'unité du Créateur social, dont il partageait la vie immortelle; ou la punition, par l'abandon de l'agent désobéissant à la force mauvaise qui le détruisait : et le droit absolu sur tous les êtres terrestres.

Les êtres qui, soumis à cette hiérarchie, se révoltèrent contre elle, furent donc séparés de la société divine, au lieu d'être récompensés par le retour au Créateur immortel : ils furent déchus de l'immortalité qui leur avait été promise, et condamnés à mourir par le mal destructeur.

La seconde parole divine qui descendit dans le

monde, fut nécessitée par les désordres qui étaient nés de l'application de cette première doctrine morale des deux principes, à la séparation absolue des agens coupables.

La formule morale, explicatrice du sacrifice imposé par cette nouvelle parole, dit donc qu'il n'y avait pas deux principes séparés absolument : il n'y avait qu'un seul créateur de tous les êtres spirituels, dont une partie avait été coupable de désobéissance, et déchue par là, non de son droit d'immortalité comme dans le principe, mais du droit d'habiter le ciel pendant un certain temps, avec obligation d'expier sa faute, en transformant, par le sacrifice expiateur, les mondes matériels, créés exprès pour cette purification, ainsi que les corps même dans lesquels ces âmes coupables avaient été mises.

Cette doctrine de la chute et de l'expiation détruisait bien l'idée de l'existence de deux principes ennemis; mais elle conservait la nécessité d'un sacrifice imposé par une faute passée, tout comme le sacrifice antérieur était un acte d'obéissance absolue imposé par la force à un organe du bien, et déterminé par l'existence des deux principes.

Une troisième parole divine descendit donc sur la terre; et la formule morale qui en résulta

fut la liberté spirituelle et matérielle, donnée à l'homme, par le rachat du péché, au moyen du sacrifice du révélateur.

Le sacrifice ne fut donc plus imposé d'après une loi d'obéissance absolue, par la force matérielle, ni nécessité par l'expiation, dans un but individuel : il fut également libre dans le but de la fraternité universelle, et dans la tendance vers le but de la transformation du mal au profit du bien.

C'est sous l'influence de ces trois mobiles du sacrifice, et des transformations sociales qu'amena la réalisation de chacun de ces principes, que nous allons voir marcher l'humanité tout entière entre deux termes extrêmes, pour s'éloigner du premier, qui est le sacrifice imposé à un agent par la force matérielle, et s'approcher du second, qui est le sacrifice libre et volontaire.

Après avoir donné ces explications nécessaires pour la facile et prompte intelligence du travail que l'on va lire, nous devons dire encore pourquoi il ne contient pas les citations des textes originaux qui ont servi à le faire : c'est que ces citations, et la plupart de ces textes eux-mêmes, ont déjà été produits dans un ouvrage publié par nous, il y a quelques années, sous le titre d'*Essai*

d'histoire universelle, dans lequel se trouve l'exposé des traditions de tous les peuples, et qui est la base de celui-ci.—Écrit sous l'influence d'une étude historique longue et pénible, destinée à recueillir une multitude de matériaux divers, obscurs et mythiques, cet ouvrage a gardé, des traditions même qu'il analysait, une impression de symbolisme qui lui donne un caractère particulier, et le rend peut-être difficile à comprendre. Mais pour tous ceux qui désireront vérifier les résultats de nos recherches et les assertions émises par nous, il sera un guide indispensable et certain vers les sources où nous avons puisé, et dont ce livre est l'analyse fidèle. Il sera en même temps un exemple de l'espèce de transformation qu'il faut faire subir à la forme mythique des documens historiques anciens, pour les comprendre dans leur véritable sens, comme signes des changemens moraux et sociaux.

Cependant nous indiquerons dans quelques notes, aux endroits qui pourraient paraître les plus douteux à nos lecteurs, les principales circonstances des traditions connues auxquelles nos assertions seront relatives.

Ainsi que nous l'avons déja dit, le travail que nous publions a pour but de montrer quelle est l'influence directe de la morale révélée et des

morales particulières qui en dérivent, sur l'état des individus considérés comme agens spirituels du but divin donné par Dieu au monde ; et par quelles séries de transformations les sociétés ont passé pour amener la hiérarchie et la liberté morales, qui constituent les devoirs et les droits.

Trois autres séries de transformations restent à étudier après celle-là, comme représentant les agens intermédiaires à l'aide desquels s'opèrent ces changemens sociaux.

La première est celle des formes de l'art qui ont été employées pour enseigner la morale aux hommes. — La seconde est celle des formules dogmatiques, mythiques ou philosophiques, augurales ou scientifiques, qui ont eu pour but la direction et la prévoyance des actes de l'humanité. — La troisième enfin est celle des transformations, comprenant les phases de la théorie économique, qui préside à la direction de la force, à la distribution des instrumens et à la rétribution du travail.

Nous espérons bientôt donner la première de ces généralités, celle qui a pour but de faire connaître les changemens successifs et continus accomplis dans l'unité des formes de l'art.

Si Dieu nous prête vie et assistance, nous essaierons de poursuivre la tâche de donner les

deux autres ordres de travaux, afin d'éclaircir, autant que notre faiblesse nous le permettra, des idées dont nous croyons que dépend l'avenir de l'humanité.

LIVRE PREMIER.

HISTOIRE DU PREMIER AGE.

CHAPITRE I.

SOCIÉTÉ PRIMITIVE ET SES PREMIÈRES TRANSFORMATIONS.

Quand Dieu eut envoyé sur la terre la redoutable parole divine qui commandait d'accomplir, par le sacrifice, la séparation du bien et du mal, la subordination de la matière à l'esprit, et la multiplication de l'espèce, la famille fut la première hiérarchie destinée à réaliser cette loi morale d'activité dans un but divin.

Deux divisions furent établies parmi ces pri-

mitifs agens de Dieu. La première et la plus élevée fut celle du père, être actif, créateur de tout être moral, possesseur de l'esprit, de la parole qui en était le signe, et de la force régulière qui en était l'agent. La seconde fut celle de la mère et des enfans, confondus dans un seul groupe mâle et femelle, êtres passifs, force désordonnée et génératrice, que le chef divin avait soumise à sa volonté absolue au moyen de sa force régulière, sacrificatrice et directrice.

Dès lors commença l'activité morale et physique, spirituelle et matérielle, qui devait avoir pour résultat de réaliser la multiplication des êtres soumis à la loi morale et destinés à séparer le bien du mal.

Voici ce qu'étaient le bien et le mal dans la croyance de ces premiers êtres. Le bien était à la fois la volonté du Dieu céleste, habitant du séjour de lumière, créateur d'un agent de sa volonté absolue, qu'il avait envoyé sur la terre, doué d'esprit et de force, pour lui obéir; et le secours qu'il donnait à cette créature pour l'aider dans son œuvre. Le mal était au contraire la force opposée à la volonté du Dieu céleste créateur, et qui nuisait à sa créature dans son activité morale.

Or, il y avait dans le monde deux ordres de phénomènes qui agissaient directement sur le

nouvel être et qui répondaient à cette grande division. Les premiers venaient du ciel et étaient toujours des signes de la volonté divine : volonté terrible qui commandait à l'agent divin, par la voix du tonnerre, le sacrifice de ses instincts et de sa force, en échange de l'esprit et de la parole qu'il avait reçus comme dons de Dieu : volonté qui se sanctionnait par la punition de la désobéissance, en frappant le fils du ciel de la foudre, et en le brûlant de la chaleur dévorante du soleil, ou par la récompense de l'obéissance en l'éclairant de la lumière d'en haut, et en le rafraîchissant de la pluie céleste. Quel que fût donc le signe qui vînt du ciel, il était la marque du bien moral : avertissement ou récompense, ordre ou punition, il était reçu avec une terreur salutaire ou une joie expansive, qui toutes deux menaient l'agent de Dieu dans la voie active du bien.

Au contraire de cet ordre de phénomènes, l'autre était une série d'obstacles, qui agissaient immédiatement et incessamment pour empêcher d'accomplir l'ordre reçu de Dieu, ou pour détruire la vie de son agent. C'étaient les phénomènes terrestres : volcans, grandes eaux, gouffres, montagnes, obscurité, tous produits de la terre, et qui étaient autant d'empêchemens, signes du mal moral.

Maintenant, comme le Dieu céleste, l'esprit créateur, et celui qui le représentait dans la famille envoyée par lui sur la terre, étaient mâles et sources du bien ; la terre, productrice du mal, fut considérée comme une force femelle et mauvaise, qui était opposée au bon principe.

Or, parmi les phénomènes les plus terribles qui existaient à la surface de la terre, se trouvait une activité semblable à celle de l'être divin venu du ciel. C'étaient des bandes féroces qui, n'étant pas initiées à la connaissance de la loi morale du bien et du mal, n'avaient de signes vocaux que ceux qui naissaient de leurs besoins matériels, et de but à leur force que celui de satisfaire leurs instincts brutaux.

Le mobile de leur vie n'étant que l'égoïsme le plus absolu, et le désir de chercher le bien matériel ou d'éloigner le mal physique, ces êtres sans parole étaient les antagonistes directs de ceux qui, créés par le Dieu céleste, obéissaient à sa parole, lui soumettaient leur force, et par cela même accomplissaient un acte de dévouement et de sacrifice.

Dès lors, ces êtres muets furent considérés comme dépourvus d'esprit, et seulement doués de la force mauvaise qu'ils tenaient de leur mère, la force femelle, méchante et ennemie de Dieu,

cette terre contre laquelle l'être divin devait lutter pour l'empêcher de faire le mal.

Il y eut donc deux puissances dans le monde : l'une céleste et mâle qui avait créé le bien; l'autre terrestre et femelle qui avait engendré le mal. Il en résulta un double dogme génésiaque, qui admettait deux modes de production, la création et la génération. Il s'en suivit comme pratique la reconnaissance de deux races d'êtres à forme humaine : l'une d'origine céleste, l'autre d'origine terrestre, toutes deux ennemies : la première mise dans le monde pour poursuivre la seconde jusqu'à extermination.

Il est nécessaire ici que nous donnions un mot d'explication sur ces deux modes de production, la création et la génération, considérés dans l'application de leur dogme à la société qui était soumise à cette doctrine morale, pour faire bien comprendre les divisions dogmatiques et sociales qui résultèrent de cette double activité.

Dans la pratique, la *création* d'un agent moral se faisait par un triple sacrifice. Le premier de ces actes était la fécondation par le père. Le second était imposé par la force régulière du créateur lui-même à la force désordonnée du jeune être qu'il devait dompter pour le soumettre à l'obéissance : ce sacrifice physique lui retranchait un

organe, ou partie d'un organe, ou portion de son sang : en un mot, il le liait par la force à l'être qui le créait. Le troisième sacrifice était actif de la part du créateur, en ce sens que, comme possesseur de l'esprit, Dieu terrestre et père, il émettait, pour la communiquer à l'être qu'il créait, une partie de sa propre puissance spirituelle. Cette partie n'était jamais qu'une fonction secondaire, acte pratique de la morale, que le nouvel être devait exécuter par la parole ou par la force, sous condition d'obéissance et de soumission absolue envers celui qui l'avait créé spirituellement.

Suivant les dogmes de ces temps primitifs, cette création, éducatrice d'un nouvel agent moral déjà créé par la fécondation du père, lui transmettait une essence spirituelle particulière, dont la manifestation, par la parole ou la force, se faisait aussi par des signes spéciaux de langage ou d'acte, et qui constituaient la fonction consacrée moralement. Cette création dans la société ou la famille n'était, en outre, qu'une application du dogme qui reconnaissait tous les phénomènes célestes pour des êtres secondaires, créés comme manifestations de la volonté, de la parole ou de la force du Dieu invisible résidant au ciel. Or, de même que ceux-ci exécutaient les ordres absolus de leur créateur, de même l'agent social était

partie organique du père de la famille divine, lié doublement à lui par le sacrifice qui avait dompté sa force, et par le sacrifice qui lui avait octroyé une partie de la puissance spirituelle unitaire du Créateur social.

La *génération*, au contraire, était l'acte femelle accompli par un sacrifice passif et fatal, qui ne pouvait donner la parole ; puisque cette parole était le signe de l'esprit, et que le père, possédant seul l'un et l'autre, pouvait seul la donner. Cet acte, lorsqu'il était spontané, ne pouvait donc engendrer que la force mauvaise ; et lorsqu'il était le résultat de la fécondation du père, il ne produisait encore qu'une force qui, abandonnée à ses instincts, était désordonnée, et qui, pour être régularisée, devait être soumise à un sacrifice.

On comprend maintenant tous les caractères des êtres dont nous venons de parler : le père, possesseur de la loi morale, de la parole et de la force bonne, avait créé, au principe, un groupe d'agens secondaires formé de la femme et des enfans, dont il avait soumis, par un sacrifice, la force désordonnée, afin de la rendre régulière comme génératrice et défensive, et de l'opposer à la force mauvaise engendrée par la terre. Cela s'était fait, ainsi que nous venons de le dire,

comme application imitative des manifestations multiples et sensibles, de la force que le Dieu invisible du ciel avait communiquée aux phénomènes célestes, ses agens organiques, lesquels formaient le groupe de la femme pure, génératrice et gardienne, fécondée par le Dieu invisible.

En suivant cette imitation, le père, créateur social, qui avait déjà communiqué une partie de sa force au groupe femelle d'agens secondaires dont nous venons de parler, dut tendre à communiquer sa parole de la même manière. Il tira de la force génératrice, déjà soumise par le sacrifice, un nouvel être qu'il créa en lui donnant la parole. Cet agent moral nouveau fut donc de double nature, c'est-à-dire doué de force régulière et de parole, fait de poussière et de souffle; mais il ne fut encore qu'une fonction secondaire, entièrement possédée et absolument obéissant au chef divin de la famille. En effet, la parole qu'il avait reçue n'était pas la même que celle qui avait été créée par l'esprit pour exprimer les mystères moraux de la vie du monde, de l'activité et de la hiérarchie de la famille, et pour élever la prière vers le Dieu céleste, Verbe que le chef divin conservait mystérieusement dans sa retraite sacrée. La parole de ce nouvel être, qui avait reçu du père le nom de *Main-du-ciel* (Adam

des Saintes-Écritures), n'était en effet qu'un signe secondaire destiné à exprimer des rapports définis par les sens entre les objets extérieurs. Ainsi l'être Main-du-ciel fut chargé du double acte : de la parole, qui désignait les rapports physiques des choses ; et de la force régulière, qui accomplissait sur les êtres engendrés dans le groupe inférieur le sacrifice destiné à les dompter pour les faire obéir, et qui gardait le centre sacré des atteintes des êtres mauvais. C'est ce que rapportent les Écritures sacrées lorsqu'elles disent qu'Adam fut chargé de nommer les animaux, de cultiver et de garder l'Éden.

Le lieu mystérieux que gardait ainsi l'être Main-du-ciel était le séjour divin où le chef créateur conservait, comme sa propriété exclusive, la loi morale qui expliquait l'origine et le but du monde ; la parole qui exprimait ses mystères ; et l'acte du sacrifice qui, en consacrant les fonctions secondaires, commandait la pratique sociale. Rien ne pouvait donc s'accomplir de bien en dehors de sa volonté ; et cette nécessité de conserver unitaire et intacte la doctrine divine que cette volonté exprimait, lui fit défendre au nouvel être de chercher à en pénétrer le secret.

Mais bientôt, conséquemment à l'application successive du dogme, l'être Main-du-ciel reçut

aussi du Créateur la fonction génératrice : jusque là il avait été tiré du groupe inférieur. Alors le Père chef divin créa, par un sacrifice, une force génératrice adjointe à ce nouvel être, ne faisant qu'une seule existence avec lui (Aish et Aisha de la Bible hébraïque). Ce fut dès lors dans ce groupe de la femme et des enfans de l'être Main-du-ciel, que désormais le Créateur féconda et choisit celui qui devait être consacré par le sacrifice éducateur, pour remplacer l'être Main-du-ciel, lorsque celui-ci rendait son essence spirituelle au Père qui l'avait créé. On voit donc comment cette fonction, bien qu'ayant une essence spirituelle et une faculté génératrice en quelque sorte indépendantes, était encore liée absolument à la force fécondante et à la volonté créatrice du Père, chef divin de la famille.

Mais la force génératrice, ou la femme de l'être Main-du-ciel, fut séduite par un être inférieur, qui lui inspira la tentation de connaître le mystère de création morale que le Père divin, chef de la famille, cachait dans le centre sacré. Elle communiqua cette tentation à l'être Main-du-ciel, qui viola le secret de la loi morale, et qui, ayant vu que le Père divin avait pour successeur un Fils engendré de lui, prétendit aussi transmettre par la race l'essence spirituelle particulière

qui lui avait été donnée avec une parole spéciale. Dès lors il se constitua individu complet, père et mère, formant une famille qui transmettait, par la fécondation et la génération, l'esprit particulier et la force régulière de sa fonction.

Cette infraction à la défense de chercher à pénétrer le mystère moral de la création : cette insubordination qui venait, par le droit de race qu'il s'appropriait, d'affranchir l'être Main-du-ciel de la dépendance absolue du Père divin, qui avait seul le droit de l'engendrer et de le créer spirituellement, le fit exiler dans un lieu séparé de ce centre sacré qu'il avait violé, et dont l'entrée lui fut interdite par les fils du Père divin, anges armés du feu séparateur. En même temps il lui fut imposé, pour punition de la liberté qu'il avait acquise, une loi d'expiation, qui n'était que la conséquence de la pratique morale qui ordonnait de dompter la force désordonnée au moyen d'un sacrifice matériel imposé par la force régulière.

Ainsi cette loi força la femme, coupable de s'être laissé séduire, à être soumise à la puissance de l'homme et à se laisser féconder par lui, malgré la crainte des douleurs de l'enfantement, car ces douleurs mêmes étaient pour elle un moyen d'expiation. De même l'homme cou-

pable de désobéissance fut contraint, pour racheter sa faute, de supporter les peines du travail. Enfin la vie de tout être de cette race, après avoir été employée à la poursuite du mal qui l'avait séduite, fut limitée à un certain temps, après lequel le sacrifice devait faire rentrer la puissance sociale de chacun dans la masse humaine d'où il était sorti. Il était donc privé de l'immortalité que lui assurait auparavant la réabsorption de son essence spirituelle particulière dans l'unité morale du Père divin créateur : réabsorption qui faisait retourner la fonction organique émanée du Père céleste à son unité divine, pour y être conservée éternellement. C'est cette loi morale du retour que nous verrons bientôt appliquer de bien des manières différentes.

La constitution de cette nouvelle famille, que l'être Main-du-ciel venait de former, fut constatée par lui, en nommant la force soumise qu'il fécondait, la Vie (Ève de l'Écriture). Dans les produits engendrés de cette fécondation, il choisit bientôt lui-même un être qu'il doua de force comme agent organique de sa propre unité : il le créa, comme le Père créateur l'avait fait de lui-même, fonction séparatrice, qui devait garder la famille nouvelle des atteintes du mauvais être, en exterminant ce dernier,

Mais après la création de cette fonction de rapport avec la terre (Caïn de l'Écriture), en fut bientôt engendrée et créée une autre (Abel) de rapport avec le séjour divin, dans le but d'offrir aux gardiens de ce centre sacré le produit du sacrifice expiateur imposé par la loi de punition. C'était donc l'être Main-du-ciel qui communiquait sa double fonction de force gardienne et sacrificatrice, à deux nouveaux êtres qu'il produisait lui-même, en transformant par un sacrifice la force génératrice qui lui avait été adjointe.

La différence hiérarchique de ces deux rapports avec le ciel et avec la terre, amena bientôt une insurrection du frère inférieur contre le frère supérieur; et il s'ensuivit une nouvelle séparation qui, en condamnant l'être coupable à expier par le mouvement ou la course à la poursuite du mal, divisa la famille en partie sédentaire et partie errante.

Au milieu de ces désordres et de ces ruptures, la partie sédentaire se reconstitua sous une nouvelle unité (Seth, troisième fils d'Adam), qui réunit en elle les trois fonctions, de parole et de double force gardienne et sacrificatrice, et qui en même temps rétablit des rapports plus immédiats de soumission avec le centre sacré primitif.

Mais ces rapports mêmes furent la source de nouveaux désordres. Les êtres spirituels purs, fils et gardiens du chef divin invisible dans sa demeure mystérieuse (les Anges, les Egrégores), voulurent eux-mêmes engendrer des êtres, en s'unissant avec des filles de la famille adamique. Ce crime eut un double résultat : le premier fut de communiquer à la race séparée, l'esprit, c'est-à-dire le secret des grands mystères de la création morale et du dogme cosmique : le second fut d'engendrer une race monstrueuse de géans, dont la puissance, accrue du caractère spirituel communiqué par les anges et du caractère de force donné par la race adamique, arriva à un tel degré de méchanceté et de dépravation, que les traditions en ont gardé le plus lamentable souvenir, sous le nom des races criminelles des Néphilim, des Ghiborim et des Elioud.

Le désordre effrayant qui résulta des luttes terribles de ces races géantes et des êtres mauvais, fils de la terre, contre les sociétés errantes et sédentaires de la famille adamique, faillit amener la destruction complète de cette dernière. Mais de ce trouble sortit un nouvel être moral (Noé), qui, inspiré par le mystère sacré que les anges, en s'unissant aux filles de la race adamique, leur avaient dévoilé, rassembla tou-

tes les connaissances acquises, en formula le dogme, et le plaçant sous la consécration d'un nouveau sacrifice, en fit la base de la société unitaire et hiérarchique qu'il allait constituer dans un nouveau but d'activité.

Chef divin, père et créateur spirituel, il forma, des diverses manifestations de sa toute-puissance imitatrice de celle du Dieu céleste qu'il représentait sur la terre, trois fonctions secondaires, ou fils, groupes générateurs formés chacun d'hommes, de femmes et d'enfans, et qu'il consacrait perpétuellement par sa faculté créatrice et par les différens sacrifices qu'elle leur imposait. Ce sont ces trois êtres, dont les traditions de tous les grands peuples ont conservé le souvenir, sous les noms de Sem, Cham, Japheth.

Sem fut chargé de conserver le signe de la morale, du dogme et du sacrifice pratique. A Cham furent confiés la défense armée du centre sacré par l'extermination des races étrangères et l'accomplissement du sacrifice expiateur sur les êtres impurs de la famille. Japheth eut la fonction de forcer à se répandre à la surface de la terre les colonies qu'il avait enseignées au sacrifice pratique et à la connaissance des phénomènes astronomiques et météorologiques, qui

devaient leur faire connaître la volonté du ciel et les diriger dans leurs courses.

Ces colonies, *Ver sacré*, jeunesse exilée, dont on retrouve si tard l'exemple chez les nations celtiques, emportaient chacune la double loi, du sacrifice par le mouvement, qui devait les faire marcher jusqu'aux confins de la terre, à la poursuite et à la destruction du mal, et du sacrifice oblatoire qui les forçait à renvoyer périodiquement, par le retour d'un messager au centre de l'Ararat, le souvenir des actes de la colonie.

Dans cette grande organisation hiérarchique fondée par Noé, chacun des trois grands groupes de la famille recevait de lui, en sa qualité de créateur et de consécrateur des fonctions, une essence spirituelle particulière, âme, intelligence ou force, dont le signe était une langue spéciale, et dont l'acte était un sacrifice particulier. C'était donc la même différence que nous avons vue exister entre le Père, chef divin créateur de la famille primitive, qui avait seulement donné à l'être Main-du-ciel une parole et une force régulière secondaires, tandis qu'il avait gardé un langage et un geste différens, et, par-dessus tout, l'esprit qu'il n'avait nullement communiqué. Il en était de même de Noé, qui, en distribuant à ses fils ces trois esprits spéciaux, ces trois langages et ces

trois actes différens, ne les leur donnait que comme des manifestations de lui-même, qui devaient, dans l'application de la loi morale du retour, lui revenir après l'accomplissement de la fonction, afin qu'il pût les rendre de nouveau à l'être qu'il choisirait dans chacun des groupes générateurs, pour y représenter cette portion de lui-même. Il gardait donc réellement en lui, comme sa possession et son droit absolu sur tout agent social, la grande forme du sacrifice, signe moral, unitaire et universel de la loi divine, de l'acte spirituel créateur qui l'accomplissait, et de l'immortalité divine du chef de la famille et de ses manifestations.

L'activité, qui devait multiplier l'espèce d'êtres venue du ciel et remplir le monde de ses enfans, en les tenant liés, par la morale du retour, à la grande unité du centre sacré et divin où se conservaient la hiérarchie et le signe moral du sacrifice créateur universel, commençait donc à s'accomplir. Or, cette activité avait pour mobile la formule morale qui, reconnaissant dans le monde deux principes ennemis, le bien et le mal, le ciel et la terre, la race divine et la race terrestre, ordonnait leur séparation à l'aide de la force soumise à l'esprit et multipliée à l'infini, et condamnait quiconque refuserait d'obéir à la hié-

rarchie, à être séparé du centre sacré qui donnait l'immortalité divine, et à subir un sacrifice expiateur, imposé par la force régulière et sacrée soumise à la parole céleste.

Mais, tandis que ce réseau social s'étendait, au fur et à mesure dans les terres environnantes, le centre du mont Ararat était troublé par de graves désordres. On vient de voir que chacun des groupes de la société de Noé, qui portait le nom d'un de ses fils, était formé d'une masse d'hommes, de femmes et d'enfans, parmi lesquels le Père divin, créateur, seul possesseur du sacrifice mystérieux, consécrateur des fonctions par la transmission d'une essence spirituelle particulière, choisissait le chef directeur du groupe.

Cham chargé, ainsi qu'on l'a vu, de la fonction de la force armée, gardienne et sacrificatrice, voulut réunir à cette puissance la faculté créatrice du père de la famille, afin de se reposer comme lui, lorsqu'il avait créé les fonctions actives de la famille. Il pénétra donc dans l'atrium mystérieux, où Noé se tenait caché pour accomplir le sacrifice qui mettait son esprit en relation avec le ciel, à l'aide d'une boisson fermentée qu'il avait inventée, par une application nouvelle de la loi morale. Mais l'infériorité spirituelle de Cham ne lui permit que de saisir l'effet

physique de cette exaltation ; et, en l'imitant, il engendra un être bâtard qu'il destina à accomplir la pratique matérielle de sa fonction, tandis que lui-même se reposerait.

C'était donc toujours cette confusion du dogme et de l'acte de la création, avec le dogme et l'acte de la génération, qui amenait l'erreur des révoltés, cherchant à surprendre le mystère qui se gardait dans le centre sacré, et qui leur faisait penser qu'ils pouvaient transmettre aux êtres qu'ils engendraient une partie de l'essence spirituelle qu'ils avaient reçue du Père créateur ; mais la loi ne reconnaissait ceux qu'ils engendraient que comme des êtres bâtards qui étaient dépourvus de l'immortalité divine. Dans les temps primitifs, les êtres coupables, ou leurs bâtards, avaient été séparés absolument du centre sacré ; et ce fait seul les privait de l'immortalité. Mais la famille adamique, qui avait été ainsi condamnée, avait reçu de nouveau de Noé cette immortalité dont elle avait été privée : seulement il y avait mis la condition, conséquence nécessaire du dogme créateur, que la partie d'essence spirituelle qu'il communiquait lui retournât ; car lui seul pouvait l'emporter au Dieu céleste. Le crime de Cham tendait donc à incarner dans sa race cette immortalité. Mais Noé, qui appli-

quait déjà d'une manière nouvelle le dogme de la séparation et de l'unité hiérarchique, ne sépara pas Cham, ni même Chanaan, l'être bâtard que Cham avait produit. Il nia seulement à ce dernier l'immortalité que son père croyait lui avoir transmise; et, ne le reconnaissant ni comme fonction sociale, ni par conséquent comme doué d'une essence spirituelle, il le donna aux groupes consacrés, comme un agent matériel passif, qui devenait leur propriété et partie de leur corps. En outre, suivant la loi, il fut condamné à subir un sacrifice d'expiation qui retranchait une partie impure de son corps : cette partie impure était nécessairement l'organe sacré, où chez le maître résidait l'essence spirituelle, et que l'être bâtard ne pouvait posséder. Ce nouvel agent matériel et passif, origine de ce que l'on comprend aujourd'hui sous le nom générique d'esclave, subit donc une mutilation expiatrice particulière dans chacune des trois fonctions, entre lesquelles ce groupe fut partagé. Ainsi ceux-là furent privés de lumière ou de parole, des yeux ou de la langue, qui furent affectés aux fonctions de Sem et de Japheth, douées d'âme et d'intelligence : à ceux qui appartinrent à Cham, doué de la force, furent retranchés ou la faculté de génération, ou l'usage des bras, ou le mouvement des jambes. C'est là

l'origine de ces êtres muets, borgnes, aveugles, eunuques, manchots, boiteux, ou aux pieds liés, dont les dogmes et les traditions de tant de peuples ont gardé le souvenir.

Mais ce crime d'insubordination qui avait produit l'erreur de Cham, avait en même temps amené un autre résultat. C'est que le signe mystérieux du sacrifice créateur accompli par Noé était dévoilé; et lorsque la tradition rapporte que Sem et Japheth avaient voilé le corps de leur père, cela voulait dire que leur valeur morale, plus élevée que celle de leur frère, leur avait fait prendre au point de vue spirituel l'acte créateur, que Cham n'avait pu comprendre qu'au point de vue matériel.

On voit donc comme successivement s'étaient incarnés dans l'espèce adamique, par la création et la génération, tous les mystères, toutes les essences hiérarchiques, toutes les pratiques, que le Père créateur divin avait gardés si longtemps en sa possession, et qu'il avait élaborés et formulés en dogmes, suivant le principe moral qui était le but divin et constant de son activité.

D'abord la force régulière génératrice et défensive, puis la parole, puis la force séparatrice et oblatrice, c'est-à-dire les actes matériels dé-

pendans, avaient été communiqués ou ravis. Ensuite les essences spéciales, origines de ces actes, avaient été confiées à des fonctions temporaires aussi. Enfin le grand mystère moral de la transformation était ravi; et chacun l'appliquait comme complément à ces acquisitions antérieures, et comme garantie de leur possession.

La dissociation du grand centre de l'Ararat devait donc être la suite de cette découverte, qui donnait le secret de la création sociale, c'est-à-dire le mystère de l'unité morale comme lien de la pluralité des essences spirituelles et de leur hiérarchie, à chacune de ces trois familles, formées d'hommes, de femmes, d'enfans et d'esclaves mutilés, et chargées de fonctions différentes.

Aussi chacun de ces groupes, se créant une existence à part, se mit en route, en se séparant des autres. Mais, dans cette migration, ils furent dirigés par le principe moral qui les avait créés. Tous trois, d'après le dogme, n'étaient que des manifestations du Dieu invisible de la terre, en imitation des manifestations qui avaient été créées dans le ciel par le Dieu invisible céleste, père du Dieu terrestre. En se séparant, chacun des fils de Noé reconnut donc pour père le Dieu céleste visible qu'il représentait; et, d'après la loi morale

du retour, qui ordonnait aux colonies de renvoyer leur souvenir au centre d'où elles étaient sorties, ce qui n'était autre chose que le dogme de l'immortalité de l'âme, ils suivirent chacun le chemin qui devait les ramener au séjour des dieux visibles célestes, qu'ils regardaient maintenant comme leurs pères.

Ainsi Sem, qui se manifestait en montrant la lumière sociale qu'il conservait, signe spirituel de la morale, du dogme et du sacrifice, était le représentant et le fils du soleil qui se levait à l'orient, origine de toute lumière.

De même, Japheth était le représentant et le fils du soleil qui, en se couchant, descendait à l'occident, origine des pluies fécondantes, et allumait les astres nocturnes courant dans la nuit, comme Japheth enseignait les lumières morales qu'il plaçait en tête des colonies fécondées par lui, et qu'il formait à courir dans les ténèbres de la terre.

Enfin Cham, séparant le centre social des races impures qu'il détruisait, et purifiant par la génération, la séparation ou le feu, les victimes mâles et femelles qu'il faisait expier, était le signe et le fils terrestre du soleil du milieu du jour, séparateur des deux autres, et producteur de la chaleur qui donnait et détruisait la vie.

Sem se dirigea donc vers l'Orient, où sa race, qui peupla l'Asie orientale, porta d'abord les noms de Dévas et de Palis, puis celui d'Hindous. Mais la tête de cette migration, en s'arrêtant là, poussa encore devant elle d'autres colonies, séparées sans doute par quelque insurrection d'êtres bâtards. L'une, passant le détroit de Behring, qui était peut-être alors un isthme, alla peupler la terre qui reçut plus tard le nom d'Amérique : l'autre se répandit dans les îles de la mer du Sud.

Japheth, par suite de la même application du dogme, se dirigea vers l'Occident, passa entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, et là se partagea en trois groupes. L'un, sous le nom de Turk, tourna vers le Nord et fonda les nations tatares; l'autre, dirigé par Gomer, se répandit sur l'Europe, de la mer du Nord à la Méditerranée; et le troisième, tête de la colonie même de Japheth, passa par le détroit ou l'isthme de Gibraltar, ou par les grandes îles de la Méditerranée, pour aller fixer sur la côte méditerranéenne de l'Afrique la grande nation des Atlantes, ainsi appelée d'un des noms de Japheth, Atalaa : peuple puissant dont on retrouve les monumens dans toutes les îles voisines, et dont le dernier terme fut Carthage.

Enfin, Cham marcha droit vers le Midi, et ne

tarda pas à s'arrêter au commencement de l'Afrique, sur les bords du Nil, où il donna naissance au peuple appelé d'abord Kemé, puis Égyptiens. Dans cette route, il chassa devant lui deux races bâtardes. L'une, née dans les temps primitifs antérieurs à Noé, dernier reste des premières expiations par la séparation, était la race nègre, qui s'enfuit jusque dans l'Afrique centrale, d'où elle répandit aux alentours ses bandes errantes et inférieures. Une partie de cette race noire poursuivie par la colonie de Sem, se retrouve encore dans les îles de la mer du Sud, auxquelles elle a fait donner le nom de Mélanésie.

L'autre race bâtarde, que Cham chassa devant lui, était celle des Arabes. Celle-ci, suivant sa propre tradition, avait été séparée de la société de Noé, dès les premiers temps de son établissement, pour expier le crime d'être retournée au dogme et au culte de la société primitive. C'était donc la première hérésie du centre de Noé, bien antérieure au crime de Cham, et qui, par cela même, avait été absolument séparée, suivant l'ancienne loi. Ces Arabes se détournèrent de la route de Cham et se jetèrent dans l'Arabie, où leurs bandes nomades errèrent autour du centre sacré de la Caaba ; et, ennemis naturels des fils de Noé, ils allèrent toujours attaquer, ainsi qu'on

le verra plus tard, toutes les sociétés stables qui les entouraient.

Nous reparlerons bientôt des puissantes sociétés constituées par les têtes de ces trois grandes migrations, fragmens de la société de Noé; et l'on verra comme, dans les pays où elles s'arrêtèrent, elles gardèrent encore le caractère primitif de la fonction qui leur avait été dévolue dans le centre de l'Ararat.

Nous devons auparavant revenir à la plaine de Sennaar, lieu où s'était opérée la séparation de Noé, et où des groupes secondaires se détachèrent de chacun d'eux.

Lorsque Sem, Cham et Japheth se mirent en marche pour remonter vers leur origine céleste, il se sépara de chacune de ces fonctions un nouvel être social qui, s'insurgeant contre le sacrifice du mouvement, prétendit rester dans l'Asie occidentale en se constituant sédentaire, comme l'était le centre sacré de Noé.

Élam fils de Sem, Chus fils de Cham, Janus fils de Japheth, restèrent donc dans la plaine de Sennaar. Mais un être bâtard né de Chus, ayant voulu établir sa domination sur les autres, cette société fut encore une fois rompue.

La pensée morale, qui commandait de peupler le monde, était trop étroite chez ces fonctions se-

condaires, pour qu'elles fissent une longue route dans cette nouvelle migration.

L'être bâtard né de Chus, chassé par les autres groupes, s'arrêta dans l'Erak, où il fonda le grand empire de Babel; tandis que Chus, après avoir erré dans l'Irak-Arabie, passa en Afrique ou par l'isthme de Suez, ou en traversant la Mer Rouge, et s'établit en Éthiopie, où il fonda la nation des Kouchis, connus plus tard sous le nom d'Éthiopiens.

Janus, ayant quitté aussi la plaine de Sennaar, se fixa en Arménie, où sa race fut nommée les Sagas dans les temps primitifs. Nous la verrons ensuite se diviser en deux groupes, celui des Scythes au Nord, et celui des Mæoniens dans l'Asie-Mineure.

Elam remonta sur les montagnes de la haute Asie où il fonda les Izeds, connus plus tard sous le nom de Parsis. De lui sortit une race bâtarde menée par Arphaxad, qui fut long-temps vague, et que nous retrouverons à Babel sous le nom d'Abram, pour l'en voir sortir encore et aller former la nation des Hébreux.

Quant à la race de Kanaan née du crime de Cham, tandis qu'une partie de ces êtres nouveaux et bâtards étaient dévolus comme esclaves aux autres fonctions, une autre partie s'échappa et

alla s'établir sur le bord asiatique de la Méditerranée, où elle fut connue sous le nom de Phéniciens.

Toute la terre était peuplée : toutes les nations du monde étaient sorties de ce centre sacré de l'Ararat, qui avait reçu la mission de multiplier et de remplir la terre de l'espèce humaine, agent céleste de la parole de Dieu qui ordonnait de poursuivre et d'exterminer le mal.

Il est très important de remarquer, à propos de cette division des enfans de Noé, les faits qui prouvent que le caractère d'activité d'un peuple dépend toujours du principe moral qu'il a reçu et adopté. Nous allons, en effet, constater cela, avec la plus grande évidence, dans les rapports qu'on peut suivre entre ces diverses divisions.

Les êtres à naissance criminelle ne manquaient jamais, lorsqu'ils se détachaient du corps social, de voler la partie de morale et de science qui appartenait à celui qui les avait créés anormalement. Mais, comme ils n'étaient créés que comme fonctions secondaires et agens matériels, leur intelligence ne leur permettait pas de comprendre toute la partie spirituelle de la morale et du dogme dont ils surprenaient le mystère ; et ils n'en emportaient que la partie que leur esprit inférieur avait saisie : de sorte qu'à mesure que

la division s'opérait dans des fonctions de plus en plus secondaires, la morale et le dogme étaient toujours d'un degré plus inférieur, c'est-à-dire à tendance plus matérielle ou plus individuelle.

C'est ce que nous allons constater pour chacun des trois grands groupes des fils de Noé, et pour leurs embranchemens.

Ainsi, dans le groupe de Sem, Arphaxad vola une partie de la tradition morale primitive que la destination de la fonction sémitique était de conserver. Mais Elam, père d'Arphaxad, était lui-même une création secondaire de Sem, qui s'était allé établir dans l'Inde. Il se trouva donc dans les trois peuples auxquels ces groupes sociaux du centre de Noé donnèrent naissance, une différence de traditions qui correspondait à la dégradation de ces trois races l'une à l'égard de l'autre. Dans l'Inde se conserva la formule morale la plus élevée, le dogme spiritualiste sur la création et ses conséquences, et le caractère de direction unitaire, qui servirent de base à la seconde révélation, ainsi que nous le dirons : — le dogme parsis, moins pur, ne conserva que le souvenir de la lutte des bons et des mauvais êtres ; — et la tradition hébraïque garda spécialement ce qui était relatif aux transformations morales de la famille adamique. De même la Perse établit une

constitution religieuse et politique stable et puissante, tandis que les Hébreux, long-temps errans, ne furent jamais qu'un très petit peuple, presque toujours conquis et n'ayant retrouvé les traces du dogme primitif plus spirituel, qu'après avoir été enlevés par la Perse.

Un rapport analogue se fait remarquer dans les embranchemens de la fonction de Japheth, qui était chargée de l'enseignement et de l'incitation des colonies, et dont les grandes divisions étaient Japheth, père des Atlantes, Janus l'Arménien, Turk le Tatar et Gomer l'Européen. Ainsi Turk qui, disent les traditions tatares, vola à son père, Japheth, la pierre où était écrit le nom de Dieu et qui produisait ou empêchait la pluie, c'est-à-dire la science augurale ou météorologique, créa une race dont une partie, pasteurs vagabonds, fut les Tatars, et dont l'autre, remarquable par son caractère sédentaire, agricole, et par sa hiérarchie de savans, peupla la Chine. Mais, ainsi que le Thibet, cette dernière n'acquit son plus haut degré d'organisation politique, qu'après avoir reçu de l'Inde une partie de la nouvelle morale qui y avait été révélée.

Les peuples européens, enfans de Gomer, fils de Japheth, furent, de leur côté, organisés partout en républiques fédératives, sous l'influence de

femmes prêtresses; et, après avoir repoussé l'invasion des Atlantes africains, qui voulaient leur imposer leur domination comme à des descendans du Japheth primitif, ces peuples furent soumis à la conquête morale et intellectuelle des philosophies que les sages de l'Asie-Mineure leur communiquèrent.

Or l'Asie-Mineure était précisément le dernier centre où Janus, après avoir long-temps lutté en Arménie contre l'invasion de Babel, s'était réfugié après avoir été enfin vaincu. Là il avait apporté le dogme de la génération spontanée par la grande mère pure, qui s'y retrouve dans les principes femelles qui se partagèrent le pays, et les divers procédés agricoles qui retiraient des végétaux les grains et le suc fermenté des fruits. De là aussi sortirent les divers systèmes scientifiques du cosme, qui vers la fin du second âge furent adoptés par la Grèce et Rome. Enfin en Arménie se retrouvèrent toutes les traditions des diverses colonies de Japheth, qu'y avaient rapportées les pélerins chargés de retourner au centre.

Quant aux Atlantes, fils directs du Japheth primitif, on verra dans l'histoire des populations qui bordaient la Méditerranée, quelle énorme puissance ils avaient acquise dès la fin du pre-

mier âge, et quel effroi causa l'invasion qu'ils méditaient et dont nous venons de parler. L'organisation politique que la tradition leur prête, se rapporte aussi parfaitement à la fonction de créer et de répandre les groupes coloniaux. C'est toujours une fédération unie par un acte de sacrifice.

Quant au groupe de Cham, qui était chargé de la séparation par la force matérielle, de la chasse et de la guerre, il n'offre pas dans ses trois divisions de Cham, de Chus et de Nembroth, des rapprochemens moins marqués.

Nembroth le guerrier, le chasseur, détaché de Chus et emportant la pratique guerrière et l'orgueil de la force matérielle, fonda cette grande puissance stable et conquérante de la Babylonie, qui, après avoir dominé la haute Asie dans le premier âge, ne fut que dans le second conquise par l'Égypte et la Perse.

Or, si elle succomba alors, c'est que les Kouchis, fils de Chus, établis en Éthiopie, avaient reçu de l'Inde une branche de sa révélation, et avaient transmis ce nouveau principe spirituel aux Kemites, fils de Cham. Ces derniers, connus alors sous le nom d'Égyptiens, avaient vu par là se fortifier leur caractère de politique guerrière, basée sur le sacrifice sanglant de la force maté-

rielle. Aussi ce mélange des doctrines indiennes avec la science des Kouchis et la force des Kemites, donna-t-il à l'Égypte une grande influence sur le second âge; et c'est par cette voie que le dogme indien passa pour aller se fondre avec les anciens dogmes de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie.

On voit donc là l'origine des caractères moraux et sociaux des peuples primitifs, qui ont accompli la volonté de Dieu pendant les deux premiers âges de l'humanité, qui se sont écoulés avant le christianisme. Ces caractères venaient essentiellement de la fonction religieuse ou céleste, dont était chargée, dans le centre divin de l'Ararat, la race de laquelle ils sortaient. Chacun de ces peuples avait une part spéciale dans l'élaboration et l'application de la grande loi morale, révélée par Dieu, au principe des temps, aux premiers êtres à qui il avait donné la parole.

Ainsi toute cette société, cette grande famille formée de ses trois groupes fonctionnels, doués chacun d'essences, de langages, et d'actes pratiques différens, existant chacun comme famille ou comme race, composée d'hommes, de femmes, d'enfans, et d'esclaves mutilés, s'était répandue sur le globe au moyen de ses colonies, poussées sans cesse jusqu'aux confins des terres,

à la poursuite du mal. Et dans cette multitude qui ne laissait pas un point terrestre sans un germe social, l'admirable harmonie qui avait présidé dans le centre au départ des migrations, avait imposé à chacun de ces germes la triple division du centre. Mais aussitôt que la colonie était ou se croyait arrivée à son but, des révoltes dissociaient les trois fonctions; et chacune s'en allait, comme famille ou comme race particulière ou isolée, se constituer dans un centre sédentaire.

Nous devons rappeler, pour faciliter l'intelligence du mouvement social qui se passa dans chacun de ces centres particuliers, à la fin de ce premier âge, ce que nous avons dit de la hiérarchie de la famille primitive : c'est que le père était le seul chef social; que la femme et l'enfant, ou plutôt les femmes et les enfans, se fondaient en lui comme élémens de son unité sociale, n'ayant d'existence que celle qui leur était donnée par lui comme créateur moral, de volonté que celle qu'il leur inspirait, de but que celui qu'il leur indiquait.

Cela est très important à noter pour comprendre que, tant que les colonies étaient en route, la nécessité du chef moral pour la direction de la marche étant absolue, nul, dans son propre

intérêt même, ne pensait à se soustraire à son autorité.

Mais, aussitôt que les chefs-dieux s'arrêtaient et s'enfermaient immobiles dans une enceinte, l'harmonie cessait d'exister entre les membres de la famille : ceux qui étaient restés soumis jusque là se révoltaient, accusaient le chef de se faire stérile, et, suivant l'expression des traditions, de manger ses enfans. Alors commençait une série de tentatives d'affranchissement, qui amenait nécessairement une division sociale extrême, mais en même temps donnait à chaque groupe particulier, qui se séparait pour s'isoler, une part de liberté morale.

L'expression traditionnelle qui montre le père mangeant ses enfans n'était pas une fiction. On a vu quelle était l'organisation de la famille primitive, composée d'abord de deux parties hiérarchisées : le père, puis la femme et les enfans. Dans cette hiérarchie, le groupe le plus inférieur, formé de fils et de filles, ou de frères et de sœurs procréant entre eux, était la partie sociale impure. Là toute fille devait être purifiée par une première parturition, avant de passer dans un degré supérieur, pour y être fécondée par un chef social plus pur. Le premier né était donc considéré comme entaché de l'impureté de la fille, avant

qu'elle eût expié par le sacrifice de la défloration; et en conséquence il était sacrifié. Mais, comme il avait déjà reçu, de la génération paternelle, un degré d'organisation physique, sociale, le sacrifice qui lui faisait expier son origine impure, était suivi de l'application du dogme du retour au Père céleste ; et il était mangé par son père (1).

Cette action qui nous paraît aujourd'hui une monstruosité, était alors un acte religieux qui faisait rentrer dans le corps social la force régulière qui en était sortie, et qui conservait le produit de l'acte fécondateur du père, en même temps qu'il donnait la sépulture divine à l'enfant, que le père réabsorbait dans son essence sacrée. Ce n'était donc, on le voit, qu'une application directe de la manière dont ces premiers hommes concevaient l'immortalité de l'âme ; c'est-à-dire comme un retour au Père céleste, dans le but d'être absorbé par lui. Au reste, ce n'était pas seulement l'enfant premier-né qui était ainsi mangé. Tous les

(1) Tous ces faits se retrouvent conservés dans les historiens anciens qui ont parlé des mœurs des anciens peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, et dans les récits des voyageurs qui, de nos jours, ont rapporté les détails sociaux des populations américaines et océaniques. Le sacrifice des premiers nés, la défloration des filles par les étrangers y sont constatés par des faits innniables.

êtres dont la fonction était limitée à un certain âge, et qui par conséquent étaient sacrifiés lorsqu'ils avaient fini leur tâche sociale, rendaient ainsi, par le repas qui suivait tout sacrifice, leur force régularisée par l'obéissance, au corps social qui la leur avait donnée. C'était à la fois une application de la morale du retour, et un acte de conservation de la force des agens sociaux, mode de sépulture d'ailleurs qui convenait fort bien à des peuples nomades. Aussi cette pratique a-t-elle été retrouvée chez les populations les plus inférieures de l'Amérique, de l'Océanie, de l'Afrique, de l'Asie; et les traditions mythiques de l'Europe en conservent plusieurs souvenirs.

Mais, comme une partie de la loi morale de ce temps était la multiplication de l'espèce et le mouvement, et que les chefs sociaux se faisaient immobiles et détruisaient, par le fait que nous venons de dire, une partie de leur génération, la fille mère, mue sans doute déjà par un développement du sentiment maternel, voulut conserver son premier-né. Elle accusa le père d'inaccomplissement de la loi religieuse de la multiplication, et emporta son enfant loin du couteau sacré qui allait le sacrifier. Elle se sépara donc de la société où le père était absolu et immobile, et en établit une nouvelle. Or son nouveau dogme

social fut nécessairement le contraire de celui auquel elle s'opposait. Là l'esprit était mâle et créateur : ici l'esprit fut femelle, générateur et nourricier. Le père s'était fait immobile : la mère se fit vagabonde, c'est-à-dire qu'elle expia par le mouvement. Le père mangeait son premier-né : la mère le nourrit pour multiplier l'espèce. Cependant, si l'enfant eut la vie sauve, il n'en fut pas moins soumis à l'autorité absolue de la mère, qui lui donnait sa morale, sa volonté et son but d'activité.

Mais, dans cette nouvelle société, se fit bientôt la division en deux êtres, et par conséquent en deux groupes ; puis bientôt en deux familles ou deux races, comme cela arrivait toujours. Ainsi, il y avait la famille du fils, devenu mari de sa mère, et soumis à sa volonté, et la famille des fils et des filles procréant entre eux.

Or, cette subordination du fils, mari de sa mère, le fit à son tour s'insurger contre cette domination femelle, qui méconnaissait l'esprit comme mâle et créateur : il remonta donc à son origine réelle, reconnut la supériorité du père divin qui l'avait créé, et se soumit à lui en se donnant la fonction de conservation morale, entre la direction paternelle et l'acte nourricier de la mère.

Cette nouvelle séparation du fils et de la mère

donnait donc naissance à une troisième forme sociale. Ainsi, il y avait déjà le père stérile, la mère vagabonde et le fils médiateur, qui représentaient les trois dogmes de la création, de la génération et de la fécondation.

Mais nous avons dit qu'il y avait un groupe, une famille, une race d'êtres inférieurs composée de fils et de filles : eh bien ! ceux-ci à leur tour voulurent se faire indépendans et s'insurgèrent contre l'expiation à laquelle on les soumettait. Mais déjà ils étaient d'un degré inférieur à la naissance du premier insurgé; car celui-là, premier-né du père, était devenu le mari de la mère, et les fils et filles n'étaient que des agens secondaires de la multiplication. Le fils inférieur n'était donc que le représentant de la force matérielle pure : il était né de la force génératrice et défensive, dont il n'était que l'agent aveugle ; la fille n'était elle-même chargée que de la multiplication. Lorsque ces deux êtres voulurent s'affranchir, le fils se fit force libre et errante, mais force sociale soumise volontairement à une loi morale ; et la fille, se révoltant contre l'acte de violence qui lui imposait la génération, sa seule fonction, se fit vierge intelligente et armée, conseillère de son frère l'homme fort.

Ce sont ces êtres, d'origine femelle ou maté-

rielle, qui, ayant mérité, par la moralité de leurs actes, d'être admis au séjour céleste, sont regardés dans les traditions comme des demi-dieux ou des hommes, ayant acquis droit de race divine par leurs actions.

Voilà donc encore deux nouvelles divisions à ajouter aux précédentes.

Or la société de la mère, en se séparant de celle du père, et créant comme femelle l'unité divine, cosmique et sociale, c'est-à-dire adoptant le dogme de la génération spontanée, ne devait plus admettre l'être mâle comme le créateur unitaire, mais seulement comme la force multiple fécondante, pluralité soumise. De là vinrent la pluralité des maris et la race donnée au fils par la mère: de là vinrent les jumeaux mâles ou mâle et femelle, qui, comme ses enfans, agissaient dans le monde sous sa volonté; ou bien aussi l'être sans sexe ou à double sexe, ou le fils mari de sa mère, qui accomplissaient la même fonction.

La fille vierge et armée donna aussi lieu à des dogmes et à des sociétés fort variés. Ainsi elle se fit triple et une, comme type de la femme primitive, et comme constituant l'unité cosmique à base double, intelligente et matérielle, et à trois fonctions, analogues à celles des premiers

groupes sociaux; ou bien ce furent trois filles vierges, égales et fédérées pour se partager les fonctions du cosme et de la société; ou bien, enfin, ce fut la vierge armée et intelligente associée à un pouvoir mâle. Au-dessous de tous ces sacerdoces stériles étaient nécessairement, et comme dans toutes les sociétés de cette époque, une seconde race possédée, multiplicatrice et instrument passif du sacerdoce vierge.

On voit comme se multipliaient ces petites existences familières à diverses bases morales et dogmatiques, qui allaient se semant sur le sol, divisant la doctrine morale à l'infini, et ne pouvant pas manquer de la fausser.

Pour faire bien comprendre cette série d'insurrections logiques, qui se succédaient nécessairement dans la famille divine, fixée par suite du développement de la doctrine morale primitive et de son application à des pratiques individuelles de plus en plus libres, nous donnerons, comme signes de cet affranchissement des races inférieures, les types de la théologie grecque que chacun connaît. (Voir *Hésiode.*)

Le père stérile, c'est Kronos ou Saturne : la mère qui s'insurge et s'affranchit en emportant son enfant premier-né, c'est Rhéa et Dios : le fils qui reconnaît et délivre son père, en même temps

qu'il subalternise sa mère et se pose médiateur entre eux, c'est Dios ou Zeus (Jupiter): la fille qui s'insurge contre la violence génératrice et devient vierge armée et intelligente, c'est Athéné ou Minerve : le fils fort, qui s'affranchit pour errer, dans le but de l'accomplissement de la morale par la force, c'est Héraklé ou Hercule.

Mais ce n'était là qu'un seul des petits centres de la Grèce; avant qu'il s'isolât lui-même, la bande coloniale, qui était arrivée dans le pays, s'était déjà sous-divisée plusieurs fois dans ses trois fonctions, qui s'étaient séparées pour aller former autant de petits centres, qui accompliraient à leur tour la révolution familière dont nous venons de parler.

Aussi pouvons-nous trouver facilement, dans la tradition mythique de ces autres centres, des exemples de ces petites constitutions sociales à base femelle dont nous venons de parler. La mère à plusieurs maris, c'est Aphrodite ou Vénus : la mère à un ou deux enfans, c'est Leto ou Latone avec ses deux jumeaux mâle et femelle, Apollon et Arthemis : c'est Maïa avec son fils Hermès ou Mercure, hermaphrodite ou sans sexe : c'est Déméter ou Cérès et Iacchus : Pan est le fils mari de sa mère : la triple vierge est Hécaté : les trois Moiras ou parques ; les trois Erynnis ou furies :

les Grâces, les Muses, etc., sont les trois vierges égales et fédérées.

Si l'on ajoute à ces types nombreux et multipliés à l'infini, puisqu'ils se représentèrent dans chaque désordre qui démembrait des sociétés si peu stables, ces races bâtardes et gigantesques, telles que les Briarées, les Cottus, les Gygas, les Typhon et autres monstres difformes; si l'on y joint enfin l'affranchissement des esclaves mutilés qui parvenaient quelquefois à échapper à la férocité de leurs maîtres, et qui se constituaient en sociétés indépendantes sous les signes de dieux boiteux, aux pieds liés, aux jambes tordues; manchots, borgnes, aveugles ou muets; on sera vraiment effrayé de la multitude d'êtres de natures si diverses, et formant des sociétés séparées, qui couvrirent la terre. Or dans presque toutes les traditions primitives des peuples on trouve la succession des mêmes faits.

On ne s'étonnera plus alors de la dissolution qui suivit cette séparation et cette multiplication infinie, et qui força des réformateurs à sortir de ce déluge pour rallier tous ces membres épars du grand corps humanitaire.

CHAPITRE II.

TRANSFORMATIONS PARTICULIÈRES DES POPULATIONS DU PREMIER AGE.

Après avoir mené, du centre de la Haute-Asie jusqu'aux derniers confins des continens, les colonies faites à l'image de la société primitive, et avoir donné un type des révolutions sociales qui, dans ces petits centres nouveaux, se passèrent depuis le moment de leur arrêt jusqu'à la fin du premier âge; nous allons indiquer les traces que chacun de ces peuples a gardées de cette origine et de ces transformations, soit dans ses traditions, soit dans son organisation sociale, au moment où elle a été étudiée par les voyageurs. Nous

voulons par là ne laisser aucun doute sur la vérité de cette expansion du centre religieux primitif de l'Ararat, rapportée par notre livre sacré et confirmée ainsi que rectifiée dans ses détails par le souvenir écrit des nations, filles de cette première société.

D'après notre intention de ne présenter qu'un exposé des transformations morales des peuples, et de supprimer les détails mythiques qui pourraient rendre moins intelligible cet examen rapide, nous insisterons particulièrement sur l'état politique, qui est nécessairement l'application de la partie de la morale, enseignée comme divine, que chaque peuple a comprise; et nous laisserons ceux qui désireraient plus de détails sur les dogmes et les autres pratiques, les chercher où elles ont été exposées.

Afin de faire mieux sentir les relations des peuples entre eux, en même temps que la marche migratrice qu'ils ont suivie, et de présenter aussi une prévision des rapports qui les lièrent dans le second âge, nous commencerons par les nations qui, étant restées dans l'Asie occidentale, se présentent comme les successeurs les plus directs du centre de l'Ararat, et que nous verrons se disputer les débris de sa puissance unitaire. Nous suivrons ensuite la fonction sémitique dans

1. *Babel.*

La disposition guerrière et chasseresse des Babyloniens, et la pensée, naturelle à chacun des peuples de la Haute-Asie, de se prétendre successeur direct du pouvoir primitif, firent qu'ils poursuivirent les nations Sagas, dont le centre était voisin du leur. Après une longue et sanglante lutte, ils parvinrent à refouler la partie nomade de ce peuple vers la mer Caspienne, où elle laissa pour descendans les Scythes; tandis que le centre sédentaire des Sagas allait s'établir en Mœonie dans l'Asie mineure, où nous le retrouverons tout à l'heure.

Pendant ce temps, le lieu sacré de Babel, qui avait été environné d'une enceinte au milieu de laquelle s'élevait un autel en pyramide, fut le siége d'une révolte des classes inférieures, qui organisèrent, sous l'influence d'un nouvel être intellectuel, sorti de leur masse, une société basée sur le dogme de la mère génératrice et nourricière, et créèrent des êtres monstrueux dont les traditions dépeignent la forme. Les Arabes, voisins de Babel, s'unirent avec ces insurgés pour dominer dans l'enceinte sacrée; et une race

de chefs de cette nation resta consignée dans les souvenirs babyloniens.

Mais lorsque le chef guerrier, Bel, revint de la guerre contre les Sagas, il chassa les Arabes ; et, retranchant par des sacrifices sanglans expiateurs la partie la plus impure de la nouvelle race monstrueuse née de la mère, il institua un nouveau corps de prêtres appelés Chaldéens, qui furent chargés d'accomplir les rites du culte qu'il créa.

Pendant cette lutte entre le *Fils* sauveur du père et la nouvelle race, le fils bâtard de la *Mère* s'échappa et alla se constituer sous le nom d'Haïc, en Arménie. Bel l'y poursuivit bientôt ; mais il fut tué par Haïc, et la race bâtarde de celui-ci se consolida et prit son nom d'Armenak, fils d'Haïc.

Cependant les Sagas nomades, ou les Scythes, réfugiés vers la mer Caspienne, commençaient à se mouvoir pour envahir la terre babylonienne. Mais lors de l'insurrection des races inférieures, plusieurs colonies babyloniennes, chassées du centre par cette révolte, s'étaient allé établir dans d'autres points de l'Asie et de l'Europe. Les deux principales étaient celles d'Assur, qui fonda le royaume d'Assyrie, et celle de Medus, qui établit la nation des Mèdes. Ce fut de la colo-

nie d'Assur que sortit le chef guerrier qui s'opposa à cette invasion des Sagas. Sous le nom de Ninus il s'allia avec les Arabes, et se porta au devant des Sagas qu'il repoussa jusque dans la Bactriane, où il fut arrêté par une opiniâtre résistance. C'est alors qu'une femme, qui s'affranchissait par son intelligence, vint conseiller Ninus dans cette guerre dangereuse et l'en fit sortir victorieux. Cette femme se nommait Sem-Rem ou Sémiramis.

Cependant les races bâtardes de Babel bouillonnaient toujours sous le poids social qui les serrait : elles se réunirent à des pélerins venus, des terres étrangères peuplées par les colonies, jusqu'à Babel seul centre stable alors de la Haute-Asie, en exécution de l'ordre de retour qu'ils avaient reçu. Cette multitude pluralitaire commença par élever le signe de son dogme fédéral : c'était un autel pyramidal où chacun voulut mettre sa brique marquée de son nom.

Parmi ces pélerins qui étaient venus à Babel, se trouvait un groupe des descendans d'Arphaxad l'élamite expulsé de l'Iran, dont le chef se nommait Abram. Il refusa de concourir à ce qu'il regardait comme une impiété contre l'unité qu'il tenait d'Arphaxad ; et, prêt à être sacrifié, il se sauva avec ses compagnons vers la Phénicie, où

il fut long-temps errant, et où il fonda la nation des Hébreux, sous la puissance d'un dogme hermétique, c'est-à-dire d'un être à double nature, père d'une seule race.

Alors Sem-Rem, la femme sage, héritière de Ninus, revint à Babel et chassa cette pluralité femelle et turbulente, avec l'aide du Dieu père céleste qu'elle invoqua. La pyramide orgueilleuse fut renversée; et Sem-Rem, réunissant en elle sous une triple forme les trois grandes fonctions primitives, se fit toute-puissante, éleva des autels, entoura d'enceintes le centre sacré, et voulut étendre son unité, non seulement sur les centres de la Haute-Asie, mais encore sur les grandes races primitives qui étaient dans l'Egypte et dans l'Inde. Elle fit donc la guerre aux Elamites de l'Iran, aux Kemites de l'Egypte et aux Palis de l'Inde; mais ces derniers furent la barrière devant laquelle ses conquêtes furent obligées de s'arrêter.

Lorsque nous plaçons ici le mot traditionnel de conquêtes, il ne faut pas entendre cet acte comme on le comprend aujourd'hui. La conquête consistait alors à enlever les nations tout entières; car l'homme, en tant qu'agent matériel, était la seule richesse. Après cet enlèvement, le seul signe que le conquérant laissait de sa

possession sur la terre où il passait, était l'autel en terre, le tumulus où il sacrifiait au Dieu céleste, en remerciement de sa victoire, une partie de ses prisonniers, dont les chairs purifiées étaient mangées par son armée. Sur le même autel il mutilait le reste en leur coupant les mains, ou leur crevant les yeux, suivant l'usage qu'il voulait faire de ces instrumens passifs. Les femmes et les enfans étaient particulièrement conservés, comme plus faciles à emmener, et comme propres à produire de nouvelles générations d'esclaves.

Sémiramis, après avoir semé les terres dépeuplées par elle de ces tumulus oblateurs, et ramenant des nations entières d'esclaves, rentra à Babel. Mais là son fils Nynias, qu'elle voulait soumettre à sa volonté comme mari, se révolta contre cette subalternité; et, replaçant au-dessus de cette grande unité triple de la femme, l'unité mâle, céleste et créatrice, il tua sa mère pour régner à sa place. Alors il imita la vie mystérieuse que la tradition donnait au dieu-chef, retiré dans son centre sacré et ne se manifestant que par des agens secondaires. Ce dieu invisible organisa alors la nation de Babel, qu'il divisa en trois grandes classes : les prêtres ou chaldéens, chargés du sacerdoce ; puis une classe composée

des chefs guerriers, des chefs de territoire et des juges placés dans chaque groupe social; et enfin la masse guerrière des bandes tirées des peuples qu'il commandait, et qui étaient amenées chaque année pour être enseignées à la pratique des armes.

Voici en outre le dernier dogme créé par le sacerdoce chaldéen, que nous rapportons comme un exemple frappant de la formule qui résultait de l'élaboration logique du premier âge, et dont l'organisation sociale précédente n'était qu'une application.

Il y avait au plus haut du ciel un grand Dieu sous forme de feu pur, et appelé Or ou Ur. Il habitait une lumière inaccessible, et ne pouvait être approché que par des esprits médiateurs. Des profondeurs de son divin abîme émanaient les Æons ou esprits qui produisaient le mouvement du monde.

Venait ensuite Bel, l'intelligence divine, l'âme du monde, créateur de l'ordre universel et de l'harmonie musicale, qui unissait le ciel et la terre : sa manifestation était le soleil.

Au-dessous de lui étaient trois classes d'esprits : les dieux, les démons et les héros. Les dieux étaient sous-divisés en ministres, interprètes et conseillers, et formaient la première classe : les

démons étaient divisés en anges et en démons ; et les héros n'avaient point de demeures fixes.

Ces trois classes étaient appelées vrais dieux, ou dispensatrices des vrais biens.

Puis venait la matière éternelle incorruptible, appelée Nebo, Beeltis et Nergal, manifestée par la lune : c'était de son union avec Bel qu'était née la race babylonienne.

Au-dessous d'elle étaient des démons trompeurs, prenant toutes sortes de formes, de dieux, de génies ou d'âmes, pour séduire les hommes et les détourner des sacrifices.

Il y avait six divisions du monde : le milieu du ciel et l'opposé sous la terre ; l'Orient et l'Occident ; le Midi et le Nord. Au Midi étaient douze constellations qui dominaient les vivans ; au Nord douze autres qui régnaient sur les morts. C'étaient elles qui jugeaient les hommes.

Les choses terrestres avaient un consensus avec celles du ciel, et étaient toujours renouvelées par leur influx.

Les hommes bons qui avaient expié par le sacrifice, étaient protégés par les dieux, qui les suivaient pour éloigner d'eux les méchans esprits. Les mauvais hommes qui troublaient les rites et les lieux sacrés, n'étaient jamais accompagnés par les dieux et étaient abandonnés aux méchans dé-

mons, avec lesquels ils formaient un cercle sans commencement et sans fin.

Au-dessous de tout cela il y avait un principe mauvais, mu par un sentiment de haine contre le feu pur, et appelé Misophané (grec).

Le caractère général de la société de Babel répond donc parfaitement, par son dogme, par sa pratique sociale qui n'en est que la réalisation, et par ses transformations intérieures, à tout ce que nous avons dit des familles primitives. Le caractère guerrier et conquérant correspond bien là aussi avec l'origine chamique de Nembroth, fondateur de Babel; et enfin le dernier chef social se fait stationnaire lui-même, comme le père primitif, et adopte sa vie mystérieuse. La plus haute puissance spirituelle était donc descendue dans le dernier agent social matériel, et par conséquent, dans cette société, l'élaboration logique de la parole révélée était terminée.

Il est très important de remarquer que, dans le dogme que nous venons de rapporter, figure un mauvais principe, complètement opposé au bon et absolument séparé de lui; et qu'il y a ensuite une autre race mauvaise de démons trompeurs prenant les formes du bien, séparés de la famille divine. Or, cette famille divine est, sur la terre, représentée par la race babylonienne elle-

même, divisée en plusieurs races ou familles secondaires. Cela fait donc trois grandes races séparées dans le dogme : ce qui se rapporte parfaitement à l'histoire que nous avons faite du commencement de cet âge.

Après avoir tracé l'histoire du centre social qui, par son caractère sédentaire, sa puissance conquérante, son dogme et son organisation, semble avoir été le successeur direct du centre de Noé, et le réalisateur politique de son principe moral, il nous reste à parler des deux peuples qui figurent à côté de celui-là comme les plus importans : ce sont les Élamites de l'Iran ou les Parsis primitifs, et les Sagas de l'Arménie.

2. *Parsis.*

Les luttes ardentes de la fin du premier âge se retrouvent dans l'histoire conservée par les Parsis. Les deux principes opposés y sont nommés Hanouma le bon et Péétiaré le mauvais. Au milieu de la lutte qui se passe entre les deux races d'êtres sortis de ces deux principes et qui se nomment les Izeds ou les purs, et les Dews ou les impurs, paraît le premier fondateur du centre stable. Puis se passe un drame de transformation dans

lequel figurent : ce fondateur, ses deux fils, les Dews, et une autre race nommée les Géans. Après une lutte à chances diverses entre ces races, paraît enfin le dernier pouvoir réalisateur, être à triple forme, à triple principe, qui est attaqué par une nouvelle race d'êtres appelée les Crapauds, et qui finit par les vaincre, en tuant avec le feu Vadjeschter, le Dew qui les commandait, et qui était un cheval noir, tandis que Taschter était un cheval blanc.

Là, on le voit, ne paraît aucun principe ou pouvoir femelle ; et en effet, nulle part dans le dogme parsis, ni pour ce premier âge, ni pour le second, ne paraît la femme comme indépendante et pouvoir cosmique. Nous avons vu à Babel le contraire ; et nous allons voir cette contradiction bien plus marquée encore dans le groupe de Janus, qui forma les Sagas.

3. *Sagas.*

Lorsque Bel étendit ses conquêtes, on a vu qu'il avait forcé les Sagas à se retirer vers la mer Caspienne. En effet, à cette époque, le groupe de Janus se divisa en deux branches : celle de Sabatheus Saga, qui se répandit de l'Arménie

vers la Bactriane, et dont le pays fut appelé Arie ; et celle de Janus lui-même, qui alla dans l'Asie-Mineure fonder la Mœonie. On a vu aussi qu'à l'époque de Ninus, les Sagas se remirent en marche pour revenir contre Babel ; or, c'est qu'à cette époque ils venaient de recevoir une nouvelle organisation. Scytha, fils d'une femme appelée Araxa, avait constitué militairement sa nation, et en était seul chef. C'était donc l'antagoniste direct de Ninus ; aussi ne fut-il pas absolument vaincu, puisque la nation nomade des Scythes subsista bien long-temps encore après avec un grand degré de puissance.

Quant à la partie sédentaire du groupe de Janus qui, sous le nom de Mœon, s'établit dans l'Asie-Mineure, elle garda fidèlement le caractère distinctif de son origine. Ainsi, dans la Carie, à Nyza, à Pessinunte, toute la fin du premier âge fut occupée par la lutte des sociétés dont le dogme était à base femelle et génératrice, contre celles qui reconnaissaient l'esprit mâle et créateur, et qu'elles parvinrent à subalterniser. Ce fut en effet dans cette partie de l'Asie que s'établirent les cultes : de Cybèle, la grande mère ; des trois filles de Staphylé, qui fondèrent les Amazones ; de Bacchus, le dieu enfant, avec son sacerdoce mâle et femelle ; d'Attis, fils d'un hermaphrodite, dont

les prêtres étaient eunuques ; enfin, de toutes les divinités sorties de la grande mère révoltée avec ses enfans contre la possession paternelle.

On voit donc bien clairement que les luttes sociales, qui troublèrent primitivement ces trois grands centres de l'Asie occidentale, et les constitutions qui les terminèrent, sont en rapport exact avec les fonctions primitives de Sem, Japheth et Cham, qui se reproduisaient dans les races secondaires des Élamites, des Sagas et des Babyloniens.

Nous avons encore, pour achever l'histoire de cette partie de l'Asie pendant le premier âge, à parler des races bâtardes des Arabes, des Phéniciens et des Hébreux, qui étaient établies le long des bords de la Méditerranée et de la mer Rouge.

4. *Arabes.*

Les Arabes ont gardé ainsi le souvenir de leur origine : Johram, l'un des huit personnages contenus dans l'arche de Noé, ayant retiré de l'eau cinq idoles qui étaient adorées avant le déluge, et que Noé condamnait, les emporta et conduisit en Arabie une colonie. A cette première bande s'en

joignirent d'autres du groupe de Sem et du groupe de Cham, qui conservèrent long-temps des caractères différens, et dont la distinction la plus tranchée fut de former des tribus nomades et des tribus sédentaires; leurs grandes fonctions furent celles de pasteurs et de guerriers.

5. *Phéniciens.*

Les Phéniciens tiraient, ainsi qu'on l'a vu, leur origine de Kanaan. Cette race bâtarde fut créée par Cham au temps de l'harmonie religieuse du centre de Noé, et condamnée à servir comme esclave les autres fonctions. La partie de cette race, qui se détacha pour s'affranchir, s'établit sur le bord de la Méditerranée dans le pays appelé depuis Phénicie.

Là, comme fille de l'agent doué de la force matérielle dans le grand centre, elle conserva un caractère d'activité tout particulier. D'abord elle se divisa en deux bandes, dont l'une gigantesque et orgueilleuse se fixa sur les montagnes du Kasius, du Liban, de l'Antiliban et du Brathy, qui reçurent d'elle leurs noms. Ces premiers habitans se logèrent d'abord dans des arbres, et inventèrent le feu; puis ils firent des

huttes de roseaux, de joncs et d'écorces; enfin ils élevèrent l'enceinte de Tyr.

L'autre bande errante et nomade courait les terres, se couvrant des peaux des bêtes qu'elle tuait en chasse, et dont elle répandait le sang sur des pierres dressées ou des stèles. Ce fut elle qui inventa le moyen de passer l'eau sur des troncs d'arbres.

Après cela arriva pour la Phénicie cette période que nous avons dit être celle du fils médiateur entre le père et la mère. Dans cette nouvelle société que fonda un être du nom de Chrisor, on inventa les murailles en briques séchées au soleil, et liées avec du ciment mêlé de paille. Puis cette nouvelle race se divisa en trois fonctions : celle des laboureurs, qui firent des enceintes à leurs demeures ; celle des chasseurs de plaine ; et celle des pasteurs de troupeaux qui habitèrent des tentes.

Enfin vinrent pour ce pays, à la fin de cet âge, les divisions nombreuses de culte. L'un de ces chefs divins, Taaut, inventa les caractères graphiques. Les autres fondèrent les Dioscures, les Kabyres, les Koribantes, et les Samothraces, sacerdoces qui se séparèrent pour se répandre dans les îles voisines, où ils portèrent leur adresse inventive des procédés de fabrication, et leur

science pour la guérison des maladies à l'aide de paroles mystérieuses. — On sait enfin que la nation phénicienne fut célèbre par ses colonies commerçantes.

On voit donc quelle activité prodigieuse fit appliquer par cette race la morale primitive à tous les besoins de la vie, en transformant par le travail matériel et par la purification expiatoire tous les objets qui pouvaient s'utiliser. On trouve là en même temps un exemple remarquable, et de la division en races nomades et sédentaires, et d'une autre distinction plus intime en laboureurs, pasteurs et chasseurs. On y reconnaît ensuite les premiers procédés de construction et de fabrication pour les temples, les autels, ou les maisons, et pour les instrumens de travail ou de guerre. Enfin on y retrouve l'origine de l'art médical, et l'invention des signes mnémoniques propres à conserver la mémoire de la morale, du dogme et des actes sociaux. Or c'était la réunion complète de tous les moyens de conservation produits par l'application de la morale à la transformation matérielle.

6. *Hébreux.*

Au contraire des Arabes qui avaient été les ennemis du dogme de Noé, au contraire des Phéniciens qui l'avaient particulièrement appliqué à la pratique transformatrice, les Hébreux s'attachèrent à conserver le dogme de l'expiation à son point de vue moral pur et stérile. Sortis comme race bâtarde de la fonction sémitique secondaire qu'Élam conduisit dans l'Iran, ils luttèrent contre le dualisme des Parsis, et ne gardèrent comme morale que la partie de la tradition, qui commençait à l'apparition de la famille adamique.

Notre livre saint est dans les mains de tout le monde : aussi ne nous arrêterons-nous pas à faire ici une exposition détaillée des temps primitifs qui y sont rapportés. Ils n'ont d'ailleurs pas plus rapport au peuple juif qu'à tous les autres ; et c'est sur ces documens que nous nous sommes appuyés pour faire la plus grande partie du travail qu'on vient de lire.

On a vu aussi comment Abram sortit de Babel, chassé par ceux qui élevaient la pyramide de briques ; et comment il se réfugia en Kanaan.

Il ne nous reste donc, pour faire bien comprendre le caractère qui distingue les Hébreux des autres nations, qu'à montrer que c'est celui de la conservation de la partie du dogme moral qui commence à la famille d'Adam. En effet, dans la Genèse se trouvent renfermés tous les genres de crimes qui ont nécessité l'expiation, et la cause du mal est réduite à la désobéissance. Ainsi se trouvent là : la faute de l'homme désobéissant et séduit par sa femme qui a communiqué avec le mauvais esprit; la faute du frère désobéissant et tuant son frère supérieur à lui; la faute de Lamech qui s'accuse d'avoir tué un enfant; la faute des anges qui s'unissent aux filles des hommes et qui produisent des races bâtardes et méchantes; la faute de Cham qui crée lui-même un être bâtard, et vole le secret de son père; enfin la faute des peuples de Babel dont l'orgueil se fédère contre l'unité et engendre la disparité de langages. — Or ce sont tous les types des fautes successives qui ont amené les transformations sociales; et en effet cette histoire générale du centre primitif se termine là par la sortie d'Abram, qui va commencer l'histoire particulière du peuple hébreu.

Si nous jetons un coup d'œil général sur les

six peuples dont nous venons de constater l'existence dans l'Asie occidentale, nous pourrons faire remarquer que leurs caractères sont ainsi groupés :—les Parsis conservent le dogme du dualisme spirituel ; les Hébreux celui de l'unité morale expiatrice ; Babel constitue l'unité sociale ; les Méoniens établissent la fédération des groupes sociaux ; les Phéniciens appliquent matériellement le dogme primitif à la satisfaction des besoins moraux et physiques de l'homme ; enfin les Arabes sont la contradiction armée contre toutes les fonctions spirituelles, c'est-à-dire le mal.

Nous verrons comment ces peuples, conservant leurs prédispositions personnelles, seront dans le second et le troisième âge, aides ou obstacles à l'accomplissement de la volonté de Dieu sur la terre.

Nous allons maintenant tourner autour de cet ancien centre primitif, pour retrouver les trois grandes fonctions créées par Noé, et sorties définitivement de ce lieu sacré, afin de réaliser la population de la terre commandée par la parole révélée. Nous rencontrerons en même temps, dans ce circuit, toutes les colonies de leurs embranchemens secondaires, jusqu'à celles qui furent poussées aux confins des terres par les groupes migrateurs.

§ II.

RACE DE SEM.

Ainsi que nous l'avons dit, nous commencerons par les descendans directs de Sem, qui conservèrent dans leur enceinte sacrée de Casi (Benarès), les formes mystérieuses des grands drames spirituels, et la langue sacrée qui les exprimait.

1. *Inde.*

Lorsque le groupe de Sem se fixa dans l'Inde, le premier chef stationnaire eut le nom d'Outtanapada. Bientôt autour de lui se formèrent de petits centres séparés, qui se révoltèrent contre sa stérilité et son pouvoir absolu. Ces nouvelles sociétés qui se partagèrent le territoire autour du centre d'Outtanapada, sont indiquées au nombre de sept dans l'histoire de l'Inde : chacune d'elles a un nom différent, et est gouvernée par un chef particulier. On verra tout à l'heure quelle

était leur organisation. Nous indiquerons seulement ici celle de la société d'Outtanapada, qui était formée de deux classes principales : les prêtres, nommés *Somapas*, et les guerriers défenseurs du centre sacré, appelés *Havichmats*. — Ces huit embranchemens formaient la race divine ou celle des Devas.

Mais tandis que dans le sein même de la société des dieux s'opéraient des divisions, il en sortait aussi une nouvelle race d'*hommes*, êtres bâtards, tels que ceux qui se créaient dans tous les rangs inférieurs de toutes les sociétés. Cette race connue sous le nom de fils de Casyapa, comprenait plusieurs sortes d'êtres : d'abord des géans d'une force prodigieuse, nommés *Daityas ;* puis des prêtres d'un nouveau culte de dieux secondaires, régisseurs du monde, et appelés *Souras ;* ensuite des transformateurs de la matière, ouvriers des produits terrestres, sous le nom de *Danavas ;* enfin des esclaves mutilés, noirs ou *Soukalis*.

Drava, fils d'Outtanapada, le père stérile de la race divine, fut le médiateur qui lutta contre ces êtres anormaux, et qui, séparant par un sacrifice expiateur ceux qui pouvaient être adoptés comme développement de la morale révélée, de ceux qui étaient condamnés par elle, accepta le nouveau culte des Souras.

Les géans, Daityas, les ouvriers, Danavas, et les esclaves mutilés, Soukalis, furent détruits en partie, ou chassés par Drava, pour avoir demandé aussi leur part dans le droit social des Devas.

Cependant la famille divine qui régnait dans Casi se déprava, et oublia les préceptes sacrés. Alors ces races maudites et chassées dont nous venons de parler, voyant cette dépravation de leurs persécuteurs, se réunirent sous l'unité d'un chef-dieu, qui prit le nom de Siva-Mahadeva (grand dieu), et qui, après avoir exterminé l'ancienne race tombée en impuissance, fit sortir de ce grand sacrifice le peuple des Palis, qui occupa dès lors l'enceinte de Casi.

Il paraît que c'est vers cette époque que cette puissante nation repoussa les Babyloniens, qui, nommés Arama dans les traditions indiennes, voulurent envahir cette contrée.

Cependant les divers embranchemens de la race divine, que nous avons vus s'isoler du centre d'Outtanapada, et que les traditions appellent ses sept frères, voulurent reprendre sur les Palis bâtards, sectateurs de Mahadeva, le centre sacré d'où avait été chassée la partie de la race divine qui l'occupait.

Là vinrent donc : Devi, la grande déesse de race

pure ; les douze Adytias ou maisons du Soleil ; Ganesa, dieu du commerce, de la fabrication et de la météorologie, qui marquait les saisons, et était accompagné de son sacerdoce mâle et femelle ; Djaina, réformateur des rites sacrés ; Arhan, le fils de la mère, vainqueur de l'Asoura de la nuit, et suivi de prêtres et de prêtresses ; enfin Boudha, être bâtard, inventeur d'une liqueur fermentée.

Cette fédération des sept frères d'Outtanapada triompha un moment des Palis ; et ce furent les Djainas qui s'établirent dans l'enceinte de Casi. Mais Siva-Mahadeva revint contre eux, et les extermina en partie, en même temps qu'il détruisit tous les signes de leur dogme.

Cependant la race bâtarde des Palis, en rentrant au centre sacré tant disputé, n'extermina pas complétement les Djainas ; car, dans la description qui se trouve, à la fin de cet âge, des sept contrées occupées par les sept frères d'Outtanapada, ou de la race divine, on cite comme la plus considérable et comme celle qui domina les six autres, le Baratha-Varsha. C'était le pays qui s'étendait de l'Himalaya à la mer, et qui avait pris son nom de Baratha, *premier roi* qui y régna, lequel descendait d'un des sept frères devas d'Outtanapada, et était l'aîné des cent fils d'une

vierge céleste. La nation qu'il gouvernait était formée de Brahmanahs et de solitaires, sectateurs de *Djaina,* qui habitaient primitivement dans des arbres, mais qui, depuis la réforme de Baratha, surent labourer la terre et pratiquer les arts mécaniques.

On voit donc que le territoire de l'Inde était divisé en deux grandes races : l'une divine, qui habitait vers la mer; l'autre bâtarde, qui occupait le centre de Casi.

Voici quelles étaient quelques unes des autres organisations sociales de la race divine, c'est-à-dire les sept frères d'Oüttanapada :

L'une de ces sociétés, dont le dogme divin était le dieu Arhan, fils de la mère et vainqueur de l'Asoura de la nuit, avait modifié la transmission du pouvoir, qui se faisait en principe par le choix du fils successeur par le père, et elle avait constitué l'hérédité par primogéniture. Nous avons dit plus haut les raisons de cette sorte de transformation. Dans cette société étaient conservées les deux grandes castes primitives, comme seules pures, les prêtres ou Somapas, et les guerriers ou Havichmats.

Une autre société n'était formée que d'une seule caste de dieux égaux entre eux et soumis à l'unité divine qu'ils adoraient. Ceux-là étaient

les partisans de Boudha le bâtard, inventeur d'une liqueur fermentée.

Une autre encore était divisée en sept contrées et en quatre castes, distinguées et absolument séparées les unes des autres par la couleur de la peau. Les prêtres, Somapas, étaient blancs; les guerriers, Havichmats, étaient rouges; les ouvriers, Adjyapahs, étaient jaunes; et les esclaves, Soukalis, étaient noirs.

Il y avait aussi une contrée divisée en sept parties, séparées par des enceintes et des fossés; et chacune d'elles avait un chef.

Une division en neuf sections et neuf chefs existait aussi ailleurs.

Enfin la grande déesse Atavi-Devi, dont la forme était triple, protégeait des Radjahs puissans, qui lui élevaient des autels dans le lieu même où elle leur avait donné la victoire sur leurs ennemis.

Quant aux Palis, disent les traditions, c'était une puissante nation, qui était protégée par le dieu Siva-Mahadeva : elle pratiquait les sciences et les arts, inventa les caractères *paisachi*, et fut religieuse et guerrière.

Dans ces divers élémens épars sur le sol de l'Indoustan, et résultats des transformations qu'avait éprouvées le groupe principal de Sem après

s'être arrêté, on a sans doute déjà reconnu l'origine et la valeur sociale de chacun d'eux. On y trouve l'unité mâle du fils doué de la force matérielle, reconnaissant le père comme pouvoir spirituel dont il est l'agent, dans le Siva-Mahadeva de Casi. On voit l'unité mâle du fils premier-né conservé par la mère divine, dans le Djaina qui s'établit dans le Baratha-Varsha. On y reconnaît aussi l'unité triple de la femme intelligente armée et affranchie, dans Atavi-Devi. Enfin l'unité divine, spirituelle et de race, de Boudha; l'hermaphrodisme de son frère Ganesa; les pluralités et fédérations diverses, dans les douze Adytias; et les divisions en neuf ou sept contrées, achèvent de tracer le tableau général de ces divisions logiques, résultats des transformations d'une société primitive. Quant à leur hiérarchie intérieure, on voit que les races ou castes, pour nous servir de l'expression du pays que nous étudions, étaient en nombres divers, et qu'un des signes les plus remarquables de leur subordination était la couleur. L'hérédité par primogéniture dans la famille est un fait non moins considérable pour connaître les résultats de stabilité sociale et d'affranchissement individuel qu'avait amenés l'application de la morale du premier âge.

Il existait donc dans l'Inde à cette époque trois

grandes unités sociales : c'était celle de la femme divine triple affranchie ; celle du fils armé de la race Deva, régnant sur la pluralité du Baratha-Varsha ; et celle du fils fort de la race bâtarde des Palis établie au centre sacré de Casi. Il est très important de constater cet état politique de l'Indoustan à la fin du premier âge ; car il va expliquer tous les événemens du second ; et, pour la complète intelligence de ces derniers, nous devons encore faire remarquer une des unités sociales que nous avons signalées tout à l'heure : c'est celle de Boudha le bâtard, inventeur d'une boisson fermentée, société où l'on se rappelle qu'existait une seule caste de dieux égaux entre eux, et fils d'un dieu céleste. Ce dogme, peu puissant à la fin du premier âge, restera effacé pendant tout le second ; et ce ne sera que vers la fin de cette époque qu'on le verra reparaître pour acquérir un grand développement qu'il sera temps alors d'apprécier. Il nous importait seulement ici de le faire remarquer, à cause du rôle qu'il doit jouer plus tard.

Après avoir trouvé dans le souvenir des traditions indiennes le caractère général, dogmatique et politique des transformations de la race de Sem, nous allons rencontrer, toutes vivantes encore,

chez les populations de l'Amérique et de l'Océanie, les pratiques familières et individuelles qui découlaient de la morale du premier âge, et qui semblent s'être conservées là comme pour servir de preuves historiques.

Nous avons déjà dit que deux bandes bâtardes du groupe sémitique s'étaient rendues, l'une par le détroit ou l'isthme de Behring sur le continent américain, l'autre par la mer dans les îles océaniennes.

2. *Amérique.*

Les nations américaines n'ont conservé que la tradition de la chute de l'homme par la femme. En même temps est resté le souvenir d'une migration, qui a porté ces populations du nord vers le midi. Or, comme dans les marches des colonies les peuplades sédentaires s'arrêtaient les premières, tandis que les nomades continuaient leur route, il est arrivé que les traces des premières se sont retrouvées dans l'Amérique septentrionale, tandis que celles des secondes, poussées par leur mobilité perpétuelle, se sont rencontrées avec toute leur férocité native dans l'Amérique méridionale.

Parmi ces peuplades errantes vit dans toute sa

force la pratique de l'anthropophagie, soit qu'elles mangent leurs prisonniers de guerre ou les cadavres de leurs parens morts. Elles se servent des ossemens pour faire des instrumens de musique, des outils, des ornemens ou des étendards; et toutes les pratiques sanglantes de l'expiation, émission de sang, mutilations, déchiremens, dominent une organisation fort simple, où un chef absolu commande à une bande dont les femmes sont les ouvrières et les esclaves.

Au contraire, une organisation sociale beaucoup plus fixe et plus compliquée se montre dans les tribus de l'Amérique du nord. Là se conserve la tradition de la chute et des luttes terribles de races qui en sont la suite. Là les chefs commandent à plusieurs fonctions ou classes hiérarchisées, ordinairement au nombre de trois conseils: l'un formé par les vieillards; l'autre par les femmes, qui tiennent le trésor public; le troisième est composé des guerriers. On y conserve déjà les esclaves.

Chez certaines de ces nations la femme a plusieurs maris; chez d'autres, les hommes ont plusieurs femmes. Ailleurs la femme noble a pour esclaves ses maris de race inférieure; et ils sont étranglés sur son tombeau. La femme souvent est chef de race, donne l'héritage, a droit de vie

et de mort sur tous ceux de la nation qu'elle commande avec le chef. Les filles sont purifiées par la défloration avant le mariage. Chez quelques peuplades le choix des enfans par le père existe encore dans le sacrifice de ceux qui sont contrefaits, ou d'un des jumeaux, ou de ceux dont la mère meurt. La fixation de la fin des fonctions à un certain âge, dans la famille, se retrouve aussi dans l'usage de tuer les mères à l'âge de trente ans, et les vieillards à l'âge de soixante.

La condition sédentaire de ces peuplades du Nord est d'ailleurs confirmée par la trace de leurs demeures et de leurs tombeaux les plus anciens. Ce sont des enceintes en terre avec des fossés; des tumulus; des cavernes à fleur de terre; des cirques; des montagnes factices; d'immenses tombeaux en tumulus, creusés en cônes, et où des générations tout entières sont déposées par couches.

Ces faits, ce nous semble, n'ont pas besoin de commentaires; et chacun reconnaît là une des pratiques sociales ou familières, qui découlent des dogmes et de l'organisation du premier âge.

3. *Océanie.*

Nous passerons donc aux nations primitives conservées dans les îles de la mer du Sud, races bâtardes aussi de l'expansion sémitique, et où nous allons trouver des preuves non moins vivantes et non moins significatives de leur origine.

On y rencontre, en effet, une race de dieux terrestres primitifs, perpétuée dans les nobles, possesseurs du sol, qui sont maîtres de deux autres races inférieures, dont l'une comprend les conservateurs des pratiques et des cérémonies, les fermiers, les conseillers, les guerriers; et dont l'autre est formée des esclaves, ouvriers qui servent des maîtres.

Le père et la mère ont droit de vie et de mort sur leurs enfans : les filles sont le plus souvent tuées à leur naissance comme inutiles : les enfans d'une femme inférieure fécondée par un père noble sont sacrifiés.

La fonction de chef est héréditaire ; et, bien que les autres charges et les propriétés soient héréditaires aussi, le chef peut en disposer. Les femmes peuvent gouverner comme les hommes; et même certaines femmes de race divine ont plusieurs

hommes ; car le mari unique possède la femme, et a droit de vie et de mort sur elle ; et personne ne peut avoir ces droits sur ces femmes divines. Les filles sont déflorées avant le mariage : une fois veuves elles doivent ou se tuer, ou ne jamais se remarier.

Une association hiérarchique d'initiés, auxquels est prescrit le sacrifice de leurs enfans, parcourent ces îles en représentant des rites mystérieux, consistant en danses, cris, musique, et sont maîtres de faire tout ce qu'ils veulent partout où ils passent. Ils ont été institués par deux dieux frères.

Une interdiction expiatoire, appelée *tabou*, peut être mise sur des individus, des choses, ou des territoires, par le chef ou les prêtres : cette interdiction défend toute communication avec l'objet interdit.

Mais le tabou est perpétuel pour les femmes, quant aux objets offerts aux dieux, et aux alimens de leur père, de leur mari et de leur fils.

Enfin, les traditions conservent le souvenir de la faute d'une femme, qui a nécessité l'institution de cérémonies expiatrices et de jeux; elles gardent aussi la mémoire de la lutte de deux races, sous le nom de deux frères, l'un blanc et l'autre noir.

On trouve en effet dans quelques îles de la Polyné-

sie une race noire à cheveux frisés, qui est dans un état de dégradation extrême physique et morale. L'anthropophagie y est une pratique habituelle ; le mariage s'y pratique par violence : un jeune homme surprend une fille dans une tribu voisine, la renverse à coups de bâton, la viole, et elle est sa femme. La polygamie y est telle, que des chefs ont de dix à cent femmes, dont plusieurs sont tuées sur le tombeau de leur maître. Elles ne mangent d'ailleurs jamais avec les hommes.

On y trouve trois classes sociales : les chefs, et parmi eux les prêtres, qui préparent les cadavres humains destinés à être mangés ;

Une classe moyenne, chargée des tributs et des harangues ;

Et une classe d'esclaves, possédés quelquefois en très grand nombre par un seul chef.

Le suicide est très fréquent dans toutes les îles de la Polynésie.

Les monumens qu'on trouve chez la race blanche polynésienne, sont des enceintes en bois formant le temple ou moraï, au milieu duquel sont les images des idoles, et la table pyramidale où sont exposées les victimes. Des pyramides tronquées, formées d'assises en pierres, s'y rencontrent aussi.

La race noire est toujours errante.

Nous ferons remarquer, comme faits à noter particulièrement en preuves de ce que nous avons dit sur les mœurs du premier âge, l'état de la femme dans ces familles de l'Océanie : le mariage par violence et la nourriture séparée; la possession absolue par le mari et son droit de vie et de mort ; le suicide des veuves et la défloration des filles. On voit en même temps la tentative d'affranchissement faite au profit de certaines femmes divines, et consacrant la pluralité des maris ; enfin, les deux fils jumeaux de la mère inférieure se retrouvent aussi dans ce sacerdoce nomade, possesseur de certains mystères.

C'est sur cette race polynésienne, première émigration indienne, que nous verrons au second âge s'en implanter une autre, connue sous le nom de Malais, dans les îles de la Sonde, tandis que la race ancienne s'y retrouvera sous celui d'Harfours.

Après avoir retrouvé les caractères originels des trois fractions de la race de Sem qui se sont établies dans les trois contrées dont nous venons de parler, nous allons passer en Afrique pour y rencontrer celle de Cham.

§ III.

RACE DE CHAM.

Nous avons dit que Cham, se dirigeant vers le Midi, avait passé l'isthme de Suez et s'était arrêté sur les bords du Nil. Un peu plus tard nous avons vu aussi Chus entrer en Afrique et s'établir en Éthiopie; s'il passa aussi l'isthme de Suez et que, trouvant l'Égypte occupée par Cham, il remonta le fleuve, ou si, de l'Irak-Arabie où il séjourna, il passa la mer Rouge pour arriver directement en Abyssinie, c'est ce qu'il est impossible de savoir.

1. *Égypte.*

Les traditions égyptiennes relatives au premier âge, dont nous nous occupons, sont remplies d'une lutte terrible entre deux races, dont l'une habitait la partie inférieure de l'Égypte sous le nom de Typhon ou Sosos, et l'autre les régions moyenne et supérieure, sous divers noms que nous allons indiquer.

Le premier centre sacré et sédentaire établi par Cham fut celui de Kemé (Memphis). Mais, comme cela arrive toujours, des révoltes et des divisions démembrèrent bientôt cette société. L'esclave mutilé Typhon, aux pieds tordus, se sauva et redescendit se fixer dans le Delta.

La grande mère, ou le dogme femelle et ses fils, c'est-à-dire les diverses fonctions secondaires sorties d'elles, ne tarda pas non plus à se séparer de ce centre sédentaire de Kemé. La femme triple, affranchie, sous les noms de Bouto, Djermouth et Ahé, descendit aussi dans le Delta, et là, bâtit une enceinte de son nom Bouto : elle donna à une branche du Nil le nom de Thermoutique, de son autre nom; et sous son troisième nom, Ahé, elle fut adorée sous la forme d'une vache.

Dans cette grande insurrection, ses fils se séparèrent les uns des autres : l'un remonta le Nil jusqu'aux cataractes, et s'établit sous le nom de Sevek, inventeur des armes de métal, dans l'île de Snem (Beghé), qui fut depuis toujours regardée comme le lieu le plus saint de l'Égypte, et qui devint dès lors le but de fréquens pélerinages.

Le second fils, Amoun, dieu manchot, conducteur des victimes du groupe inférieur au groupe supérieur, fonda dans l'Égypte supérieure le centre sacré de Thèbes.

Enfin le troisième, Phtah, dieu aux pieds liés, générateur et transformateur matériel, resta établi à Kemé, où il continua à être le dieu de l'Égypte moyenne.

Mais bientôt se passa, dans l'île de Snem, le drame de transformation que nous avons vu arriver dans toutes les dernières familles stationnaires. Sevek était le père stérile, et sa femme Natphé conserva son fils premier né sous le nom d'Ousri ou Osiris, dieu médiateur à trois fonctions.

Ousri, en effet, aidé par sa sœur Isi ou Isis, abolit l'anthropophagie, donna de nouvelles lois et de nouveaux alimens aux hommes; et, voulant rétablir l'unité par la conquête, il commença une série de courses aventureuses, en remontant le Nil et entrant en Éthiopie, où sans doute il rencontra la race de Chus.

Cependant Isis, restée à Snem, protégea l'insurrection d'une race bâtarde de ce centre sacré, laquelle, comme esclave, était appelée Typhon, ainsi que la première : le Typhon ou Sosos qui s'était séparée de Kemé. Mais Arouéri ou Horus, fils de Sevek, aidé de plusieurs races secondaires, dompta cette race impure et la refoula dans la basse Égypte, où elle alla se confondre avec l'ancien Typhon, auquel elle donna une nouvelle force.

Isis, chassée aussi par Aroueri, descendit avec ses deux enfans jumeaux, mâle et femelle, dans le Delta, où Bouto les adopta sous les noms d'Arsiési (Horus, fils d'Isis) et de Pepascht (Bubastis).

L'Égypte inférieure s'était donc considérablement fortifiée de ces migrations du centre de Snem; et Typhon ou Sosos, qui s'agrandissait tous les jours, menaçait d'envahir toute la partie supérieure de l'Égypte. Osiris, revenu alors de sa course nomade, et après avoir constitué sous une nouvelle forme sociale le centre de Snem, descendit vers le Delta; mais il fut défait par Typhon et mangé, suivant l'usage.

Ce fut alors que Horus, fils d'Isis ou Arsiési, fils fort, rendu immortel par sa mère, prit le parti d'Osiris, qu'il reconnaissait pour son père, contre Typhon son ennemi, et extermina toutes les races bâtardes qui s'étaient jointes à lui.

Il y avait donc à la fin du premier âge quatre grands centres sacrés dans l'Egypte : celui de Snem, séjour de Sevek et d'Osiris; celui de Thèbes, où était établi Amoun ou Knef; celui de Kemé, appelé Auret, depuis qu'Isis s'y était établie et y avait apporté un nouveau culte, une nouvelle organisation et un breuvage d'immortalité, en expiation de la mort d'Osiris (nous avons dit que Phtah habitait aussi ce centre sa-

cré); enfin, le lieu sacré du Delta, où Bouto et les deux enfans d'Isis dominèrent la pluralité de Typhon.

Deux sacerdoces de dieux secondaires, chefs de société, existaient aussi dans l'Egypte moyenne: c'était celui de Phrê, le soleil, et celui de Thot l'Hermès, savant, devin, dieu intermédiaire entre les deux mondes.

2. *Ethiopie.* — *Groupe de Chus.*

Nous avons dit que Chus était arrivé en Abyssinie, ou en remontant le Nil, ou par la mer Rouge: toujours est-il qu'un centre sacré de cette race, Axum, fut établi dans la partie élevée des terres qui sépare les montagnes de l'Abyssinie de la plaine où coule l'Atbarah. Ce fut de là que partirent les différens embranchemens dont nous allons parler.

La plus puissante de ces fractions, celle qui eut tant d'influence sur les destinées de l'Occident dans la fin du second âge, vint fonder au confluent des fleuves Bleu, Blanc et Atbarah, sous le nom de Kouchi, la ville sacrée de Méroë, qui fut le centre religieux du pays appelé proprement Ethiopie ou Nubie. Ce fut au moyen de la

course nomade d'Osiris, dont nous avons parlé tout à l'heure, que s'établirent les premiers rapports entre ce centre et l'Egypte, rapports qui devaient devenir bien plus importans par la suite.

Une seconde fraction du centre d'Axum resta sédentaire dans l'Abyssinie ; ce sont les Agous, dont le grand-prêtre, suivant leur tradition, tient sa fonction par transmission conservée dans sa famille depuis le commencement du monde.

La troisième race est celle des Troglodytes, nation nomade des bords du golfe Arabique, qui avait un chef par tribu, chez laquelle les femmes et les enfans étaient en commun, et les vieillards s'étranglaient à soixante ans. Les infirmes et les difformes étaient également mis à mort.

Enfin, du côté du Midi, il y avait encore d'autres peuples plus brutes et plus sauvages, parmi lesquels les plus grands et les plus forts devenaient chefs. Quelques unes de ces peuplades sont décrites par les historiens, comme des monstres, assemblage de plusieurs parties d'animaux.

On voit là, comme partout, le père stérile s'immobiliser dans son centre sacré, tandis que le fils de la mère va fonder une autre civilisation, et que les autres bandes adoptent des dogmes secondaires, qui en font des troupeaux errans, ennemis des sociétés sédentaires.

Il est très important de remarquer et les dispositions et les origines des divers centres de l'Egypte, ainsi que leurs rapports préétablis avec celui de l'Ethiopie, pour bien se rendre compte d'un des faits les plus importans du second âge, celui qui va apporter en Afrique le grand dogme de l'Inde.

3. *Race Noire.*

En suivant l'histoire des populations africaines, nous rencontrons vers le centre et le midi de ce pays ces hordes inférieures et dégradées de Noirs, race bâtarde, maudite et séparée, dès les premiers temps de la société humaine, de la race Blanche et céleste. Repoussée sans cesse aux confins de la terre, comme le produit impur d'un crime primitif contre la loi de création, nous l'avons déjà trouvée exilée dans l'Australie, par la race de Sem, qui la chassait devant elle. Ici nous en retrouvons encore un reste que les grandes colonies de Cham et de Japheth poussèrent de même en entrant en Afrique.

La tradition nègre conserve une sorte de souvenir de cette migration. Il y est dit que trois fils de Noé, qui habitaient l'Afrique, se proposèrent de faire entre eux le partage de leurs biens,

qui consistaient en métaux précieux, en bestiaux et étoffes, en grains et cotons, et que tous trois s'endormirent. Mais le Blanc s'éveilla le premier : il prit les métaux précieux et se sauva vers les pays qui sont du côté de l'Europe : le Maure mit les étoffes sur les chameaux et les chevaux, et s'en alla poussant les troupeaux devant lui : il ne resta au Nègre que le millet et le coton ; et comme il vit bien que les autres l'avaient volé, il résolut de leur rendre la pareille autant qu'il le pourrait.

Les tribus sédentaires des Nègres sont ordinairement divisées en trois classes : ce sont les nobles, les commerçans et les esclaves. Parmi les nobles se trouvent : la famille royale, les chefs secondaires de ville, de pâturage, de labourage, etc. Les commerçans sont appelés peuple, ou intercesseurs, ou marchands. Les esclaves se vendent, s'échangent ou s'acquièrent à la guerre. Les femmes sont dans un état d'esclavage complet, excepté quelques prêtresses dans certaines tribus.

Les prêtres ont une grande influence, même sur les chefs. Leur pontife communique avec le grand fétiche, qui a une multitude de fétiches ou *bossoum* inférieurs, qui résident dans les premiers objets venus.

Des associations d'initiés, pour les hommes et pour les femmes, y existent, et ont pour but la pratique de danse et de chants sacrés.

Enfin, dans le centre et une partie de la pointe méridionale de l'Afrique, se trouve un grand nombre de tribus nomades, féroces, voleuses, anthropophages, nues et tatouées. Ces bandes, sans cesse errantes, enlèvent les moissons et les bestiaux, mangent les hommes et gardent les enfans, dont elles font des guerriers. Ces tribus mangent leurs parens, qu'on tue à un certain âge; et souvent des guerriers se font tuer pour avoir la gloire d'être mangés par leurs chefs.

Ainsi, toutes les fois que nous arrivons à l'extrême limite de ces grandes migrations, où les races nomades inférieures sont restées au degré primitif de civilisation, nous retrouvons constamment les mêmes mœurs.

Là nous apparaît ce phénomène remarquable de circulation sociale, qui donne la vie morale à un individu pour un temps, et la lui retire quand il n'est plus propre à remplir sa fonction. Or, l'anthropophagie, qui suivait la cessation de cette fonction, et qui réabsorbait l'organisme développé et transformé pendant l'accomplissement du devoir social, n'était autre chose que l'application matérielle de la morale du retour, que

nous avons signalée au principe de la société humaine, et qui imposait à tout individu social le devoir de rapporter son acte à celui qui l'avait créé agent moral. Ce n'était donc autre chose que la pensée de l'immortalité, combinée avec celle de la possession absolue de l'agent par le Créateur, et matérialisée dans l'absorption anthropophagique.

Aussi, en même temps, se trouve toujours le droit sans limite du père sur la femme et l'enfant, ou celui de la mère sur l'enfant.

De même l'individu étranger est pâture ou esclave.

Enfin, partout une guerre terrible et exterminatrice contre le mal moral, met en présence deux ou plusieurs races ennemies.

§ IV.

RACE DE JAPHETH.

Pour terminer ce que nous avions à dire des populations africaines, il nous reste à parler de la grande race des Atlantes sortie de Japheth,

que les traditions arméniennes appellent aussi Atalaa.

1. *Atlantes d'Afrique.*

L'histoire des Atlantes que Platon rapporte comme ayant été transmise par des prêtres égyptiens à Solon, et redite par celui-ci à un de ses aïeux, confirme pleinement ce que nous avons dit de la migration de Japheth qui s'établit le long du littoral africain de la Méditerranée. Tous les détails de la description de leur pays s'y rapportent parfaitement. On y lit en effet que ce pays, aussi grand que la Libye et l'Asie, commençait aux colonnes d'Hercule, entre les deux mers Pontus et Pélagus, et que de là, au moyen d'îles, on pouvait passer sur le continent opposé.

Il y est dit ensuite, que le dieu de l'eau (et nous savons déjà que Japheth, le dieu de l'Occident d'où venaient les pluies fécondantes, possédait la pierre qui attirait la pluie) étant venu dans l'Atlantide avec les enfans qu'il avait eus d'une femme mortelle, trouva là des hommes formés de la terre, dont il épousa la fille. Il fit alors entourer la montagne qu'elle habitait de trois fossés pleins d'eau, séparés par des élévations de terre, de manière à former une île in-

accessible aux hommes. Puis il divisa cette île en dix parties, qu'il distribua à cinq couples de fils jumeaux, qu'il avait eus de sa nouvelle femme, et plaça son fils aîné dans la demeure maternelle, comme roi de ses frères, qui étaient sous lui chefs de territoires assez étendus.

Dans cette première partie de la tradition des Atlantes, on a sans doute déjà saisi le même drame social que nous avons vu se passer partout :

Le père s'isolant dans une enceinte, et s'y arrêtant sans relations extérieures; la mère affranchissant son fils ; et ce fils réunissant sous sa domination les sociétés à base pluralitaire qui sont sorties du culte de la mère.

Leur pays, ajoute la tradition, s'étendait entre l'Égypte et l'Italie. Le temple du grand Dieu était au milieu, et les demeures des chefs à l'entour. La royauté se transmettait par droit d'aînesse; mais une communauté d'empire était établie entre les dix chefs, qui régnaient chacun sur leur territoire, imposant à leur peuple leurs lois particulières. Ils s'assemblaient à des époques régulières, et là ils délibéraient sur les choses communes, et jugeaient les crimes, après avoir accompli un sacrifice sanglant religieux. Ils possédaient des métaux précieux, avaient de grands

troupeaux, et faisaient des parfums et des breuvages avec des fleurs et des fruits.

Il est impossible d'indiquer plus positivement l'organisation du centre représentant le grand groupe de Japheth, dans cette fédération dominée par une unité divine et royale; et dans cette double fonction, de l'intelligence : dans le sacrifice, le conseil et le jugement; et de la transformation matérielle, qui leur donne les précieux produits de la terre, des troupeaux et des plantes.

Enfin la tradition des Atlantes, qui est relative à ce premier âge, se termine, comme toutes celles des grands centres, par des guerres conquérantes et une lutte avec les peuples voisins. Voici ce qu'on y trouve :

Le désir des conquêtes les dominant, les rois de l'Atlantide voulurent envahir l'Europe et l'Asie. Alors ce fut une grande guerre entre ceux qui demeuraient au-dessus et hors des colonnes d'Hercule, qui étaient les Atlantes, et ceux qui étaient les Européens et les Asiatiques. Mais les Grecs qui étaient au centre des pays attaqués par les Atlantes, voyant que toutes les autres nations s'effrayaient et fuyaient, se liguèrent pour résister à cette invasion; et les Athéniens, qui invoquaient Athéné et Zeus (Minerve et Jupiter), s'étant mis en tête de cette ligue, les Atlantes furent

repoussés, vaincus et forcés de rentrer dans l'Atlantide.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit, que l'Asie-Mineure et Occidentale, ainsi que l'Europe, avaient été peuplées par les fils de Japheth, on comprendra facilement que le but de la guerre des Atlantes africains était de remettre sous la domination de la fonction primitive les embranchemens coloniaux japhétiques.

2. *Europe.*

Maintenant nous allons suivre en Europe les autres migrations coloniales de Japheth, qui, avons-nous dit, se sont faites là sous le nom de Gomer.

Les historiens parlent d'un peuple très ancien, qu'ils nomment les Comariens, et qui habitait la frontière orientale de l'Europe vers la mer Caspienne. Mais bientôt la loi de séparation fit briser ce groupe, et trois grands centres en résultèrent en Europe : l'un au midi, l'autre un peu plus à l'occident, le troisième au nord.

Le premier fut celui de la Thrace et de la Grèce, qui conserva toujours son caractère fédéral comme sortant du groupe de Japheth, mais

qui eut pour second caractère, celui d'une tendance à une unité intellectuelle et politique.

Le second qui s'établit en Italie paraît être au contraire le produit de la fonction du groupe colonisateur.

Le troisième serait le conservateur moral qui se fixa dans la Danie, et qui s'étendit sur tous les pays environnans. Il est en effet remarquable par la conservation de ses traditions écrites et chantées, et par les formes poétiques sous lesquelles il les a formulées.

Ces trois sociétés représentaient donc les trois divisions de la fonction de Japheth, chargé de l'éducation morale et scientifique des colonies qu'il envoyait.

Mais entre ces trois grands centres religieux, le long de l'Océan, se répandit une multitude de bandes nomades qui semblent avoir été plus particulièrement placées sous l'influence du dogme des filles vierges, et qui formèrent trois grands groupes nationaux : celui de l'Espagne, celui de la Gaule et de la Grande-Bretagne, et celui de la Germanie.

3. *Grèce.*

Les traditions grecques rapportent l'origine des premières peuplades qui habitèrent ce pays,

à Acmon, fils de Maneos, qui était resté en Thrace. Cet Acmon était suivi dans sa marche migratrice de Dœas, son frère, et de Thémis, sa fille. Le premier dynaste ou roi sédentaire sorti de cette race, fut Ouranos.

Alors commence ce drame dont les personnages, connus de tout le monde, nous ont servi de types pour décrire les signes traditionnels des transformations sociales qui se passèrent dans la fin du premier âge.

Les deux premières races en lutte, sont : celle de Kronos-le-Sédentaire, le Père stérile, fils d'Ouranos; et celle de Gaïa ou Titæa, la grande mère, liguée avec ses enfans, les Titans, contre le pouvoir unitaire primitif.

Ces fils de la terre ou de la grande mère s'emparèrent de l'enceinte construite par Kronos, qui ne fut délivré de ces ennemis que par la race de Dios, fils sauvé par sa mère, Rhea; c'est-à-dire qu'une race médiatrice vint s'interposer entre l'unité sociale et la pluralité turbulente. Mais les Titans firent une nouvelle ligue plus forte que la première, et parvinrent à chasser la race de Dios du Péloponèse, où elle occupait dans l'Élide l'enceinte élevée par Kronos.

Tandis que les Titans s'établissaient dans le Péloponèse, la race de Dios s'allia avec plusieurs

êtres bâtards de l'ancien centre qui s'étaient établis dans l'isthme de Corinthe, dans l'Attique et la Béotie, parmi lesquels il faut citer les Cyclopes et les Briares aux cent mains.

Cette force imposante placée à l'entrée du Péloponèse suffit pour arrêter les poursuites des Titans. Mais les Géans, autre race bâtarde du centre primitif, qui s'étaient établis aussi entre le Péloponèse et le continent grec, attaquèrent la race de Dios qui s'était fixée sur le Parnasse, dans la Phocide, et la repoussèrent jusque vers l'Olympe, en Thessalie. C'est alors que parut le fils fort, le chasseur et générateur matériel, sous le nom d'Héraklé ou Hercule. Aidé par Athéné ou Minerve, la vierge sage, et par quelques autres dieux secondaires qui adoptèrent l'unité de Dios, il détruisit la race des Géans, et forma une nouvelle société, composée d'hommes secondaires, qui, soumise à la grande unité morale de Zeus, transformation de Dios, devint capable de résister à l'invasion des Atlantes africains.

Cette invasion est présentée dans la tradition grecque sous la forme d'un monstre multiforme, appelé Typhon, qui touchait de ses deux mains à l'Orient et à l'Occident, en menaçant l'Asie-Mineure, l'Italie et la Grèce.

Dans leur lutte contre Zeus, les Atlantes furent

un moment vainqueurs ; car, dit la tradition, Typhon coupa à Zeus les nerfs des pieds et des mains. Mais des dieux secondaires de la race de Titæa la grande mère se réunirent alors à Zeus ; et les Atlantes, repoussés de la Grèce, furent battus aussi dans l'Asie-Mineure et en Sicile par les peuples de ces contrées : de sorte que l'Europe et l'Asie furent délivrées.

Le but qui poussait les Atlantes d'Afrique, fils de Japheth, sur les populations de l'Asie-Mineure et Occidentale, et sur celles de l'Europe, est parfaitement indiqué par cette tradition. C'était une fonction primitive de l'ancien centre social, qui réclamait son droit de possession sur ses colonies secondaires ; et qui traitait Zeus, comme toute race rebelle, qu'on soumettait par la force à l'action sociale, en la mutilant : Typhon coupe en effet les nerfs des pieds et des mains à Zeus.

Mais les Atlantes, qui avaient passé par les îles de la Méditerranée pour se précipiter sur le continent européen, restèrent en possession de plusieurs de ces îles, où on retrouve des monumens qui attestent l'existence d'une grande et puissante civilisation. Ce sont les îles de Crète, de Malte, de Gozzo, de la Sardaigne et de la Sicile.

A la fin du premier âge, les peuples grecs furent donc constitués, malgré les prétentions des

Atlantes d'Afrique, et, comme partout, divisés en deux grands groupes ennemis. L'un était dans le Péloponèse, composé des sociétés pluralitaires condamnées par Zeus; l'autre sur le continent grec, formé de Zeus et de ceux qui avaient reconnu son uuité.

Les groupes condamnés étaient: — les Titans, parmi lesquels se trouvait Prométhée, le voleur du feu animateur; Hera ou Junon, la grande mère, déesse de l'Argolide, qui avait affranchi son fils, l'esclave mutilé, cet Ephaistos (Vulcain), habitant boiteux des Hypogées et transformateur matériel, duquel était née en outre une race bâtarde, Pandora la femme, source du mal, sortie des lieux inférieurs; enfin les Géans, cette pluralité désordonnée et violente d'êtres bâtards, doués d'une grande force matérielle.

De l'autre côté de l'isthme de Corinthe se trouvait au contraire Zeus, en Thessalie, reconnaissant son père céleste, Kronos ou Saturne, et une femme triple et vierge, la grande Hécaté. Il avait adopté en outre les deux enfans de Leto, Apollon et Arthémis; Athéné, la vierge savante de l'Attique; Poseidon ou Neptune, qui habitait l'extrémité de l'isthme de Corinthe; et Aidés ou Pluton, établi dans l'Attique; lesquels formaient tous des fonctions secondaires de son unité direc-

trice. Enfin la race bâtarde des Briares aux cent mains le gardait contre ses ennemis.

Le lieu maudit, séjour de la pluralité antagoniste de Zeus, s'appela le Tartare ; et la montagne sacrée, centre de l'unité de ce dieu, se nomma l'Olympe.

Mais nous avons vu qu'une partie de la colonie, qui venait peupler la Grèce, s'était arrêtée en Thrace sous le nom de Maneos ou Maneros ; et là nous verrons se former deux grandes unités, l'une religieuse, l'autre politique, qui succéderont aux deux grandes races du second âge : les Pélasges du Péloponèse, et les Hellènes du continent opposé.

4. *Italie.*

Maintenant nous allons continuer à suivre les autres colonies de Gomer se répandant sur le sol européen. Suivant les traditions, la seconde pénétra en Italie sous le nom de Comer Gallus, qui, ayant amené sa colonie d'Asie en Italie, établit ses enfans autour de la tour sacrée, élevée comme centre religieux, et leur donna pour habitations des chars ou des troncs d'arbres creusés, ou des cavernes, à chacun suivant sa fonction.

Dès les premiers temps le centre se divisa en deux grandes races : la première, qui du nom de Janus, prit celui de Janigènes, s'établit en Étrurie ; la seconde, conduite par Camesen, et séparée comme corrompue par Janus, se fixa en Saturnie sous le nom d'Aborigènes, de l'autre côté du Tibre.

Chez ces derniers paraît, comme grand type social de la femme génératrice spontanée, Tellus, la Terre, la grande mère, suivie de troupes jouant d'instrumens bruyans, et ayant trois fils : Altor, qui crée ; Tellumon, qui conserve ; et Rusor, qui détruit.

Au lieu de cela, chez les Janigènes ce fut l'unité mâle fécondante de Vertumnus qui régna, ayant au-dessous de lui sa femme Vesta, et prenant lui-même toutes sortes de formes, en même temps qu'il donna à son peuple un breuvage fermenté et l'usage des fruits.

Cette grande division des races, suivant le dogme religieux et l'organisation sociale, à base mâle d'origine créatrice, ou à base femelle d'origine génératrice, est donc la même en Italie que partout.

5. *Autres peuples de l'Europe.*

En Espagne, en Gaule et en Germanie, après les noms des chefs de colonies qui arrivèrent dans ces trois pays, et qui sont : Jubal, Samothes et Thuyscon, il ne reste de traditions relatives au premier âge que des noms successifs ou simultanés de chefs sociaux, quelquefois avec l'indication du lieu qu'habitaient les peuples auxquels ils donnaient leur nom ; mais à cela ne s'ajoute aucun détail qui puisse faire reconnaître les luttes qui se sont passées entre eux. Leur existence est donc le seul fait qui soit à noter pour constater l'origine gomérienne de ces populations.

Il n'en est pas de même du nord de l'Europe. Les traditions islandaises, celles de la Danie, de la Suède et de la Norwège, ont gardé un souvenir assez détaillé et souvent mythique, qui semble donner à ce groupe gomérien le caractère des sacerdoces savans et créateurs de caractères écrits, ainsi que nous l'avons dit.

Cette colonie de Thogorma se divisa d'abord en deux races : celle des Kimris, successeurs directs du centre social d'Imer ; et celle des géans Iotuns et Hrymtus, nés de la sueur et des pieds d'Imer, êtres méchans et corrompus.

Mais bientôt se forma une nouvelle race, intermédiaire à ces deux ennemis, qui, sortie de la grande mère nourricière et éducatrice, fut le premier *homme*, l'être double appelé Bure ou Bore. Uni avec une fille des géans, il créa encore une quatrième sorte d'êtres, les Dvergas ou petits hommes, ouvriers industrieux et intelligens habitant des cavernes.

Au milieu de ce désordre se leva alors le fils du père, appelé Guth, qui changea le nom des Kimris en celui de Getes. A l'aide des chefs secondaires, il repoussa les invasions étrangères des Teutons germains et des Slaves du nord, et il envoya des colonies fonder plusieurs nouvelles nations.

Enfin, le premier âge se termina par l'apparition d'un nouvel être de la race de Bore, Humblus, le fils fort, l'homme armé, qui se mit à la place de l'ancienne race divine, en même temps qu'il détruisit les géans, et donna au pays le nouveau nom de Danie, de celui de son fils Dan.

Telle est l'histoire des populations européennes pendant le temps primitif qui succéda immédiatement à l'établissement des colonies gomériennes.

6. *Tatars.*

Il nous reste maintenant, pour achever de faire connaître tous les établissemens sortis de la fonction de Japheth, à parler des Tatars, fils de Turk, race bâtarde qui se sépara en onze bandes désignées par des noms différens, dont les principaux étaient Turk, Tchin, Seclab, Rouss, Kosar, Taradge, etc.

Tchin fut le père des Chinois, Rouss celui des Russes, Kosar celui des Kosariens ennemis des fils de Rouss, Taradge et trois autres ceux des Turkomans, Seclab celui des Slaves.

Turk, chef de tous les autres, qui avait volé à son père la pierre où était écrit le nom mystérieux de dieu, signe du dogme et du culte, et à laquelle était attachée la puissance de produire ou de faire cesser la pluie, inventa les tentes et beaucoup d'autres choses utiles. Après s'être enfermé dans une enceinte de terre et de bois, il envoya autour de lui beaucoup de colonies.

Mais la race de Turk, long-temps en possession de régner dans ce centre, se déprava, s'abandonna à beaucoup de vices; et deux enfans jumeaux, entre lesquels un des Khans, leur père,

avait partagé sa terre, engendrèrent deux races qui, connues sous les noms de Tatars et de Mogols, qu'elles tenaient de leurs fondateurs, devinrent des ennemies implacables.

Mais le plus grand ennemi de ces deux races, qui restèrent toujours nomades, fut le Chinois fils de Tchin, dont la qualité sédentaire annonçait un dogme en opposition directe avec celui des deux bandes errantes. Nous verrons par la suite ce qui résulta de leur lutte. Il nous suffit maintenant d'établir cette différence, qui confirme la généralité historique du premier âge.

Les Chinois à qui, dit la tradition tatare, leur père enseigna l'art de la peinture, de la sculpture et la préparation de la soie, furent, à ce qu'il paraît, la fonction hermétique de la grande colonie tatare.

Chez eux on trouve un caractère traditionnel d'histoire écrite, qui en est une forte preuve. Il y est dit que Pouankou régna le premier après le Ciel; et qu'après sa race il y eut les empereurs de la terre, et enfin les empereurs des hommes, qui rassemblèrent dans des murailles les hommes épars, les instruisirent et leur donnèrent les arts.

Mais Kong-Kong l'orgueilleux, le cruel et le débauché, donna un coup de corne contre le

mont sacré Pou-Tcheou, afin de produire un déluge qui brisât les liens qui attachaient le ciel à la terre. Ce fut alors que Niu-Va, la souveraine des vierges et des mères, douée d'une intelligence toute divine, combattit Kong-Kong, et, ayant rétabli le ciel, rendit la paix au monde.

On voit que c'est la grande mère, vierge et triple, qui termine le premier âge, après avoir dompté la pluralité matérielle des êtres bâtards.

En opposition à cette civilisation chinoise si bien constituée, et que nous verrons prendre un développement fort considérable par la suite, nous placerons la fin de la colonie tatare, qui alla traverser le détroit, ou plutôt l'isthme de Bering, qui unissait alors l'Asie à l'Amérique, et forma aux confins septentrionaux de cette dernière terre les Groenlandais et les Esquimaux, restés encore aujourd'hui aux mœurs du premier âge.

Chez eux, le dogme du mal introduit dans le monde par la femme est conservé, ainsi qu'une tradition relative à un déluge.

Leurs prêtres ou Angekoks ont aussi une théologie assez régulière. Nous allons donner ici ce que les voyageurs ont recueilli de ces dogmes : car cela nous semble, à part le caractère local qu'ils ont pris du peuple qui les a formulés, un

exemple assez exact des croyances générales de la fin du premier âge chez les nations inférieures.

Ils disent que le premier *homme* sortit de la Terre, la première femme du pouce de l'homme, et de ces deux êtres le genre humain. L'homme introduisit toutes les autres choses dans le monde. La femme y fit entrer la mort, en disant de tous les enfans : il faut bien qu'ils meurent pour faire place à leur postérité.

Après bien du temps, le monde fut noyé par un déluge, et un seul homme fut sauvé des eaux. Il frappa la terre de son bâton ; et il en sortit une femme dont les enfans repeuplèrent le monde.

A la fin des siècles, les hommes disparaîtront du monde. La terre sera déchirée et mise en pièces, puis purifiée du sang des morts par une inondation : enfin un vent séchera cette poussière bien lavée, la ramassera dans les airs, et lui donnera une belle forme. La terre alors sera toujours riante, couverte de verdure et de délices. LÊ'tre d'en haut soufflera sur les hommes, et ils revivront.

On ne sait de l'Être d'en haut, ni le nom, ni la forme, ni rien de lui. Mais il y a un dieu immortel et bon, qui protége les hommes. Il a la forme d'un ours, et aussi celle d'un *homme à un*

seul bras (le mutilé) : il inspire aux Angekoks les prédictions sur les saisons : il s'appelle Torngarsuk, et habite un empire souterrain.

Au fond de la mer existe aussi une femme méchante qui y demeure dans un palais.

Il y a trois demeures où vont les âmes. La première est au ciel, au-dessus des nuages, dans les régions de la lune, où elles dansent et jouent aux boules. Elles ont leurs tentes autour d'un grand lac qui foisonne en poissons et en eiders. Lorsque ce lac déborde, il fait pleuvoir sur la terre, qu'il inonderait s'il rompait ses digues.

La seconde demeure est sous les rochers qui limitent la terre. Il y règne un été perpétuel, et le soleil n'y laisse jamais entrer la nuit. Les eiders, les rennes, les poissons et les phoques y sont en très grande abondance. On y mange des têtes de phoques qui se renouvellent sans cesse.

Ceux qui ont souffert de grands maux, et même la mort, à dompter des baleines et autres monstres de la mer, vont habiter ce séjour, ainsi que les femmes mortes pendant l'enfantement.

C'est là la demeure de Torngarsuk.

Le troisième lieu est le palais qu'habite au fond de la mer la méchante femme. Là elle vit dans la solitude, loin des âmes des hommes; mais elle envoie contre elles, pour les poursui-

vre et leur faire du mal, son fils aussi méchant qu'elle. Des phoques et un chien gardent les portes de cette demeure, où la vieille enchaîne tous les monstres de la mer. Les oiseaux aquatiques nagent dans la cuve qui entretient l'huile de sa lampe.

Quelquefois les Angekoks pénètrent jusqu'à elle, et la forcent par toutes sortes de mauvais traitemens à leur confier les secrets de ses maléfices.

Un dieu de la guerre commande à tous les esprits ennemis des hommes; et un autre dieu dirige le vent, le beau temps et les glaces. Tous deux ont été autrefois des hommes ainsi que les autres esprits.

Il y a en outre des esprits d'un ordre secondaire qui environnent la terre. Les uns sont dans l'air, noirs et ténébreux, et mangent les entrailles des âmes qui passent. Les autres demeurent dans l'eau, et mangent les renards qui veulent prendre du poisson. D'autres encore vivent dans le feu : ce sont des flammes qui voltigent, esprits des habitans de la terre, antérieurs au déluge.

Des géans de douze pieds de haut et des nains très industrieux habitent aussi dans les montagnes.

L'homme a trois âmes. L'une, forme subtile et épurée du corps, peut en sortir pendant le sommeil ou les maladies, pour aller se réjouir, chasser et danser : elle va après la mort habiter une des trois demeures.

Les deux autres âmes sont le souffle et l'ombre.

L'âme des enfans passe dans un autre corps.

Les Angekoks ou prêtres s'initient eux-mêmes, d'abord par la solitude, le jeûne et la méditation, puis par l'invocation de Torngarsuk, afin qu'il leur envoie un esprit familier. Alors l'initié reste sans mouvement pendant trois jours, et n'est réveillé que par l'esprit qui l'instruit des hautes sciences et le conduit dans les cieux et dans l'enfer.

Lorsque l'Angekok veut faire un de ces voyages mystérieux, il s'agite en battant du tambour ; et quand il est épuisé, il se fait lier les mains au dos et la tête entre les jambes. Alors il se fait placer dans l'obscurité ; et son âme, se détachant, va chercher l'esprit qui lui donne réponse à toutes ses questions. Ces voyages se font surtout en automne, parce que, le ciel des nuages étant plus près de la terre, les arcs-en-ciel sont un chemin plus commode pour l'âme.

Les mœurs de ces peuplades sont celles-ci : — Le mariage ne s'accomplit que par un enlève-

ment fait avec la plus grande violence; et ce n'est souvent qu'à force de coups qu'un jeune Groenlandais parvient à avoir la fille qu'il veut épouser.

La polygamie est habituelle, car c'est une honte pour un homme de ne pas avoir d'enfant; et un regard sinistre suffit pour répudier une femme stérile.

Un homme serait déshonoré s'il touchait à quelque objet de l'intérieur du ménage, qui est tout entier abandonné aux femmes.

Une veuve vieille, un vieillard abandonné, un enfant à la mamelle d'une mère morte, sont enterrés vivans. Chez les Esquimaux, les vieillards des deux sexes se font étrangler par leurs enfans ou par leurs amis.

Aussitôt qu'un enfant mâle se sert de ses mains, on lui donne un arc et des flèches; et toute sa vie il reste attaché à la cabane de son père, ainsi que sa femme, qui devient la servante de sa belle-mère, laquelle est maîtresse absolue de la cabane.

Un homme ou une femme accusés de maléfices, sont lapidés, ou déchirés, ou jetés à la mer par tout le canton. Un homme pour ce crime tue sa mère ou sa sœur.

Un Groenlandais ne porte jamais secours à un autre, s'il n'est de sa famille ou de sa société de

chasse ou de pêche. Si dans sa barque il est gêné par une femme ou un enfant, il les jette à l'eau.

La vengeance individuelle est la juste représaille d'un mal; et le vainqueur mange le cœur ou le foie du vaincu, pour ôter le courage aux enfans du mort.

Il est vraiment remarquable qu'arrivés aux confins du monde habitable, en même temps que nous terminons l'histoire primitive des colonies qui ont peuplé la terre, nous trouvions un exemple aussi complet de l'individualité sociale, qui a été le résultat de l'élaboration logique de la morale qui dominait le premier âge. Cette espèce de société fossile nous présente en effet une image très nette de l'idée que les hommes avaient formulée du monde et de l'homme, d'après la disposition du séjour primitif, centre social universel, et les diverses transformations qui s'y étaient passées : là on voit la théologie, la pratique sociale et la physiologie individuelle, basées exactement sur le même principe.

Le Dieu invisible et innommé réside au-dessus du ciel et de la lune, ne se manifestant que par son fils, l'habitant des cavernes de la montagne; et c'est pour cela que tout Groenlandais doit avoir un fils qui le serve pendant toute sa vie.

La femme divine est rejetée au-dessous de la mer pour son crime, ainsi que le fils qu'elle a créé d'elle-même, et qui est l'agent du mal et de la punition des hommes. Aussi la femme est-elle l'esclave, la servante dans la famille; mais elle est servie à son tour par sa fille.

Deux dieux secondaires apparaissent ensuite : ce sont des hommes devenus esprits et directeurs des deux grandes fonctions des races inférieures, la guerre et la pêche ou la chasse. On y reconnaît les dieux jumeaux, nés de la mère, adoptés par le père; et en même temps le grand acte double des Groenlandais.

Trois classes existent autour de la terre, anciens habitans devenus esprits, et ayant chacun une essence spirituelle différente.

Sur la terre, en regard des deux dieux secondaires, existent deux races bâtardes : l'une, les géans, supérieurs aux hommes par la taille; l'autre, les nains, plus petits que ces mêmes hommes.

Enfin, dans la société, les Angekoks s'initiant eux-mêmes, sont les représentans du fils du Dieu invisible, par lesquels ce fils manifeste sa volonté. La morale qu'ils enseignent est la violence soumettant par la force tout ce qui est le mal ou la cause du mal, comme la femme et

l'enfant né d'elle, le maléficiant et les animaux féroces.

L'égoïsme individuel est porté là au plus haut point, puisque l'homme ne sauve jamais que ses propres instrumens, sa famille, ou ceux qui l'aident.

Enfin, les récompenses célestes et les punitions infernales sont en accord avec cette morale ; car la destruction du mal et la génération, ces deux grands actes sociaux, sont rémunérés par le mouvement cadencé, et le repas composé des animaux pacifiques ; tandis que celui qui manque à cette double loi est poursuivi et lacéré par le dieu méchant et les animaux féroces.

La destruction du monde et la résurrection des hommes, termine ce dogme, de manière à montrer qu'aucune question n'était restée en dehors de la première révélation morale.

CHAPITRE III.

RÉSULTATS DES TRANSFORMATIONS SOCIALES DU PREMIER AGE.

Si nous jetons un coup d'œil général sur l'histoire que nous venons de tracer du premier âge, nous verrons : d'abord, que toutes les races d'êtres spirituels, parlans, intelligens et forts, qui ont peuplé le monde, sont sorties d'un seul centre ; ensuite, que leurs bandes irradiantes ont suivi trois grands chemins de migration, sur chacun desquels les races de même origine s'enchaînent par un lien de continuité morale ou de contiguité géographique ; enfin, que la disposi-

tion rayonnée des trois grands groupes primitifs, qui colonisèrent le monde en poursuivant le mal et en se dirigeant vers l'Orient, l'Occident et le Midi, a été déterminée par la doctrine morale du retour, par le dogme de la division cosmique, et par le caractère de chacune de ces trois fonctions.

Cette puissante unité morale du dogme et de l'activité qui y répond, est complétement prouvée par la tendance propre à chacun des groupes des principales nations, nées de ces grandes colonies primitives.

Ainsi, celles qui sortirent de Cham gardèrent le caractère de force matérielle, de politique guerrière et de transformation pratique de leur fondateur : ce furent la Babylonie, l'Egypte, l'Ethiopie et la Phénicie.

Les peuples qui vinrent de Japheth, c'est-à-dire les Atlantes, les nations de l'Asie occidentale et de l'Europe, tinrent de lui l'organisation fédérale, la science météorologique et l'initiation aux mystères de la fécondation terrestre.

Enfin, les enfans de Sem, les Hindous, les Parsis et les Hébreux, furent remarquables par leur formule religieuse et unitaire, par la domination sacerdotale établie dans leur société, et par le culte du feu purificateur.

Mais si les familles principales de ces trois fonctions primitives s maintinrent dans la direction dogmatique de leur chemin de migration, et s'y arrêtèrent, les familles inférieures, qui continuèrent leur route, furent forcées souvent, par diverses circonstances de dispositions physiques du sol ou de conditions dogmatiques secondaires, de dévier de la ligne primitive, bien qu'elles soient restées en contiguité géographique avec elle.

Ainsi toutes les races Sémitiques, répandues depuis le centre de l'Iran jusqu'au midi de l'Amérique et dans la Polynésie, en passant par l'Inde, se sont évidemment détournées à leur extrémité, de l'Orient vers le Sud.

De même la ligne des races Chamiques, partant de Babel, passant par la Phénicie, entrant en Egypte et suivant le Nil pour arriver en Abyssinie, remontent vers l'Orient, après s'être portées directement vers le Midi.

Enfin les familles Japhétiques, s'étendant de l'occident de l'Afrique à l'occident de l'Asie et de l'Europe, et se courbant vers le Nord avec la race tatare, dont la population nomade, depuis les Slaves jusqu'aux Groenlandais, relie à leur extrême frontière l'Europe, l'Asie et l'Amérique, forment un gigantesque cercle, dans lequel il

semble que le Créateur des colonies du centre de Noé ait voulu enceindre les quatre parties du monde.

Un des termes de la mission donnée par Dieu aux hommes à qui il avait révélé la parole, signe de la loi morale, était donc accompli : ils avaient multiplié et répandu leur espèce à la surface du globe.

Voyons maintenant ce qui était arrivé des autres termes de cette loi, ce qu'elle avait amené de résultats, et les modifications qu'elle avait subies.

On a vu comment le corps social, qui devait accomplir la volonté divine, avait pour moyen de conservation, la soumission : de la génération à la fécondation ; de la force désordonnée à la force régulière ; de la pluralité à l'unité ; d'où résultait une hiérarchie de sacrifices accomplis par trois êtres, ayant en eux des essences spirituelles différentes, mais émanées d'un seul être créateur.

On a vu en outre comment ce corps social, ou cette famille, ainsi organisé, avait été mis en activité par l'ordre de séparer le bien du mal : but qui ne pouvait être atteint alors que par la force physique.

Enfin on a vu comment le mal avait été for-

mulé, en le considérant comme provenant de deux sources : l'une originelle, génératrice du mal, opposée au Dieu créateur du bien ; l'autre étant l'infraction de la race divine à la loi révélée, qui établissait le Créateur possesseur de tous les êtres secondaires.

Or, à la fin du premier âge, lorsque les colonies eurent poussé leurs migrations jusqu'aux derniers confins des terres habitables, où elles se divisèrent en un nombre infini de familles, la race d'origine mauvaise et terrestre avait été exterminée ; et il n'existait plus par conséquent, à la surface de la terre, de représentant physique de cet être maléficiant, semblable à l'homme céleste et fils de la femme génératrice du mal. Cette formule du mal perdit donc beaucoup de sa valeur; et elle fut bien plus altérée encore dans l'esprit de ces populations sédentaires ou vagabondes, lorsqu'elles virent que, parmi les produits engendrés par la terre, soit animaux, soit végétaux, soit bruts, s'il y en avait de méchans ou de nuisibles, il y en avait aussi de bons et d'utiles.

Le principe moral qui avait été le plus efficace pour faire jaillir à la surface de la terre cette multitude de familles exterminatrices du mau-

vais être, s'affaiblissait donc au moment même où le globe était peuplé, et où, par conséquent, cette première fonction était accomplie.

Le second principe moral, celui qui punissait la désobéissance, resta alors avec le plus de force; car il était le conservateur de toute hiérarchie et de chaque société qui était basée sur la famille. Mais par suite de l'affaiblissement du principe de séparation absolue du bien avec le mal, il amena cette pratique de l'expiation, qui consistait à imposer un sacrifice matériel de séparation partielle à l'individu ou à l'objet qui devait être purifié.

C'est que la nécessité de la conservation sociale dominait alors le grand acte divin qui avait fait jusque là sacrifier en courses nomades tant de mouvement humain, et qui avait divisé à l'infini les groupes sociaux, emportant chacun leur essence spirituelle particulière.

Nous avons, en effet, montré dans l'étude que nous avons faite des diverses populations de cet âge, comment s'étaient multipliées ces races, se divisant, se reformant, se divisant de nouveau, et se hiérarchisant dans une multitude de combinaisons, sorties d'un seul dogme unitaire.

Tous les membres des familles divines, tous

les êtres bâtards créés par la transgression à la loi de séparation, avaient fondé, chacun à part, une société de leur nom.

Il serait vraiment impossible de nombrer les diverses variétés de ces petits peuples : — unitaires par le père, ou par la mère, ou par l'être double, ou par un fils, ou par une fille vierge : — pluralitaires par les frères, ou par les sœurs, ou par des races que hiérarchisaient la couleur ou la fonction : — sédentaires ou nomades : — établies dans un centre fermé, ou campées sous des tentes : — habitant les montagnes ou la plaine, les cavernes ou les hypogées, les arbres des forêts ou les bords des fleuves : — guerriers ou agricoles, chasseurs ou pasteurs : — races spirituelles ou matérielles, douées d'âme, d'intelligence ou de force : — races divines ou races humaines, géans ou nains : — exterminant ou mutilant comme esclaves les races extérieures à elles, ou les admettant à l'honneur de l'anthropophagie : — expiant toute la terre et tous les êtres qui en étaient sortis, à l'aide des divers moyens qui étaient en relation avec leur morale, leur dogme et leur pratique, pour les purifier, ou par le déchirement, ou par le mouvement, ou par la combustion, ou par le lavage : c'est-à-dire par le fer, l'air, le feu ou l'eau.

Long-temps, il est vrai, la loi du retour, qui ordonnait à des pélerins de rapporter au grand centre universel les souvenirs des actes de chaque colonie partielle, avait entretenu la pensée de cette grande unité morale, de cette fonction commune qui appelait tous les hommes à une œuvre divine. Ce lien semblait établir à la surface du globe un immense réseau humain, au centre duquel revenait le produit spirituel de toutes les parties, ou la mémoire des actions morales accomplies par chacun des membres pour la réalisation de la morale révélée. C'est là qu'il faut chercher l'explication de la réunion des traditions primitives de tant de peuples dans certains centres, ainsi que l'origine de la pratique des pélerinages, qui se trouve dans presque toutes les religions.

Mais quand les centres partiels se consolidèrent et se constituèrent indépendans, ils cessèrent d'envoyer ces émissaires, porteurs de leurs souvenirs, au centre primitif. Oubliant leur origine, ils s'isolèrent et se créèrent eux-mêmes centres de la terre ; et c'est par là que s'explique cette prétention qui se rencontre dans les traditions de beaucoup de peuples, d'être le milieu du monde et d'avoir droit de domination sur toutes les autres nations.

Cet isolement et cette dissociation déterminèrent alors chaque groupe social à tourner tous ses moyens d'activité vers le but de sa conservation, et à employer son travail dans son intérêt personnel.

C'est alors que la doctrine révélée au principe des temps, produisit ses fruits pratiques, et que, dans toutes les directions de l'activité humaine, le sacrifice sépara le bon du mauvais, et fit dominer la matière par l'esprit, en la transformant au profit de tous les besoins de l'homme social.

Alors surgirent une multitude d'inventions, dont chaque créateur était un dieu, chaque théorie un dogme, chaque pratique un culte, chaque agent un prêtre, chaque produit une chose sacrée.

Dans toutes les directions, l'activité créatrice produisit des moyens de conservation, et, en même temps, de domination de l'esprit sur la matière : pour la pensée morale, pour le dogme scientifique et pour l'activité pratique.

C'est ainsi que le rhythme ou la période fut appliqué à la fois comme moyen mnémonique et comme régulateur des fantaisies désordonnées du besoin. Alors furent créés la parole rhythmée ou le chant, qui mesurait la voix ; les instrumens de percussion ou à modulations, qui fixaient et

le rhythme et la quantité des sons sacrés; enfin la danse ou le mouvement cadencé qui obéissait à la règle donnée par l'instrument de percussion.

De même naquit l'écriture, ou la création du signe conventionnel et abstrait propre à fixer la pensée morale. La sculpture, ou l'art de donner une forme matérielle et plastique à la formule dogmatique, eut la même origine; et on commença aussi à imiter la forme et les couleurs des objets extérieurs propres à rendre cette pensée.

Le signe de l'acte pratique du sacrifice donna naissance à la forme architecturale. Ainsi la porte sous laquelle les victimes passaient pour être conduites dans le centre sacré, était l'autel où elles étaient frappées; la table était l'autel oblatoire ou leurs membres étaient présentés à l'être divin; le stèle ou le siége était l'autel où s'asseyait le dieu. Enfin l'enceinte était le moyen de conservation du centre sacré et de séparation du bien d'avec le mal; et le toit était le signe du ciel.

La périodicité, d'un autre côté, était appliquée comme sacrifice expiateur à tous les actes pratiques de la vie. Ainsi l'alternative régulière du sommeil et de la veille; la périodicité des repas, qui imposait peut-être à l'homme de ce temps le plus difficile sacrifice, le jeûne; la continence

dans l'acte procréateur, commandée à certaines époques ; les sacrifices accomplis par le père et la mère, après chaque parturition ; les sacrifices éducateurs qui revenaient à chaque âge dans lequel entrait l'enfant, en lui retranchant à sa naissance une partie impure de son corps, en lui ôtant du sang dans sa jeunesse pour le dompter plus facilement ; et le sacrifice qui terminait la vie à un âge marqué, étaient autant de moyens de conservation sociale et de subordination de la matière à l'esprit par la périodicité.

Des résultats aussi importans furent obtenus par la pratique de l'expiation, dans toutes les branches de l'activité sociale. La purification par le feu amena la coction des viandes du sacrifice ; et la férocité, la force brutale de l'homme, qui ne vivait que de chairs crues et de sang, en furent notablement diminuées. La fécondation de la terre par le déchirement, produisit l'agriculture et ses fruits, qui, mêlés aux chairs du sacrifice, commencèrent à faire comprendre que l'anthropophagie pouvait disparaître. Un autre produit agricole, les boissons fermentées, excitèrent d'un autre côté l'intelligence aux dépens de la force physique, et amenèrent le résultat où tendaient tous les inventeurs, la subalternisation de la force à l'esprit.

Enfin la purification même de la terre par l'eau, l'air et le feu, amena la découverte des métaux, et doubla la force industrielle ou guerrière de l'homme. La pierre remplaça le bois; la brique se stratifia où l'on amoncelait de la terre; au lieu de flèches en os ou en pierre, l'homme eut des armes en fer, et ses moyens de défense furent assurés; le soc en fer fendit la terre; le couteau sacré remplaça la pierre tranchante; et l'or fut le métal pur, signe de dieu.

Mais, pendant ce travail d'application pratique de la doctrine d'expiation, s'étaient accomplies des transformations spirituelles de la morale et du dogme qu'il est important de constater.

Pendant la durée de cet âge, la race divine absolument pure avait aussi bien disparu de la terre que la race exterminable d'origine impure. Or, de même que dans chaque famille, et dans la grande masse humaine sociale répandue alors sur le globe, il y avait une partie d'origine bonne et une partie d'origine mauvaise; de même aussi dans le cosme il y avait une multitude d'agens bons et d'agens mauvais qui protégeaient l'homme ou lui nuisaient. La terre elle-même, considérée au commencement comme le mauvais principe, fut regardée ensuite comme un milieu, siége de la lutte du bien et du mal; la demeure du méchant

être fut alors placée au dessous d'elle, dans l'obscurité, comme la demeure des dieux bons, pères de la race bonne, était au ciel, séjour de lumière.

La loi morale qui ordonnait la séparation du bien et du mal, et la nécessité de la conservation, força dès lors à étudier la volonté et les actes des dieux bons et des dieux méchans qui se mouvaient dans le cosme; et cette étude de la périodicité de leurs actes, du retour de leur présence, et de leurs alternatives de secours ou de nuisance, constitua la science météorologique, qui a pour but et pour résultat de connaître la mesure du temps, la périodicité des saisons, des années, des mois, des jours, etc. La division innombrable qui s'était établie dans les sociétés, était un reflet de celle qui existait dans le cosme. Ainsi, chaque forme que prenait le soleil, levant, couchant, ou médian; chaque phase de la lune; les nuages, le vent, l'eau, le feu, les éclairs, le tonnerre étaient autant de dieux à fonctions différentes auxquels un culte, des paroles, des sacrifices, des actes religieux en un mot, demandaient, suivant la connaissance acquise du caractère du dieu, une protection pour la race terrestre qui était née de lui, et qui, après avoir expié sur la terre, devait retourner à lui. Il en était ainsi pour tous les phénomènes physiques.

Or, de même que ces dieux visibles du cosme avaient créé des races terrestres, de même ils avaient été créés eux-mêmes par un dieu invisible qui avait tout formé et détruirait tout un jour, pour achever d'anéantir le mal primitif et reproduire ensuite un monde pur.

Toutes les grandes questions de la destinée humaine et de celle du cosme avaient donc reçu une première solution. Deux principes en lutte existaient au-dessus et au-dessous de la terre : la famille humaine, agent pur du bon principe, fille d'un dieu visible, et mise sur la terre, séjour intermédiaire, pour exterminer le mal, avait failli, dans une de ses parties, en transigeant avec ce dernier, et se trouvait par là formée de bien et de mal, de ciel et de terre, d'esprit et de matière. A cause de cela elle était obligée de se purifier elle-même, afin de rendre sa partie céleste pure au dieu secondaire qui l'avait créée, et qui, à son tour, serait réuni au père de tous les bons esprits, lorsque ce dernier lutterait lui-même contre le mauvais principe, pour l'anéantir et reformer un monde pur, où tous ses enfans seraient heureux.

La création et la fin du monde, la séparation du bien et du mal, de l'esprit et de la matière, l'immortalité de l'âme, l'explication du mouvement cosmique, et la fonction de l'homme dans

cet accomplissement de la volonté de Dieu, étaient donc le résultat du travail spirituel de ce premier âge.

On ne peut vraiment retenir son admiration, lorsqu'on pense à l'énormité du travail spirituel, auquel ont dû se livrer les premiers éducateurs des hommes, pour formuler ces grandes idées, et pour amener ces natures rebelles et féroces à un point de dévouement à la volonté de Dieu, tel que non seulement elles se soient privées des objets désirés par leurs besoins physiques, mais qu'elles se soient sacrifiées volontairement par des expiations sanglantes et même par la mort.

Certes, lorsqu'on voit à la fin du premier âge, s'établir comme résultats de l'application de la parole envoyée par Dieu dans le monde, l'origine de nos arts, de nos sciences, de nos pratiques individuelles les plus intimes ; lorsqu'on voit cet immense germe social, si complet, si unitaire, se développer et se multiplier si bien, qu'il va au devant de toutes les nécessités de l'organisation d'une société pour sa conservation; il est impossible de ne pas reconnaître la main de Dieu, guidant l'espèce sainte qu'il a voulu associer à son œuvre, vers le but qu'il lui a fixé. Il est bien plus impossible encore de croire que

la fantaisie individuelle, qui dans la loi de l'organisme matériel n'a jamais pour but que la satisfaction des besoins physiques et l'obéissance aux instincts brutaux, ait pu créer ce sacrifice incessant, qui ne s'emploie qu'à dompter ce même organisme pour le soumettre à la hiérarchie sociale.

Et si cette unité de doctrine et de pratique, imposant à toutes les fonctions une loi de dévouement, nous montre le Verbe de Dieu qui nous a donné la connaissance du bien et du mal, la faculté de choisir entre eux, et le moyen de faire triompher le premier sur le second; combien ne serons-nous pas encore plus convaincus de la réalité de cette révélation, si nous remarquons que ce n'est pas seulement un petit groupe d'hommes, une famille, qui est resté soumis à cette puissante loi du sacrifice? C'est l'humanité tout entière: ce sont des myriades de groupes sociaux, de familles formées d'individus et tellement nombreuses, qu'il n'est pas aujourd'hui à la surface du globe un seul être humain, si brut et d'esprit si borné qu'il soit, qui n'ait en lui un mot de cette parole divine, qui lui impose un devoir social, c'est-à-dire une idée de relation dévouée envers une loi supérieure à lui.

Certes, s'il y a un fait qui puisse convaincre

que la création de la société n'est pas le produit d'une intelligence purement humaine, c'est cette unanimité d'adoption de la loi du sacrifice, en opposition directe avec la loi d'antagonisme et de concurrence des individualités égoïstes, qui n'auraient pas manqué de s'insurger contre un être semblable à eux, voulant leur imposer cette loi de dévouement sans être porteur du Verbe de Dieu.

Mais à la fin de cet âge primitif, les hommes qui avaient accompli ces transformations merveilleuses, avaient seulement appliqué la formule morale qu'ils avaient comprise : là, ils s'étaient arrêtés. La parole unitaire, en se divisant, en s'atténuant, avait perdu sa faculté créatrice d'activité générale dans le but divin, ainsi que nous l'avons dit. Devenue pratique conservatrice de la société, ou habitude expiatrice dans la famille, elle roulait dans un cercle de vie sans commencement et sans fin : transformation circulaire, expression de son dogme, où nul changement n'était possible, si une nouvelle parole divine ne venait donner une seconde impulsion à ce corps, qui avait accompli sa fonction générale de multiplication, et qui vivait maintenant pour lui.

Il y avait, en effet, à la fin du premier âge,

plusieurs obstacles à de nouveaux changemens sociaux.

D'abord l'isolement, la séparation et l'antagonisme de cette multitude de petites sociétés, dont l'inimitié respective, basée sur le dogme des deux principes ennemis, le bien et le mal, aurait été un obstacle constant au rétablissement d'aucune unité, et eût infailliblement amené la destruction de l'humanité dans une guerre d'extermination universelle.

Le second obstacle venait du dogme de la chute, qui faisait posséder par la race divine les races bâtardes reçues à expiation dans le centre sacré et adoptées après la mutilation : possession qui ne donnait aucun droit social à ces êtres sans naissance céleste, et qui les faisait parties matérielles de leurs maîtres divins.

Le troisième obstacle ressortait du dogme de la subordination de la force à l'esprit, et de la procréation à la fécondation, appliqué matériellement dans la famille, et qui faisait posséder absolument par le chef de famille, quel qu'il fût, tous les individus inférieurs, mâles ou femelles. Que ces sociétés fussent soumises aux dogmes qui avaient pour principe l'esprit mâle et créateur du père, ou l'esprit femelle et générateur de la mère, ou la force du fils, ou la force et l'intelli-

gence de la fille ; comme il n'y avait au principe des temps de base possible pour une société que celle de la famille, il s'ensuivait que tout ce qui était considéré comme enfant ou comme simple agent de procréation mâle ou femelle, était possédé par le chef spirituel ou politique, qui avait droit de vie et de mort sur ses agens.

Enfin, un dernier obstacle venait de la matérialisation du dogme du retour, qui, faisant confondre l'instrument avec la fonction, et l'agent avec celui qui l'employait, déterminait à une certaine période la durée de la vie, et la tranchait au moment où la fonction ne pouvait plus être accomplie, pour reprendre la force sociale qui avait été donnée à l'individu. C'est ainsi que s'accomplissaient le sacrifice et l'anthropophagie des femmes et des vieillards, à l'âge où ils ne pouvaient plus être utiles, des veuves à la mort de leur mari, et des enfans naissans à la mort de leur mère qui ne pouvait plus les élever.

Nous avons dit déjà ce qu'il fallait penser de ces sacrifices anthropophagiques ; mais nous ne saurions trop le répéter, pour qu'on ne se méprenne pas sur la valeur d'un acte qui nous paraît aujourd'hui une monstruosité. Il faut, en effet, y voir le double signe de l'immortalité de l'âme, qui fait retourner l'être spirituel à celui

qui l'a créé, et de ce principe inaltérable qui reconnaît à la société le droit de reprendre l'instrument social, quand celui à qui elle l'a confié ne s'en sert plus, on ne s'en sert pas dans l'intérêt général.

Mais à la fin du premier âge, ainsi que nous venons de le dire, la forme matérielle donnée à ce double principe était un obstacle insurmontable à toute transformation qui eût eu pour but d'affranchir l'individu social, c'est-à-dire de séparer l'instrument de la fonction, en spiritualisant l'un et l'autre.

L'individu social était donc d'abord la propriété du créateur de la famille, lequel avait droit de vie et de mort sur ses subordonnés. L'individu était ensuite lié inévitablement à la fonction de la race secondaire dont il faisait partie, et dont la place était marquée dans la hiérarchie sociale, par la quantité proportionnelle d'esprit ou de force que la naissance lui avait donnée. Enfin, la durée de sa fonction limitait sa vie.

Dans la famille, ou dans la société, il y avait en outre des êtres, fruits du péché, de naissance impure, sans fonctions assignées, et par conséquent sans droits : c'étaient les esclaves.

Enfin, en dehors de cette société ou famille, dont le nom collectif était celui du Chef-Dieu

créateur, était l'ennemi, l'être créé par la mauvaise puissance opposée au bon principe, et qui prenait toutes sortes de formes pour attaquer l'homme divin : c'était la race exterminable.

La première transformation à opérer dans l'humanité, pour la ramener à l'activité dans le but divin, consistait donc à rétablir l'unité qu'elle avait perdue. Mais pour cela faire, il fallait changer le dogme moral, qui donnait deux origines différentes aux deux races terrestres : l'une fille du principe créateur du bien, l'autre fille du principe générateur du mal.

Une parole divine, semblable à celle sur laquelle s'était formulée cette loi morale, pouvait donc seule opérer ce changement. Le Verbe de Dieu descendit une seconde fois sur la terre, pour exprimer sa volonté divine ; et ce fut la race de Sem qui fut choisie pour recevoir cette nouvelle révélation.

Celui à qui elle fut donnée, nia la double origine du bien et du mal ; et, étendant le dogme de la chute au mauvais principe, le montra comme un être créé par Dieu, mais révolté contre la loi divine, précipité pour sa désobéissance, puis admis à expier sa faute en passant dans les mondes intermédiaires, où il animerait tous les êtres, jusqu'à ce que le sacrifice l'ayant purifié, après

plusieurs transmigrations dans la hiérarchie matérielle, il pût remonter au ciel.

L'unité spirituelle était donc établie; et, en même temps que le dogme de la double origine du bien et du mal disparaissait, celui de la chute était modifié. Toutes les fautes secondaires, infractions à la loi de hiérarchie et de procréation, qui avaient fait condamner la femme ou l'homme coupables à être séparés, et leur enfant bâtard à être mutilé et possédé, se fondaient dans la faute primitive, qui donnait à tous les êtres une part de culpabilité. Aussi, dans la famille, tous les individus eurent droit de conservation comme possesseurs de l'esprit : aussi le fils premier-né fut-il non seulement conservé, mais sa primogéniture fut considérée comme droit de succession à la fonction du père. Il était donc soustrait par là au droit de choix du père, après avoir été conservé comme être spirituel. Bien plus, pour assurer la transmission de la fonction dans la race, la loi morale imposa au chef de famille la procréation d'un fils, qui devait par ses sacrifices le racheter des lieux de punition où il devait aller expier les fautes de sa vie.

La femme, gardant la fonction secondaire de force conservatrice et nourricière qu'elle exerçait dans le premier âge, eut aussi droit de vie;

mais elle fut inférieure hiérarchiquement et liée à son père ou à son mari, ou même à son fils aîné, qui devait succéder au père ; car elle avait une nature différente de celle de l'homme. Aussi, la femme ne faisait qu'une seule personne avec son mari ; mais ce dernier n'avait plus droit de vie et de mort sur elle.

Une conséquence nécessaire de cette loi de l'unité spirituelle et de la modification apportée au dogme de la chute, fut que l'esclave mutilé et agent passif, donné au maître comme propriété absolue, fut considéré comme race sociale, séparée et destinée, il est vrai, à servir les autres, comme n'ayant qu'une naissance, mais possédant un droit de conservation.

Voici comment le dogme justifiait cette hiérarchie : justification à laquelle il était forcé ; car la doctrine de l'unité spirituelle, jetée au milieu de ces races douées d'une grande force matérielle, aurait amené des désordres incalculables, par les prétentions à l'application matérielle de cette sorte d'égalité, et aurait rendu toute société impossible.

Nous avons dit que la doctrine morale avait indiqué une hiérarchie des êtres, comme moyen d'expiation pour les anges déchus. Cette hiérarchie fut donc appliquée aux races sociales qui

auparavant étaient d'essences spirituelles différentes, et qui, en participant maintenant à l'unité d'esprit, furent séparées en castes considérées sous le rapport matériel comme étant de nature divine, mais avec une différence d'origine.

Un sacrifice mystérieux, accompli au principe des temps sur le premier né des êtres, avait formé, des diverses parties de son corps séparées les unes des autres, les quatre castes composant la société d'origine divine. Les Brahmanahs ou prêtres avaient été créés de sa tête, partie la plus noble; les Kchatryas ou guerriers, de ses bras; les Veissiahs ou fermiers, de ses jambes; et les Soudras ou esclaves, de ses pieds, partie la plus impure.

Ces castes s'élevaient ainsi hiérarchiquement. Les Soudras, impurs et n'ayant qu'une naissance, devaient servir tous les autres; ils formaient une race sans fonction spéciale. Les Veissiahs devaient être fermiers, laboureurs et commerçans. Les Kchatryas devaient gouverner et faire la guerre, et pouvaient lire certains livres sacrés. Mais les Brahmanahs avaient seuls le droit de sacrifier et d'expliquer les livres Vedas, où étaient contenus les grands mystères. Ces trois dernières castes devaient recevoir une seconde naissance par un signe particulier.

Cette société divine devait constamment rester sur son territoire sacré, et n'en jamais sortir pour aller sur les terres habitées par les Mlechas, ou étrangers, qui n'étaient pas de race divine ; mais comme l'unité spirituelle les faisait regarder comme ayant en eux un esprit purifiable, il était défendu de les sacrifier aux dieux.

Ainsi était abolie, par le fait seul de cette nouvelle doctrine morale, non-seulement l'anthropophagie, mais encore les sacrifices humains, et bien plus tout sacrifice sanglant, puisque tous les êtres avaient un esprit migrateur en eux.

Dans cette société, basée sur cette puissante et rigoureuse organisation matérielle qui prévenait les dangers de l'égalité spirituelle, la doctrine révélée avait donc apporté d'importantes modifications à l'état de tous les individus, qui non-seulement étaient conservés par l'abolition des sacrifices humains, mais encore étaient libres de se purifier pour passer dans des naissances supérieures.

On voit dès lors combien de droits anciens cette loi attaquait dans la famille et dans la hiérarchie des races ; car aucun individu n'était plus possédé absolument : aucun ne pouvait être sacrifié, ni par conséquent mangé.

Aussi fallut-il bien du temps, bien des luttes

terribles, bien des guerres exterminatrices et séparatrices du bien et du mal, pour amener à bonne fin l'organisation qui découlait de la nouvelle parole divine.

Nous verrons bientôt les transformations successives que subit la société indienne, et l'influence qu'elles eurent sur la civilisation des autres peuples. Mais avant cela, nous devons indiquer le principe qui présida aux transformations accomplies pendant ce second âge, chez les peuples qui ne furent pas soumis à la révélation indienne, ou qui ne le furent que médiatement.

Nous avons fait voir que la doctrine morale formulée dans l'Inde avait répondu à tous les obstacles, résultats nécessaires de l'application matérielle de la première révélation. Ainsi elle apportait l'unité spirituelle de tous les êtres : la conservation de l'espèce humaine dans le droit que toutes les races avaient de vivre : l'admission au droit social, par l'origine divine, de la race esclave : la conservation de la femme et de l'enfant comme fonctions secondaires de l'unité de l'homme ; et la conservation du vieillard comme conséquence forcée du droit de vivre que donnait l'unité spirituelle en abolissant les sacrifices humains.

L'unité et la conservation de l'espèce : l'unité

et la conservation de la société : l'unité, l'affranchissement et la conservation des êtres d'origine divine : tels étaient donc les principaux buts que devaient atteindre les transformations sociales du second âge.

Or les populations qui n'avaient pas reçu cette seconde révélation divine, au lieu d'amener ces résultats par l'unité spirituelle, comme cela allait arriver dans l'Inde, opérèrent les changemens qui étaient dans la voie de ces tendances par l'unité de la force.

Au commencement de ce second âge, il y eut en effet une multitude de réformateurs sociaux de diverses espèces, qui, suivant la fonction primitive du corps social au-dessus duquel ils s'élevaient, donnèrent de nouvelles lois, aussi variées dans leurs formes et dans leurs pratiques que l'étaient les dogmes et les besoins de chacune de ces populations.

Cependant on peut reconnaître deux voies générales par lesquelles s'opérèrent ces changemens. La première fut celle qui tendait à amener directement l'unité du pouvoir universel par la force guerrière, et qui y parvint par la conquête qui constitua les grandes monarchies : telle fut la marche que suivirent les royaumes de la Babylonie, de la Perse et de l'Égypte, ces fils de

Sem et de Cham. Mais l'impuissance où devait être tout réformateur, qui n'avait pas reçu la nouvelle parole divine, de modifier le dogme moral des deux principes et celui de la chute, fit que l'ennemi continua à être sacrifié, mutilé, et qu'il en fut de même de l'esclave, possédé absolument comme dans le premier âge.

La seconde voie, au contraire de la première, commença par la sympathie individuelle, et chercha à établir la conservation et la liberté des êtres divins, avant d'arriver à l'unité de pouvoir: aussi ces populations, qui étaient celles qu'avait produites le groupe de Japheth, aboutirent-elles à des républiques fédératives. Là, comme dans les monarchies, le dogme moral primitif de la séparation des principes et de la chute, laissa deux races d'origine différente ; l'une, celle des nobles, dans laquelle étaient confondus tous les êtres d'origine divine : l'autre, celle des esclaves d'origine impure, ou prisonniers de guerre, ce qui était la même chose. Mais la sympathie individuelle, qui avait présidé à la réforme, fit abolir plutôt dans ces sociétés les sacrifices humains.

Dans les monarchies de l'Asie et de l'Égypte, les réformateurs furent guerriers, et fondateurs de nouvelles races royales: ces dynasties, qui

ordinairement étaient humaines et qui succédaient à celles des dieux, donnaient de nouvelles lois aux peuples, dont les mœurs s'adoucissaient. Mais les races héréditaires restaient séparées, comme moyen de conservation sociale.

Dans les sociétés fédératives, les réformateurs étaient un des trois êtres anciennement sacrifiés : ou un vieillard qui abolissait les sacrifices sanglans et l'anthropophagie, et parlait un langage mélodieux et doux : ou une femme qui enseignait l'agriculture : ou un être double qui apprenait à cuire les viandes, à se vêtir, à bâtir des maisons, à faire des instrumens de musique : ou un jeune homme inventeur des boissons fermentées qui transportaient au ciel.

Partout, sous l'influence de ces réformes, s'établissaient des initiations, source première de la fusion des races sociales, qui appelaient tous les individus divins à la connaissance des mystères sacrés de la génération universelle, après qu'ils avaient accompli des sacrifices expiateurs.

C'est que là dominait le dogme de la grande mère, génératrice et nourrice universelle, avec ses sympathies individuelles, sa pluralité associée, et ses pratiques d'expiation personnelle.

Au contraire, dans les monarchies dominait l'unité mâle avec sa hiérarchie inexorable basée

sur la séparation et la chute, et son ennemi exterminable ou mutilable.

Aussi ce fut sous l'influence du dogme de la génération universelle de la grande mère, modifié par le dogme indien de la migration des anges déchus, après son passage en Afrique, que l'étranger noble parvint, à la fin du second âge, à acquérir un droit social dans la cité sacrée, siége de l'empire romain.

Mais chez aucune de ces populations réformées, monarchiques ou fédératives, la différence maintenue par le dogme de la chute et le droit de la force entre le maître divin et l'esclave impur, possédé absolument, ne put être abolie.

Ainsi, soit sous l'influence directe de la seconde révélation, qui changeait le dogme moral primitif; soit sous l'inspiration des réformes partielles qui s'établirent ailleurs, sans modifier l'ancien dogme moral, il se trouva toujours deux races d'origine différente : l'une divine, caste ou race; l'autre impure, étrangère ou esclave.

Nous verrons plus tard comment, dans le troisième âge, fut résolue cette difficulté de la division en deux races, dernier obstacle à l'affranchissement de tout individu humain.

LIVRE SECOND.

HISTOIRE DU SECOND AGE.

CHAPITRE I.

PREMIÈRE SOCIÉTÉ INDIENNE DU SECOND AGE ET SES PRINCIPAUX EMBRANCHEMENS.

Maintenant nous allons suivre chez toutes les nations que nous avons vues s'établir dans le premier âge, les successions de transformations qui étaient destinées à amener au milieu de ce désordre pluralitaire l'unité de dogme et de pouvoir et la dualité de race.

Ainsi, partant d'abord du point de départ de la révélation indienne, nous suivrons les divers

éclats que jetteront au dehors les luttes intérieures qui se passeront dans ce pays pour la réalisation de la nouvelle loi morale révélée.

L'une de ces branches les plus importantes nous amènera avec elle dans le grand centre religieux, qu'elle imposera en Éthiopie sur l'ancienne race de Chus, et dont elle étendra l'influence sur les rives du Nil, le long duquel elle descendra. Puis, poussant devant elle les révoltés qui s'opposeront à son application, nous la verrons jeter deux groupes de la société égyptienne au dehors, l'un en Judée, l'autre en Grèce. Enfin nous montrerons son influence, accrue par les relations conquérantes des grands peuples qui se rueront les uns sur les autres, et s'étendant sur les anciennes populations européennes par le moyen des initiations isiaques.

Mais, pendant cette marche de la branche hérétique indienne à travers les peuples de l'Afrique et de l'Europe, nous aurons à constater un mouvement de tendance à établir un pouvoir unitaire, qui se manifestera dans les nations de l'Afrique et de l'Asie, à l'aide de grands empires qui se succéderont comme s'ils se transmettaient la même mission, après s'être reconnus eux-mêmes incapables de l'accomplir. Ainsi nous verrons passer cette unité conquérante de l'Égypte à la Babylo-

nie, de celle-ci à la Perse, puis à la Macédoine, et de la Macédoine à Rome. A chaque fois que nous trouverons ces grands empires sur la route de la civilisation que nous suivons, nous dirons comment a été amenée dans chacun d'eux cette nouvelle constitution politique, monarchique ou fédérale, qui cherche l'unité humaine par la force matérielle et la guerre conquérante.

Mais si nous sommes obligés de constater leur impuissance à atteindre le but de la civilisation par cette voie, nous serons aussi forcés, en revenant achever l'histoire de l'Inde, de reconnaître que la formule dogmatique de l'unité spirituelle, basée encore sur l'idée de la chute qu'elle avait adoptée, était aussi incapable d'amener le résultat auquel toutes les nations de cette époque tendirent. Venue d'en haut par l'imposition sacerdotale du dogme, ou venue d'en bas par l'association fédérale sans cesse accrue, la puissance basée sur la doctrine de la chute nous paraîtra également insuffisante.

Alors deux populations du groupe de Japheth, restées pour ainsi dire en dehors jusque-là de ce grand mouvement centralisateur, et ne s'étant développées que sur leurs propres dogmes, les nations européennes du Nord et les nations Ta-

tares entreront chacune sous nos yeux dans une nouvelle voie.

Les Tatars embrasseront le dernier essai d'application du dogme de l'unité spirituelle de l'Inde qui, dans une grande hérésie morale, mettra Dieu dans le monde et le monde en Dieu, pour arriver à l'égalité de tous les esprits et de toutes les formes matérielles : ce sera le Bouddhisme, religion qui conduit au suicide de la liberté morale, comme le dogme de la chute, expliqué par les nations restées sur les erremens pratiques du premier âge, les avait amenées au suicide du corps, dernier signe de l'expiation matérielle.

Alors nous verrons les nations du Nord insurgées contre le colosse Romain, qui avait mis son pied sur elles sans les convaincre de la justice de sa conquête et de la vérité de la morale qui le guidait, venir au devant de la révélation nouvelle, signe divin du sacrifice expiateur extrême, qui doit donner à tous le corps et l'esprit du dieu incarné, pour les affranchir de toute hiérarchie matérielle et de toute contrainte au sacrifice, basées sur le dogme de la chute.

Là commencera une série de nouvelles transformations sociales à laquelle nos pères ont travaillé, et à laquelle nos enfans travailleront après.

nous, jusqu'à ce que le règne de Dieu soit arrivé sur la terre.

1. *Premier établissement du Brahmanisme.*

Lorsque la seconde révélation descendit dans l'Inde, il existait dans ce pays, ainsi que nous l'avons dit, deux grandes races : celle des Devas qui habitait vers la mer, et celle des Palis qui occupait le centre de Casi.

Il est important ici de rappeler les principales divisions de la race Deva, qui descendait d'Outtanapada. Parmi les nombreuses sociétés qui la formaient, il en faut noter trois qui expliqueront l'histoire du second âge. La plus importante était celle qui était sous le nom de Djaina, et qui avait continué la société fondée par Drava, fils d'Outtanapada. Or on se souvient que Drava avait accepté une partie de la race bâtarde de Casyapa, sous le nom de Souras, dieux secondaires régisseurs du cosme. Ils avaient donc été hiérarchisés au-dessous des Somapas ou prêtres, et des Havichmats ou guerriers. Les deux autres branches notables de la race Deva étaient la société de Boudha, l'être double, et d'Atavi-Devi, la grande mère.

Quant aux Palis, fils de Casyapa, ils étaient sectateurs de Siva-Mahadeva, et comprenaient plusieurs races : celles des Souras, des Daityas guerriers, des Danavas ouvriers, et des Soukalis esclaves.

Ce fut un Radjah de la race Deva, descendant de Drava et habitant le centre sacré que ce dernier avait fondé sous le nom de Dravira, qui adopta, dès les premiers temps, le nouveau Verbe de Dieu. Le dépôt de cette parole et du livre sacré qui la contenait avait été confié aux Somapas, prêtres de cette société, qui dès lors s'appelèrent Brahmanahs, du nom du premier né des êtres. La race guerrière reçut le nom de Kehatryas, au lieu de celui de d'Havichmats, qu'elle portait. Enfin était au-dessous de ces deux races divines celle des Souras, race bâtarde adoptée. Ce fut là le premier signe hiérarchique de cette nouvelle société. Les esclaves anciens mutilés, ou Soukalis, étaient encore plus bas et sans droits.

Le prêtre étant dans toute doctrine religieuse le représentant du dieu, puisqu'il est l'activité spirituelle de la loi morale divine, il arriva qu'un Radjah, préoccupé de l'importance de la force comme moyen de conservation sociale et d'unité de pouvoir, ainsi que nous le verrons ailleurs chez les nations réformées, se révolta contre

la suprématie spirituelle des Brahmanahs. Une lutte s'éleva alors qui divisa la race des Devas sectateurs de la nouvelle doctrine en trois parties.

Le Radjah révolté était fils aîné du Radjah de Dravira, ce dernier pouvoir unitaire de la race Deva, créé à la fin du premier âge, et qui avait le premier embrassé la nouvelle doctrine. Ce fils impie prétendit dominer les prêtres qui représentaient le dieu révélateur; et, suivant l'expression traditionnelle qui rapporte ce fait et que tout le monde comprendra, d'après ce que nous avons déjà dit des sacrifices, il voulut manger les chairs des victimes purifiées par le sacrifice, avant qu'elles eussent été offertes aux dieux.

Les Brahmanahs défendirent la supériorité de l'esprit sur la force; et il en résulta une guerre dans laquelle beaucoup de prêtres furent tués par les révoltés. La séparation de cette hérésie fut dès lors résolue; et les Brahmanahs élurent, à la place du fils aîné qu'ils chassèrent, l'autre fils du Radjah de Dravira. Tandis que l'hérétique se réfugiait en Chine, l'orthodoxe allait fonder, sous le nom de *Race du Soleil*, ou Sourya Vansa, une nouvelle famille royale qu'il établissait dans un nouveau centre sacré appelé Ayoudiah. Mais pendant ce désordre, un autre centre sacré se con-

stituait aussi, sans se séparer positivement de l'orthodoxie : c'était celui de Militha, fondé par Ila, fille du Radjah de Dravira, et sœur des deux frères ennemis, qui s'alliait à Boudha et créait une race sous le nom de Tchandra Vansa ou *Race de la Lune*.

2. *Émigration hérétique en Chine.*

Nous allons suivre maintenant en Chine l'hérétique indien chassé; puis nous reviendrons à la seconde transformation qui s'opéra dans la société indienne.

On a vu qu'en Chine, pays peuplé par une branche de la race tatare, s'était établi à la fin du premier âge le dogme de la grande vierge triple, victorieuse du démon. L'émigrant indien, mêlant à cette doctrine chinoise ancienne celle de l'unité mâle régnant par la force qu'il apportait, établit l'empereur chinois héréditaire, seigneur du ciel et de la terre, à la fois chef religieux et politique, sacrificateur dans le temple du ciel et dans celui de la terre, nommant à toutes les fonctions sociales dont il pouvait constituer ou faire cesser l'hérédité dans certaines familles, et distribuant les terres à titre de fief et de fer-

mage après qu'il les avait purifiées par l'introduction du soc sacré.

Il était donc impossible de former une unité plus absolue, plus compacte, où se réunissaient, dans une sorte d'égalité, l'esprit et la force, l'origine céleste et l'origine terrestre, représentées par un seul être possesseur de toute la société. C'était un mélange de la tendance de la fonction japhétique à produire le dogme du fils de la mère, unité à double nature, être de milieu, et de celle de la fonction sémitique à constituer l'unité mâle qui faisait le père maître de tout.

Aussi cette double disposition se retrouve-t-elle dans le reste de l'organisation sociale chinoise : l'initiation mandarinique, qui confond tous les nobles en une seule classe, et la conservation de l'esclave avec le droit de le punir de mort (pratiques qui se rencontrent chez les nations de cet âge qui ne sont soumises qu'à une réforme) se joignent à l'injonction sémitique, qui se retrouve dans les révélations indiennes, de ne pas sortir du centre sacré, et de n'avoir aucune communication avec les étrangers, qui ne doivent pas y entrer.

Il en est de même dans la famille. Ainsi, en même temps que le père et la mère sont considérés comme deux puissances unies, le père doit

être plus révéré, parce qu'il est l'esprit et que la mère n'est que le corps ; et il peut vendre ses femmes et ses enfans, qui sont aussi punis de mort pour les paroles ou les actes les plus légers de désobéissance : les enfans ne peuvent en outre s'établir hors du domicile paternel.

Le summum de la pratique morale, qui impose à tout homme le devoir de tenir le plus invariable milieu entre la passion et la raison, peint bien l'organisation stérile de ce peuple, qui s'est appelé à bon droit lui-même le *Royaume du milieu*. Son activité la plus générale n'a pour but que de conserver ses souvenirs historiques personnels, et de cultiver la terre pour se nourrir. Enfin, n'ayant pas même eu le courage d'adopter le dernier terme de sa doctrine, dans la dernière hérésie indienne, le Bouddhisme, qui confond l'esprit avec la matière, ce peuple a encore aujourd'hui assez de férocité égoïste pour martyriser les missionnaires chrétiens.

Cette organisation, mélange du principe autochthone de Tsin et du principe importé par le Radjah hérétique indien, ne se constitua dans le second âge qu'après de longues luttes avec des ennemis intérieurs, tels que des races bâtardes, des aristocraties révoltées contre le principe unitaire qui voulait s'établir,

et avec des ennemis extérieurs, les Tatars nomades.

Enfin, après un grand nombre de dynasties impériales, qui se succédèrent en cherchant toujours à dompter ces ennemis et à réaliser les résultats pratiques du dogme, deux réformateurs, Lao-Tseu et Kong-Fu-Tsé, résumèrent la doctrine morale et théologique du *Milieu*, qui est encore aujourd'hui la religion dominante en Chine.

Nous reviendrons sur ce pays à propos de la race tatare et de ses conquêtes, de la doctrine Bouddhiste et de son influence, lesquelles tentèrent d'envahir en même temps, dans le troisième âge, ce peuple si résolument immobile, que ce fut lui qui transforma ces deux puissances, au lieu d'être changé par elles.

3. *Seconde séparation.*

Revenons maintenant à l'histoire de l'Inde, où nous allons voir s'opérer une séparation bien plus importante dans les résultats que la première dont nous venons de parler. Elle eut pour origine le commencement de la lutte qui devait durer si long-temps dans l'Inde entre les Devas partisans orthodoxes de la révélation, habitant

Ayoudiah, et les Palis, races bâtardes du premier âge, qui avaient établi un si puissant royaume dans le centre de Casi; et qui, disent les traditions indiennes, étaient un peuple religieux, guerrier et industrieux, adonné aux arts et aux sciences, et ayant inventé une espèce de caractères graphiques.

Les Devas avaient intérêt à s'emparer du centre religieux primitif de Casi, fondé dans le premier âge par le grand groupe de Sem. Aussi dirigèrent-ils le premier acte guerrier, qui eut pour but d'étendre la domination du nouveau principe moral révélé, sur ce lieu sacré par excellence.

Sans doute cette lutte entre les Devas convertis à la doctrine nouvelle, et les Palis, race ancienne et assise, fut de longue durée, avant que les Devas fussent assez forts pour vaincre les Palis et les chasser du centre sacré, ainsi que des pays voisins.

Mais dans ce mouvement conquérant des porteurs de la parole nouvelle, il y eut un partage fait du peuple conquis, qui ajouta aux deux castes primitives des Brahmanahs ou prêtres, et des Kchatryas ou guerriers, une troisième caste de transformateurs matériels, fermiers, laboureurs, pasteurs, ouvriers. Cette caste, dans la

nation Pali, était appelée Danavas; et elle fut nommée Veissiahs par les Devas qui la transformèrent à la nouvelle doctrine spiritualiste, en la fondant avec celle des Souras, mais en la laissant séparée des deux castes de race divine. En même temps que s'incorporait cette partie industrielle de l'ancienne race dans la société récente, le reste des Palis était exterminé ou chassé, puisqu'il n'y avait pas de place pour eux dans une société qui avait déjà ses prêtres et ses guerriers. Expulsés du centre qu'ils occupaient, ces primitifs habitans de l'Inde se divisèrent en trois groupes : l'un resta dans les montagnes du Nord, l'autre émigra vers l'Orient, et le troisième vers l'Occident ; mais en s'en allant, disent les traditions indiennes, ils emportèrent une partie de la science divine, écrite, des Devas.

Nous verrons plus tard ce que devinrent les Palis de l'Inde, qui y furent considérés comme race impure.

Quant à ceux qui se dirigèrent vers l'Orient, ils passèrent dans les îles Célèbes et de la Sonde, après avoir laissé une traînée de leur race vers le Bengale et le pays de Siam.

Dans ces îles, ils s'implantèrent sur la race primitive d'origine sémitique, qui les occupait déjà sous le nom d'Harfours ou Alforeses. Les

Palis, connus là sous le nom de Malais, fondèrent les villes de Java, de Bali et autres, où ils ont élevé de grands monumens dans le style indien, dont les divinités sont celles du second âge de l'Inde. On trouve donc là une preuve de ce fait qu'ils avaient eu connaissance d'une partie du dogme nouveau ; mais en même temps cette branche des Palis a gardé des mœurs guerrières et voleuses, et des sacrifices sanglans, qui annoncent leur fonction particulière de guerriers.

Au contraire, la bande migratrice des Palis qui se porta vers l'Occident, et qui laissa une partie de son groupe dans le Dekan avant de sortir de l'Inde pour se rendre en Ethiopie, où elle fonda le grand centre religieux de Méroë, paraît avoir conservé davantage le caractère sacerdotal : d'après la tradition, c'est celle-là qui emporta non-seulement le livre sacré qui lui appartenait, mais encore les trois Vedas mystérieux que les Devas devaient seuls posséder, et qu'elle leur déroba.

Or ce mystère sacré que cette race bâtarde volait à l'orthodoxie, ainsi que cela arrive toujours, n'était autre que le dogme de la transmigration des anges déchus, pour se purifier à travers les sphères célestes. On trouve, en effet, dans les livres religieux de l'Egypte qui sont

venus jusqu'à nous, une grande doctrine morale, ayant pour principe la faute des esprits qui devinrent orgueilleux, et qui furent condamnés par leur créateur à transmigrer dans les hommes et les animaux avant de remonter au ciel. Nous verrons tout à l'heure comment ce dogme passa en Egypte.

4. *Émigration en Éthiopie.*

Les Palis qui arrivèrent en Afrique, disent les traditions indiennes, s'établirent au milieu des Charmicas (fils de Cham). En effet, les Kouchis, fils de Chus, avec lesquels les Palis s'unirent, étaient la partie religieuse du groupe de Chus, que nous avons vue descendre les fleuves Bleu et Blanc, où Osiris l'avait rencontrée.

Aussi le caractère de domination sacerdotale du centre de Méroë fut-il très marqué. Les rois éthiopiens étaient élus par les prêtres, qui pouvaient en même temps les condamner à mort. Mais la liberté morale individuelle, qui ressortait du dogme de la transmigration des esprits, se montrait là avec autant d'évidence; car le roi condamné, ou tout autre Éthiopien contre qui

avait été porté une sentence de mort, devait se tuer lui-même. On voit comme l'expiation devenait un acte volontaire individuel.

Mais cette nation, expulsée comme hérésie de l'Inde, ne pouvait avoir adopté une doctrine de spiritualisme aussi absolue que l'orthodoxie dont elle sortait; et l'on trouve, en effet, sur les monumens de l'île de Méroë, l'image d'un dieu unissant deux figures royales armées, d'un homme et d'une femme, ayant chacun près d'eux le double signe de la force spirituelle et de la force matérielle. C'était donc une sorte d'égalité de puissance entre ces deux forces, qui donne en effet raison de la différence qu'on remarque entre les monumens de la Nubie et de l'Egypte, et ceux de l'Inde.

Cette grande société Kouchique couvrait les bords du Nil, depuis Méroë jusqu'aux cataractes, de monumens qui annoncent un développement civilisateur très remarquable, et dont les derniers, près de l'Egypte, portent les noms de Pharaons égyptiens.

Là se trouve donc le lien qui unit ces deux grands peuples, comme la tradition des Ethiopiens en a gardé le souvenir, en disant qu'ils ont donné aux Egyptiens leurs usages religieux, leurs

lois et leur écriture ; et comme nous allons le constater par les faits historiques qui se sont passés en Egypte pendant le second âge.

5. *Transformations égyptiennes.*

Tandis que se développait la société éthiopienne, et avant qu'elle n'eût rejoint les populations égyptiennes, celles-ci avaient déjà subi la réformation qui devait nécessairement s'accomplir au commencement du second âge, contre les abus de dissociation et de séparation de races, résultats de la première époque morale.

Le réformateur qui parut d'abord fut Menès ou Mestraïm, qui donna à Memphis, appelé alors Auret, où il s'établit, le nom de Mestraïm. Il institua un nouveau culte, de nouvelles lois et de nouvelles pratiques. En même temps que législateur et prêtre, il était chef de guerre.

Un de ses descendans se sépara bientôt, par une révolte, du centre religieux dont il s'affranchissait ; et, remontant le Nil, il alla fonder à Thèbes, dans l'Egypte supérieure, la succession de dynasties thébaines qui devait recevoir communication de la révélation indienne par l'Ethiopie, et couvrir la Thébaïde de ces splendides monu-

mens que le temps n'a pas encore pu détruire.

Mais avant leur initiation à la nouvelle parole, les Pharaons thébains voulurent, comme ce fut le but de presque tous les peuples réformés du second âge, rétablir par la force et la conquête l'unité terrestre dont le souvenir était resté dans tous les centres sacrés.

Ce fut Sésostris qui surtout chercha à accomplir ce grand acte. Conseillé par une femme intelligente, il sortit de Thèbes, parcourut toute l'Asie, conquit la Libye, et ramena de nombreux prisonniers auxquels il fit exécuter de grands travaux. A son retour en Egypte, il répartit la terre entre son peuple, moyennant redevance annuelle, éleva des retranchemens de défense autour du pays, et bâtit des temples dans lesquels il institua des cultes.

Mais ses successeurs se corrompirent, et firent révolter contre eux le peuple égyptien, lequel se ligua avec les rois éthiopiens qui entraient en Egypte, enhardis par la faiblesse des Pharaons dépravés. Le conquérant, qui s'appelait Actisanès, fit ce que ne faisaient plus les Pharaons : il protégea la nation qu'il envahissait, fut juste envers tous, et établit une loi morale sévère.

On voit là bien nettement la différence entre l'ancien mode de conquête, dans lequel Sésostris

enlevait des populations tout entières qu'il faisait esclaves et qu'il condamnait à des travaux matériels, et cette conquête nouvelle de peuples régénérés par la seconde révélation qui ne faisait qu'imposer une nouvelle loi morale de répression du mal et de récompense du bien aux nations qu'ils soumettaient.

Mais tandis que la révélation indienne pénétrait ainsi par l'Éthiopie dans l'Égypte supérieure, une autre force entrait dans le Delta de l'Égypte inférieure, habitée par la pluralité turbulente du Typhon Chamique. Cet autre immigrant était une partie de la race d'Abraham que nous avons vue se séparer de la fédération babylonienne à la fin du premier âge. Long-temps errante, poursuivie, se divisant, cette race de pasteurs venait jeter un de ses fragmens dans la Basse-Égypte.

L'esclave étranger, Joseph, apportait là les prévisions économiques des peuples pasteurs et agricoles, et était reconnu par les chefs de Memphis comme fermier de la partie inférieure de l'Égypte. Mais bientôt il appela à lui sa race vagabonde qui se fixa dans le Delta, et à laquelle se joignirent ensuite des Arabes d'Amalek, races guerrières et nomades. Ces peuplades étrangères s'implantèrent au milieu de la pluralité des populations du Delta, s'y multiplièrent, et, après

s'être organisées, s'avancèrent le long du Nil en faisant de grands ravages, tuant les hommes, emmenant les femmes et les enfans et détruisant les temples. Enfin, ils élurent un chef qui les mena jusqu'à Memphis, et de là dans la Haute-Égypte où ils levèrent des tributs et enlevèrent des esclaves : puis ils revinrent se fixer dans la ville d'Avaris, qui était située sur la branche du Nil appelée Bubaste, qu'ils entourèrent de murailles, et où leur premier roi eut plusieurs successeurs qui, du nom de la nation, furent nommés rois *Hyksos* ou *Pasteurs*.

Cependant les Pharaons thébains, effrayés de ce désordre sans cesse menaçant qui montait jusqu'à eux, résolurent d'aller attaquer ces peuplades barbares dans leur ville d'Avaris. Mais il paraît qu'ils ne le firent qu'avec des chances fort variées de succès ; car on voit qu'ils accordèrent aux Hyksos de sortir sains et saufs de l'Égypte. En effet, ces pasteurs s'en allèrent avec leurs familles et leurs bagages, au nombre de cent quarante mille ; et, après avoir évité d'être pris par les Assyriens, ils arrivèrent en Judée, où ils bâtirent une grande cité qu'ils appelèrent Jérusalem.

A ces désordres, à ces guerres terribles succéda une réforme dans le centre de Memphis. Un nou-

veau dogme organisateur parut sous le nom d'un astrologue et devin, nommé Cetès, qui expliqua les diverses formes de la nature par une seule loi de transformation, et qui en établit le culte.

A ce moment les Pharaons thébains, déjà modifiés par l'adoption du dogme éthiopien, en acquirent une grande force qui se manifesta par la construction des grands monumens de Thèbes, Louqsor et Karnac, qui datent de cette époque, et par les conquêtes que Sethos-Rhamsès, l'un des plus célèbres de ces Pharaons, fit en Asie. Mais pendant qu'il était occupé à soumettre l'Assyrie, la Médie, la Phénicie, et bien d'autres pays, il fut forcé de revenir en Égypte à la nouvelle d'une révolte religieuse faite par son frère Danaüs ou Armaïs, qui tentait d'établir une sorte de pluralité femelle.

Danaüs fut donc chassé comme hérétique; et, s'étant embarqué avec *ses filles*, il arriva chez les pélasges du Péloponèse grec, où il établit à Argos son culte femelle et savant. Nous l'y retrouverons bientôt.

Le Pharaon thébain, frère de Danaüs, qui à son double nom de Sethos-Rhamsès joignait celui d'Égyptus, le donna à l'Égypte, et créa une société dont les monumens dont nous venons de

parler semblent les ossemens restés sur le sol qu'elle occupa. Mais le dogme même de l'hérésie indienne fixé en Éthiopie s'était affaibli en arrivant en Égypte. Là, la puissance du Pharaon, chef politique et guerrier, était héréditaire, et n'était soumise au jugement des prêtres qu'après la mort. On voit quelle différence il y a là avec le dogme éthiopien, qui consacrait le prêtre comme électeur et juge du roi pendant sa vie. Les autres fonctions sociales étaient aussi toutes héréditaires, et divisées en une multitude de spécialités transmises par la race. Deux grandes classes cependant étaient la division générale de ces divers groupes. Dans la première se trouvaient les familles des Pharaons, des prêtres et des guerriers : dans la seconde étaient les laboureurs, les pasteurs et les artisans. Certains *nomes* ou lieux étaient affectés à ces diverses familles. Quant aux prêtres, directeurs intellectuels de cette société, ils rendaient la justice, établissaient les rapports des hommes entre eux, étudiaient les sciences cosmiques, réglaient toutes les pratiques religieuses, et faisaient les sacrifices.

Mais malgré la grandeur de ce peuple, qui porta ses dogmes et ses arts à un si haut point de perfection, il garda toujours ses pratiques

sanglantes du premier âge; et les sacrifices des étrangers vaincus, des esclaves et des animaux y furent toujours en usage.

Enfin, dans l'Égypte moyenne et dans l'Égypte inférieure, il se fit un mélange du dogme de la transmigration des âmes avec les cultes initiateurs d'Isis et d'Osiris, qui étaient semblables aux initiations de l'Asie-Mineure et de l'Europe réformées. Ce mélange, s'il fit garder des pratiques du premier âge mêlées à ce dogme tout spiritualiste, contribua au moins à le faire adopter par les populations européennes, et à aider à la transformation que les Romains opérèrent.

On conçoit qu'une aussi grande réforme apportée chez ce peuple et consacrée par l'adoption d'un nouveau dogme, dut amener bien des hérésies qui cherchèrent à matérialiser ce grand principe. Nous venons de voir Danaüs qui en avait argué une sorte de fédération circulaire. Voici que les classes inférieures, qui, sans comprendre les mystères sacrés, ont une tendance incessante qui les pousse vers leur affranchissement, cherchèrent à profiter de la nouvelle constitution sociale pour se créer un droit. De nombreux esclaves, amenés en Égypte par les conquêtes de Sethos-Rhamsès, et parmi lesquels se trouvaient ces anciens Hyksos qui s'étaient allé

établir à Jérusalem, se révoltèrent en s'associant pour se défendre. Ils furent traités par le sacerdoce égyptien de lépreux et d'impies; et le Pharaon Amenophis, fils de Sethos-Rhamsès, les relégua dans la ville d'Avaris, qu'avaient occupé les anciens Hyksos. Ce fut là qu'ils s'organisèrent, et que leur révolte, justifiée par un nouveau dogme créé par un des leurs, qui changea son nom d'Osarsiph en celui de Moïse, prit un caractère de constitution sociale.

Voici ce qu'était cet Osarsiph. Né de race hébraïque, et par conséquent esclave en Égypte, il avait été sauvé par miracle du sacrifice d'enfans qu'on faisait au Nil. Élevé ensuite dans la ville d'Hermopolis par les prêtres de Thot (l'Hermès égyptien), qui lui avaient enseigné l'écriture sacrée et les sciences devinatoires, il était devenu ensuite chef de guerre. Envoyé comme tel contre les Éthiopiens, il remonta jusqu'à Méroë où, conseillé par une vierge sacrée de ce pays, il s'empara de la ville. Lorsqu'il revint en Égypte, il fut persécuté par ceux qu'il avait servi; et, après s'être enfui en Arabie, étant retourné à sa race d'esclaves révoltée dans Avaris, il appela au secours de cette insurrection les Hyksos de Jérusalem, lesquels arrivèrent bientôt au nombre de deux cent mille hommes de guerre. Le Pharaon

Amenophis descendit de Thèbes avec une grande armée contre les lépreux du Delta ; mais il fut repoussé par eux et forcé de se réfugier en Éthiopie. Alors les Avarites, joints aux Solymites, firent plus de ravages encore que n'en avaient fait les Hyksos. De nombreux Égyptiens se joignirent à eux ; et ils devinrent si puissans que, pendant plusieurs années, ils détruisirent les temples, tuèrent les prêtres et brûlèrent les villes.

Enfin le Pharaon Amenophis, aidé par son fils Rhamsès et par les Éthiopiens, redescendit le Nil et chassa ce nouveau peuple, dont l'origine esclave et impure était une cause de séparation absolue.

Cette bande vagua dans le désert pendant trente ans ; et enfin elle regagna la Judée, en s'isolant de toutes les populations environnantes qu'elle extermina.

Moïse, élevé au milieu de la pluralité des divinités égyptiennes, était mu, comme tous les réformateurs de cette époque, par le désir de rétablir une unité cosmogonique. Le dogme de Thot, un de ces Hermès, dieux secondaires à double nature, dont il avait reçu la connaissance par les prêtres d'Hermopolis, lui fit comprendre la possibilité de constituer cette unité divine. Ses rela-

tions avec l'Éthiopie le confirmèrent dans cette pensée. Mais le dogme de la transmigration des âmes lui était inutile pour créer l'unité de race dont Abraham avait reçu le dogme d'Arphaxad, et qu'il avait déjà établi chez les Hébreux, d'après leur origine d'un être à double nature. Moïse conçut donc un être collectif qui, sous le nom pluriel d'Elohim, avait créé le monde, et qu'il mit en tête de sa cosmogonie dépouillée des dieux secondaires. Il plaça ensuite cette cosmogonie dans la tradition hébraïque avant le souvenir du premier révélateur, conservé par les Hébreux sous le nom de Jovah, lequel s'était montré à l'homme après l'avoir créé être de double nature, et lui avait donné la loi, dont toutes les infractions avec leurs punitions sont consignées dans le livre hébreu.

Moïse alors constitua cette race l'ennemie de toutes les autres nations ; et dans cette race il créa une famille où le sacerdoce était héréditaire. Puis, disant que nul de la race hébraïque ne pouvait être fait esclave, il conserva l'esclavage pour les étrangers, qui étaient tellement possédés qu'ils étaient transmis par héritage. Enfin, comme la plupart des réformateurs de cette époque, en abolissant les sacrifices humains il conserva les sacrifices sanglans ; et en même temps

il défendait les images divines, ainsi que le font tous ceux qui formulent un dogme stérile, en opposition avec un dogme créateur de formes nouvelles.

Cet isolement moral et cette constitution immobile et unitaire si obstinée était nécessaire à ce petit peuple, qui devait transmettre au Verbe de Dieu, créateur du christianisme, le moyen de relier par sa parole le souvenir de tout le passé à l'avenir qu'il annonçait.

Aussi la tradition non interrompue qui gardait la mémoire d'une partie des faits humains, depuis le principe des temps, fut-elle conservée intacte par ce peuple, qui déjà poursuivi et démembré plusieurs fois par l'Égypte, n'allait plus figurer dans l'histoire générale que comme peuple conquis, par les puissances babylonienne, perse, macédonienne et romaine, qui avec l'Égypte forment les cinq grands royaumes dont la tendance, pendant tout le second âge, fut de rétablir l'unité politique terrestre par la conquête.

CHAPITRE II.

TENTATIVES D'UNITÉ EN ASIE ET EN GRÈCE.

Après avoir montré les différentes migrations qui sortirent de l'Inde dans les premiers temps d'application de la seconde révélation, pour porter autour de ce centre l'influence plus ou moins marquée de la nouvelle doctrine morale: après avoir indiqué la route qu'a suivie la plus importante d'entre elles pour venir en Égypte, et pousser hors de ce pays deux groupes sociaux qui allaient porter en Grèce et en Judée deux dogmes opposés: nous allons tracer l'histoire de

la succession d'essais, faits par les nations réformées, en dehors de la révélation indienne, pour arriver à l'unité politique de la terre.

1. *Babylonie.*

Nous avons déjà vu que les Pharaons thébains avaient à plusieurs reprises tenté cette grande unification des nations sous un même pouvoir conquérant. Pendant ce temps la puissance babylonienne cherchait aussi à établir sa domination sur l'Asie, ancien centre des nations primitives, sur lesquelles son caractère de fils aîné, et du plus ancien royaume assis de la terre, semblait lui donner quelques droits. La double activité de son sacerdoce chaldéen, dogmatiste, astrologue, conservateur des traditions, et sacrificateur; et de ses guerriers organisés en armée levée périodiquement, lui assuraient en outre une grande influence comme force spirituelle et comme force matérielle.

A cette époque, la race des rois assyriens descendans de Ninus, qui était sorti lui-même d'une colonie babylonienne établie à Assur, régnait sur Babel; et on leur voit tenter une réalisation unitaire, en soumettant les Bactriens, les Cas-

piens (ces anciens restes des Sagas), l'Arménie, premier centre de Janus, une partie de l'Inde et d'autres pays de l'Asie.

Mais pendant ce temps la Perse, qui luttait dans son sein contre de nombreuses races bâtardes, se formait elle-même comme société conquérante, et allait, vers la fin du second tiers de l'âge que nous étudions, conquérir la Babylonie, et former, après la défaite de Sardanapale, le dernier roi assyrien, deux grands empires : le babylonien et le médo-perse.

2. *Perse.*

Cette nouvelle nation conquérante, la Perse, chez laquelle la fin du premier âge avait amené la défaite des Dews par Taschter, avait commencé le second âge par une réforme morale dont le signe était le taureau Sareseok, producteur des plantes, des animaux, des nuées et de l'eau. Mais en même temps, comme cela arrive toujours, se formait une race bâtarde, humaine, industrielle, transformatrice matérielle, engendrant une foule de races secondaires et monstrueuses dont une partie fut détruite ou chassée par Pischdad, chef de la dynastie des Pischdadiens, le

grand législateur, civilisateur et conquérant, de la Perse.

Une partie de la race bâtarde nouvelle fut cependant adoptée pour son adresse et son intelligence dans le langage, la culture, la devination et la musique. Alors se forma une organisation sociale composée de quatre classes : les prêtres, les guerriers, les laboureurs et les artisans.

Les Géans, ennemis intérieurs, restes des êtres monstrueux créés par un crime, et les Arabes, ennemis extérieurs de toutes les grandes civilisations de l'Asie et de l'Égypte, furent domptés ou chassés alors, par les guerriers de cette société puissamment organisée. Mais une division dans les hautes races du pays, en royaumes du Touran et de l'Iran, ennemis l'un de l'autre et s'entre-détruisant, amena bientôt une dynastie nouvelle, celle des Kaïanides, qui succéda aux Pischdadiens. Cette nouvelle race réunit en un seul empire les deux royaumes babylonien et médo-perse : ce fût elle qui conquit l'Égypte, la Judée, toute la Haute-Asie et l'Asie-Mineure de l'Inde à la Mæonie, et qui porta la guerre jusqu'en Grèce.

Elle avait adopté la doctrine de Zoroastre, sorte de résumé adouci de l'ancienne morale des

Semites, que ce réformateur avait superposé aux nombreuses sectes qui divisaient alors la Perse. Là était conservée la séparation de tous les êtres en purs et en impurs, qui ordonnait l'extermination du mal. Dans la race pure, qui était celle des Parsis, la fonction royale était seule héréditaire : le reste de la nation ne formait qu'une seule masse divisée en trois classes, les prêtres, les militaires, et les laboureurs, dans lesquelles le Parse pouvait être appelé à toute fonction, quand il avait passé par tous les sacrifices purificateurs que chaque âge amenait.

Les grands actes d'expiation étaient le mariage, le labourage, et diverses pratiques purificatrices ou de sacrifice.

La polygamie était permise. Cependant il n'y avait qu'une seule femme légitime, qui pouvait être la mère ou la sœur du Parse, mais qui n'avait de dieu que son mari. Une fille qui voulait rester vierge était vouée à l'enfer.

Cette unité religieuse et politique avait, comme cela arrive toujours, donné une nouvelle activité conquérante aux chefs guerriers de cette race. Mais celui qui voulut pénétrer en Grèce, Darius, fils de Guschtasp, fut arrêté par la fédération grecque à Marathon ; et dès ce moment la puissance perse commença à décliner, pour finir par tom-

ber sous l'unité de la monarchie macédonienne, qui s'empara de toutes ses conquêtes africaines et asiatiques.

Nous allons maintenant rattacher ces grands mouvemens conquérans de l'Afrique et de l'Asie, à la dernière réalisation en Europe de ce principe unitaire par Rome, en passant par la Grèce dont nous allons tracer l'histoire pendant le second âge.

3. *Grèce.*

Aux Titans et aux Géans qui avaient chassé Zeus du Péloponèse, succédèrent plusieurs races, qui occupèrent ensemble cette presqu'île.

Trois groupes principaux se présentent au premier coup d'œil. Le premier était cette grande race des Pélasges, sectateurs de Hera la vierge-mère, principale divinité de l'Argolide. Le premier réformateur qui y parut, au commencement du second âge, donna son nom de Pelasgus à ces peuples, en leur enseignant l'usage des vêtemens et des maisons, et en changeant leurs habitudes anthropophagiques par l'usage des fruits de la terre.

Mais des divisions nombreuses se formèrent dans cette société des Pélasges; et des réforma-

tions de culte en jetèrent les fragmens au dehors de l'Argolide et du Péloponèse. Une partie alla s'établir dans l'Arcadie et une autre dans l'Achaïe. Une troisième bande passa l'isthme de Corinthe, et se divisa en trois groupes qui se répandirent dans l'Attique, dans la Phthiotide et la Thessalie. Enfin une dernière migration se rendit en Italie sous la conduite d'Œnotrus et de Peucetius.

Le second groupe péloponésien était celui de la race d'Atlas ou Titan, frère de Kronos, dont les colonies migratrices donnèrent naissance, dans la presqu'île aux Lacédémoniens et aux Messéniens, et en dehors aux Béotiens. Enfin une portion de cette race, partie sous le nom de Dardanus, alla, après avoir été long-temps errante, fonder Troie dans l'Asie-Mineure.

Le troisième groupe de cette contrée était celui de Pontus, fils d'Ouranos, qui produisit presque toutes les nations femelles ou monstrueuses, dont les traditions grecques ont conservé le nom : c'est-à-dire les Phorcydes, les Gorgones, les Hespérides, les Harpies, les Néréides, l'hydre de Lerne, le lion de Némée, la Chimère, Cerbère, etc.

Mais tandis que ces sociétés, où dominait la force matérielle et les désordres de la pluralité,

sortaient du Péloponèse où Dios les avait enfermées en les vouant à l'enfer, Jupiter-Zeus se retirait devant cette invasion et passait de la Thessalie en Épire, où il consolidait son unité mâle et spirituelle, caché dans la forêt de Dodone, jusqu'à ce qu'il en pût sortir pour unifier toutes ces individualités turbulentes.

Déjà il s'était fortifié de l'association de petits cultes fédéraux, qui reconnaissaient sa suprématie, tels que ceux des Saisons, des Parques, des Muses, des Grâces, etc.

En outre, dans l'Attique, un réformateur religieux du nom de Cécrops avait aboli tous les sacrifices sanglans, et avait aussi superposé la grande unité de Zeus, demi-ourgos, le grand ouvrier, au culte agricole de Demeter, la Cérès venue du Péloponèse pour se joindre au culte athénien d'Eleusis.

Enfin l'Hercule Idéen, le fils fort de Zeus, tua ou soumit tous les monstres et les nations femelles du Péloponèse; et après avoir conquis l'Achaïe, l'Arcadie, la Messénie, la Laconie et l'Argolide, il rétablit à Olympia, en Élide, le culte de Zeus sous le nom de Jeux Olympiques.

Alors il se manifesta une tendance dans toutes les petites nations du Péloponèse à se reconstituer sous l'influence de réformateurs particu-

liers, qui semblaient, pour détruire l'influence de la conquête matérielle d'Hercule, chercher à apporter des pratiques plus douces chez les peuples qu'ils réformaient.

En Arcadie, Arcas, qui donnait son nom à ce pays, enseignait à ces peuples à semer le blé, à faire du pain, et à se vêtir d'habits faits de laine filée.

Dans la Laconie Périerès, dans l'Argolide Agenor et Jasus, établissaient des réformes semblables.

Mais, sur le continent grec, le fondateur d'une nouvelle race, qui allait dominer un certain temps tout ce sol à la place des Pélasges, sortait d'un déluge avec sa femme et ses deux fils, et fondait la nouvelle nation des Hellènes, qui s'appela ainsi du nom d'Hellen, fils aîné de ce Deucalion le réformateur.

A ces réformes multipliées, qui transformaient partiellement tous ces petits peuples semés sur le sol de la Grèce, vint alors se joindre un élément étranger. Le mouvement que nous venons de voir se passer en Grèce s'était accompli sur tout le littoral de la Méditerranée; et comme il arrive toujours, dans une nouvelle constitution sociale, qu'il y a un vaincu, soit le nouvel être, soit l'ancien, il y a aussi une migration qui s'opère. Il

semble que ce soit en Grèce que s'étaient donné rendez-vous toutes ces bandes qui fuyaient leur patrie. Nous allons y voir arriver Danaüs, Cadmus et Pélops.

Nous avons vu partir d'Égypte le frère de Sethos-Rhamsès, emmenant avec lui son culte femelle pluralitaire, image de la circulation de la vie, qui matérialisait le dogme de la migration circulaire des âmes. C'est là ce Danaüs qui arriva en Argolide, où il changea le nom des Pélasges d'Argos en celui de Danaens, après avoir chassé leur ancienne race royale.

En Phénicie, le second âge avait commencé par la réforme d'un homme appelé Elioun, qui, avec sa femme Berouth, avait fondé une ville. Dans leur postérité naquirent plusieurs races qui se séparèrent, et inventèrent diverses pratiques d'agriculture ou de sacrifices aux dieux.

Puis une autre réforme succéda encore à ce désordre ; et de là sortirent trois races sous les noms de Cadmus, Phœnix et Cilix. Cadmus fut chassé par ses frères, emportant avec sa femme le secret de nouveaux moyens d'alimentation, des instrumens de musique, et les caractères graphiques dont se servaient les prêtres. Il passa en Thrace, où il unit son dogme et sa pratique au dogme et à la pratique du culte de Bacchus,

et apporta cette forme religieuse à Thèbes, en Béotie. Plus tard nous verrons sortir de ce même centre phénicien Didon, fondatrice de Carthage la rivale de Rome.

Nous avons vu combien de cultes femelles et hermaphrodites s'étaient établis en Mæonie, cet ancien et dernier centre de la race de Janus. Le second âge s'ouvrit par des luttes intérieures entre deux frères, Lydus et Tyrrhenus, résultats d'une réforme, et par l'expulsion de la race de Tyrrhenus qui alla en Italie où nous la retrouverons. Puis les tentatives d'unité commencèrent : le culte de Bacchus chercha à revenir de la Thrace où il s'était réfugié, après avoir été chassé de l'Asie-Mineure ; mais de nouveau il fut expulsé, et alors l'Asie occidentale se divisa en deux grands corps : l'un formé de nations de femmes sous l'invocation de Cybèle ; l'autre commandé par une race royale héréditaire, dont la première dynastie fut celle des Atyades, qu'elle prit sans doute du culte d'Atys. Un des rois de cette race, régnant en Lydie et nommé Pélops, eut guerre avec les Troïens, fils de Dardanus que nous avons vu émigrer du Péloponèse ; et ce fut précisément dans le Péloponèse que vint se réfugier Pélops, chassé de son pays par les Troïens. Il aborda en Élide, où il établit sans doute un nou-

veau culte et une nouvelle société. Ce sont ces deux races de Pélops et de Dardanus qui furent la cause occasionnelle de la guerre de Troie. Nous disons *occasionnelle*, car nous ferons voir que ces grands événemens avaient une origine et un but bien autrement élevés que des haines particulières.

Mais outre ces échanges fréquens de cultes et de sociétés, qui ne contribuaient pas peu à augmenter la pluralité de ces pays, le désordre était encore accru par l'habitation d'une multitude de races différentes dans les îles de la Méditerranée, et en particulier de la mer Égée. Les vieux Atlantes d'Afrique avaient occupé par leurs débris toutes les grandes îles de la Crète, de la Sardaigne, de la Sicile, de Malte, etc. : les Amazones mæoniennes étaient dans les îles de Lesbos et de Samothrace : les Kabires, les Dioscures, et autres cultes phéniciens en habitaient d'autres voisines. De petits cultes grecs primitifs étaient enfin épars dans la mer Egée : c'étaient le plus souvent des cultes femelles, tels que ceux de Leto et d'Aphrodité.

Si l'on fait attention, en outre, que toutes ces petites nations, quelquefois fédérées entre elles, quelquefois isolées, mais toujours guerrières, toujours prêtes à défendre leur petite île ou à des-

cendre sur les îles voisines, infestaient la mer, sur laquelle elles dominaient, de leurs barques voleuses, et venaient à chaque instant sur les continens de la Grèce et de l'Asie enlever des esclaves et ravager les villes ou les moissons, on concevra le mouvement de fédération guerrière qui se fit parmi les Hellènes, pour s'unir contre ces déprédations, et aller chercher jusque dans leurs centres ces petites peuplades rapaces et féroces.

Ce fut là l'origine des grandes expéditions successives dont les traditions grecques nous ont gardé le souvenir; telles que la chasse du sanglier de Kalydon, les expéditions des Argonautes, de l'Hercule thébain, de Thésée, et la guerre de Troie.

Mais toutes ces entreprises n'étaient pas unitaires au même point; et il faut remarquer que dans la succession que nous venons d'indiquer entre elles, l'étendue de l'action, soit au dedans de la confédération hellénique, soit au dehors d'elle-même, était toujours croissante en étendue ou en profondeur.

Ainsi la première de toutes dans les traditions, celle qui fut dirigée contre le sanglier de Kalydon, bien qu'elle réunît des chefs de Laconie, d'Arcadie, d'Argos, d'Athènes, de Phthie, de Thèbes, etc., n'avait cependant pour but que

de réprimer des désordres intérieurs, en tuant un monstre (race bâtarde) qui ravageait les moissons, détruisait les troupeaux et tuait les hommes.

Dans l'expédition des Argonautes, le but s'agrandissait déjà; car cette guerre avait pour résultat de nettoyer la mer Egée des pirâtes qui infestaient les côtes de la Grèce; et elle réunissait des chefs de toutes les nations de ce pays, pour aller détruire des monstres, depuis la Crète, l'Asie-Mineure et la Thrace, jusqu'à l'Italie et la Sardaigne.

La réforme de Thésée établissait une organisation plus profonde du pays, une lutte plus directe avec les monstres de l'Hellénie, et amenait enfin la destruction du dernier reste de prédominance que les Atlantes africains tentaient toujours d'établir sur la Grèce, par la mort du Minotaure que tua Thésée : il délivrait donc l'Hellénie de son plus ancien ennemi. Cependant si, comme réformateur politique, il réunissait les races de l'Attique en un seul peuple, mangeant en commun, s'assemblant en commun, et divisé en trois classes, celles des nobles, des laboureurs et des artisans, il se démettait lui-même de son pouvoir et ne créait qu'une république.

L'Hercule thébain, descendant des Danaens chassés de l'Argolide et réfugiés à Thèbes en Béo-

tie, étendait l'unité intérieure jusque dans le Péloponèse dont il conquit une partie, et allait attaquer jusque dans l'Asie-Mineure les centres mæoniens et troïens, contre lesquels les Argonautes avaient déjà lutté, et que la guerre de Troie allait détruire plus tard.

La guerre de Thèbes n'était autre chose qu'une lutte entre le Péloponèse et le continent hellénique : ces deux ennemis primitifs, qui cherchaient à se dominer l'un l'autre, et qui allaient continuer encore leur lutte. Ici c'étaient les Argiens qui attaquaient les Thébains ; et les deux partis étaient également malheureux : plus tard ce sera la Laconie et l'Attique qui voudront contribuer chacune à la fédération grecque, et qui succomberont sous les deux dernières puissances unitaires de cet âge, la Macédoine et Rome.

Quant à la guerre de Troie, c'était la fédération la plus générale de tous les peuples grecs allant attaquer ces fils de Dardanus le péloponésien, qui étaient venus ravager l'Elide où s'étaient établis les Pélopides chassés de l'Asie-Mineure par les Dardanides. C'était donc toujours une lutte entre deux parties d'un même centre primitif. Mais cette fédération des Hellènes, qui réunissait la Béotie, l'Attique, la Phocide, l'Etolie, la Locride, la Thessalie, l'Argolide, la La-

conie, la Messénie, l'Elide, l'Arcadie; les îles de Crète, de Rhodes, de Samos, d'Ithaque, de Nérite, de Zacynthe, les Echinades, etc., n'eut pas plus tôt détruit Troie qu'elle fut dissoute, sans laisser même trace de son grand corps, dont les membres moururent dans la guerre, se dispersèrent ou s'égarèrent.

Alors la guerre se ralluma entre le Péloponèse et le continent, et les Héraclides parvinrent à conquérir le Péloponèse sur les Pélopides. Mais entre ces deux pays se fit un mélange de toutes les races, de tous les dogmes, de tous les cultes autochthones ou importés que nous avons vu se réunir là de tant de pays divers, et dont la famille de Deucalion fut l'unité politique.

De ce désordre sortirent trois tentatives d'unité fort distinctes : la première, dogmatique et religieuse, fut celle de Linus et d'Orphée, dont les noms apparaissent déjà dans l'histoire d'Hercule et dans la guerre des Argonautes : la seconde fut celle des fédérations ou ligues amphictyoniques, achéennes, etc., qui se formèrent contre l'invasion de la Perse : la troisième fut celle du royaume de Macédoine.

La première et la troisième sortirent du même pays, la Thrace. Le culte de Bacchus avait passé de l'Asie-Mineure en Thrace, vers le commence-

ment du second âge, et s'était mêlé aux grands cultes de la vierge mère, Cybèle et Diane, qui s'y étaient établis pendant le premier âge. Mais le culte anthropophagique de Bacchus devait être réformé; et ce furent Linus et Orphée qui le firent. La lutte acharnée de l'ancien sacerdoce de Bacchus contre cette réforme, ne l'empêcha pas de triompher; et le dogme de Zeus, âme du monde, origine, milieu et fin de tout, fut la dernière tentative d'unité religieuse qui domina la Grèce, et sous laquelle vinrent se ranger tous les petits dieux secondaires des nations pélasgiques et hellènes, pour former la fédération d'un conseil de douze dieux, signe de leurs fédérations républicaines.

Mais un fils de Bacchus, du nom de Macédon, avait, disent les traditions, fondé la race des rois de Macédoine. Voilà donc la double unité religieuse et politique qui mettra fin au désordre grec.

La seconde tentative d'unité commença par des réformes partielles. Lycurgue divisa le territoire de Sparte en possessions héréditaires, partagées entre les Spartiates, Doriens Hellènes conquérans, et les Laconiens, Atlantes Péloponésiens vaincus. Lycurgue consacra l'oisiveté comme le privilége des nobles, à qui il défendait

l'étude, les voyages et le travail matériel : devoir dégradant des esclaves ou helotes, qui n'avaient aucun droit, et étaient en partie égorgés tous les ans dans une chasse appelée *embuscade*. Il isola ensuite sa nation de toutes les autres, avec lesquelles elle n'avait que des rapports de guerre. Ainsi ce réformateur, pour établir l'unité de sa nation, la faisait stérile.

L'influence de la constitution établie par Thésée se fit davantage sentir dans l'Attique. Solon, dans des lois fort obscures et souvent contradictoires, établit les Eupatrides possesseurs héréditaires des terres, et les Thètes, mercenaires ou vassaux, partageant le droit de légiférer avec les Eupatrides : liant le tout par des conseils chargés de conserver et d'appliquer les lois. Il avait, disait-il, donné au peuple (les Thètes) tout pouvoir qui était juste et raisonnable, sans trop augmenter ni diminuer son autorité ; et il avait pourvu à la sûreté des riches (Eupatrides) en les mettant à couvert de toute insulte : il avait, ajoutait-il, également muni les deux partis d'un fort bouclier, afin que l'un ne pût jamais opprimer injustement l'autre.

Si Lycurgue avait fait sa nation stérile, Solon faisait la sienne immobile ; et l'ostracisme tua

moralement la loi de ce dernier, comme l'embuscade ensanglanta matériellement celle du premier.

Mais la pensée de conservation égoïste dominait trop ces petites individualités sociales, pour qu'elles ne se réunissent pas dans le danger commun. L'invasion de la Perse les forma en ligues, que chacun des deux peuples rivaux de Sparte et d'Athènes cherchait à dominer quand le péril était passé.

C'était donc toujours la guerre du Péloponèse et du continent. La Thèbes hérakléenne chercha bien un moment à dominer ces petites aristocraties turbulentes ; mais ce fut de la race de Macédon que sortit la puissance royale et conquérante, qui commença l'établissement de la grande unité politique de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Alexandre, descendant de Bacchus et d'Hercule, élève d'Aristote, compatriote d'Orphée, roi d'un pays intermédiaire entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, réclamé par les Perses comme descendant de leurs rois, par les Égyptiens comme descendant de leurs dieux, et conquérant de tous les vieux centres de la civilisation primitive asiatique et africaine, ne semble-t-il pas le représen-

tant de ce syncrétisme de dogmes, de cultes, de peuples, de races qui s'étaient réunis de tous les points sur le sol multiple de la Grèce?

Aussi les établissemens de ce conquérant, soit comme puissance politique soit comme puissance intellectuelle, furent-ils une image fidèle de cette fausse unité, formée de tant d'élémens divers sans lien moral réel, qui tomba avec celui qui les avait réunis un moment. Ainsi, en même temps qu'il laissait les chefs militaires sur le sol étranger, non-seulement il ne changeait ni les cultes anciens, ni les constitutions nationales de ces peuples, mais au contraire il les reconstituait. Il arriva de là que les pouvoirs royaux impuissans des Lagides d'Égypte, des Séleucides d'Asie et des rois macédoniens d'Europe, s'agitèrent en vain pour maintenir leur autorité au milieu des vieilles aristocraties qui cherchaient à se reconstituer, et des individualités nationales qui voulaient s'affranchir, et qu'ils finirent par tomber marqués du sceau de Rome, qui étendait sur le monde son système colonial.

Il en fut de même de cette école d'Alexandrie, centre de toutes les philosophies, de tous les dogmes, de toutes les formules morales du monde, qui ne parvint qu'à faire un amas incohérent de paroles sans valeur, destiné à s'agiter sous la

grande unité morale du Christianisme, pour la fausser et en produire toutes les hérésies et les erreurs.

On vient de voir là, dans l'histoire des populations grecques, un exemple bien remarquable de ces unités des nations, réformées par des sympathies isolées, et qui s'agglomèrent et s'accolent successivement, ou par la conquête ou par des rapports dogmatiques. Elles montent d'individualités isolées, à une sorte d'unité fédérale et éclectique, sans force, sans vertu, terme moyen entre le bien et le mal, qui cède au premier choc d'une puissance unitaire, vigoureuse par sa pensée de réalisation politique d'une loi sociale, ou par son dogme, signe moral d'un sacrifice plus élevé.

Nous allons maintenant passer à l'étude historique de l'origine et des transformations de la nation romaine, qui réunit en elle toute la puissance d'unité politique tant cherchée dans ce second âge.

CHAPITRE III.

RÉALISATION DE L'UNITÉ POLITIQUE PAR ROME.

---

1. *Italie.*

En faisant l'histoire primitive de l'Italie, nous n'allons pas compter un moins grand nombre de peuples que celui que nous venons de trouver en Grèce ; mais l'Italie, plus heureuse que cette dernière, après les avoir vus se réduire à deux,

finira par les voir tous s'absorber en un seul, qui sera le dominateur du monde, et qui créera la ville éternelle.

Nous avons dit que deux nations principales s'étaient établies sur les deux rives du Tibre sous le nom de Janigènes et d'Aborigènes.

Dans le second âge s'y rendirent, des pays étrangers, de nombreuses colonies. Une colonie y vint de l'Arménie sous le nom d'Ombriens ou de Galli : les Ausons y arrivèrent par mer; et Phaëton, qui paraît être une migration détachée du grand centre atlantique de l'Afrique, étant arrivé aussi par la mer, et ayant trouvé les montagnes occupées par les Aborigènes et les Galli, et la plaine par les Janigènes, établit son peuple, qu'il nomma Ligures du nom de son fils, entre ces nations et les Ausons qui étaient vers l'Orient.

A ces premiers établissemens succédèrent de grands désordres. Des races bâtardes et féroces de géans désolèrent l'Italie, et furent enfin vaincues par un dieu, chef des Janigènes. A la même époque s'établit chez ces derniers un culte de la femme armée et des initiations.

Bientôt la réforme hellénique qui se fit en Grèce jeta en Italie de nouvelles colonies. C'était cette race pélasgique du Péloponèse, qui en était chassée par Zeus y rentrant en vainqueur.

La première de ces bandes fut celle qui était conduite par Peucetius et par Œnotrus. Peucetius aborda au cap d'Iapygie, et donna au pays le nom de Peucetia : Œnotrus débarqua à l'Occident dans le golfe Ausonien, et donna à cette contrée le nom d'Œnotrie.

La seconde migration de Pélasges qui vint en Italie fut celle des Arcadiens qui s'étaient réfugiés en Thessalie, et qui, poursuivis là encore par les fils de Deucalion, abordèrent dans le golfe Ionien : une partie d'entre eux s'arrêta près des bouches du Pô ; tandis que l'autre, continuant sa route, arriva chez les Ombriens qui la repoussèrent, et alla ensuite s'allier avec les Aborigènes qui l'admirent à alliance pour chasser ensemble les Ombriens et les Sicules.

Ces derniers expulsés se retirèrent dans l'île de la Sicile à laquelle ils donnèrent leur nom, et où ils trouvèrent d'autres émigrés italiens, tels que les Ausons chassés par les Peucétiens, les Elymiens chassés par les Œnotriens, et les Ligures chassés par les Ombriens et les premiers Pélasges.

Les seconds Pélasges réunis aux Aborigènes furent ceux qui élevèrent ces nombreuses villes, dont les murailles sont connues sous le nom de constructions cyclopéennes, et qui sont toutes

semblables à celles du Péloponèse et de la Thessalie.

Mais en même temps arrivait chez les Janigènes une bande migratrice de l'Asie-Mineure, dont nous avons indiqué le départ dans l'histoire de ce pays. Conduite par Tyrrhenus, elle établit, chez les peuples autochthones de l'Italie qui la reçurent, une réforme telle, que de Janigènes leur nom fut changé en celui de Thyrréniens; et le peuple réuni de ces deux nations devint si puissant, qu'il chassa presque tous les Pélasges des villes qu'ils avaient bâties.

Cependant, les Aborigènes reçurent de nouveaux secours de la Grèce et de l'Asie-Mineure. Une colonie d'Arcadiens, conduite par Évandre, leur apporta les lettres grecques, des instrumens de musique, des pratiques de sacrifices expiateurs et purificateurs, et d'autres coutumes de leur pays, qui contribuèrent beaucoup à adoucir les mœurs des Aborigènes.

L'Hercule thébain vint ensuite y abolir les sacrifices humains et constituer deux familles sacerdotales, chargées de conserver la forme nouvelle qu'il donnait aux sacrifices.

Enfin Énée, après la guerre de Troie, éleva dans le pays des Aborigènes, avec lesquels il s'al-

lia, la ville de Lavinia, où les deux peuples se confondirent sous le nom de Latins.

Une lutte s'établit alors entre ces deux peuples formés de plusieurs autres : les Janigènes thyrréniens, devenus les Thusces ou Étrusques, et les Aborigènes latins, nommés alors Albins, et qui allaient devenir les Romains.

Les deux grands peuples de l'Italie étaient donc formés à cette époque ; et leur différence était assez marquée pour qu'on puisse leur assigner deux fonctions tranchées. Comme ils nous paraissent deux types assez exacts du dogme des nations réformées du second âge que nous allons trouver formulé chez les Étrusques, et des transformations des races multiples en deux races qui s'accomplirent partout, et dont le type va se montrer chez les Romains, nous donnerons une idée assez précise de chacun de ces deux élémens de la civilisation de cet âge.

Les Étrusques, qui avaient conservé les traditions primitives et qui avaient appliqué les dogmes de ces traditions à l'établissement d'un pouvoir spirituel normal, dont la forme se répétait dans toutes les colonies qu'ils envoyaient régulièrement hors d'eux d'après le principe du vieux groupe de Japheth, vont disparaître et s'éteindre peu à peu, après avoir transmis cette

formule religieuse aux Romains ; tandis que ceux-ci, sortis des Albins ou Latins, vont aller sans cesse en s'accroissant, en établissant progressivement l'unité politique d'une race maîtresse propriétaire des esclaves, mais mêlant le dogme colonial du premier âge aux initiations du second, de sorte que l'étranger noble acquière le droit de citoyen romain.

Voici quel était le dogme des Étrusques. Un dieu supérieur, suprême, invisible, ineffable, créateur de toutes choses, et dont le nom ne devait jamais être prononcé, avait employé douze mille ans à créer tout ce qui existe. Dans le premier millénaire, il avait fait le ciel et la terre : dans le second, le firmament visible appelé ciel : dans le troisième, la mer et toutes les eaux de la terre : dans le quatrième, les grandes lumières, du soleil, de la lune et des étoiles : dans le cinquième, toute âme des animaux volans, des reptiles et des quadrupèdes qui vivent dans l'air, sur la terre et dans l'eau : enfin dans le sixième, il avait fait apparaître l'homme, dont la durée, pendant les six derniers millénaires, devait achever d'accomplir le temps des douze mille ans.

Huit genres d'hommes, différens entre eux de vie et de mœurs, formaient par leur succession le cercle de la grande année, qui recommençait

aussitôt que le précédent cercle était fini, et qui était annoncé par des prodiges dans le ciel et sur la terre; car les hommes nouveaux étaient toujours de mœurs différentes de leurs prédécesseurs et de moins en moins religieux.

Il y avait trois mondes : le ciel en voûte, surmonté d'un dôme rond, était supporté par quatre montagnes, placées autour de la terre, laquelle était circulaire et plate, et portée elle-même par cinq autres montagnes, qui s'élevaient du Tartare, lequel était carré.

Le ciel était divisé par un sillon qui allait du nord au midi, en côté gauche, pur, à l'orient; et en côté droit, impur, à l'occident. Une autre ligne coupait en croix cette première section. Le ciel était en outre divisé dans sa hauteur en trois espaces : le plus élevé était le ciel supérieur, dont le chef, appelé Tina, résidait au pôle nord, à l'extrémité de la grande ligne de section. Là habitaient avec Tina, Minerva, déesse de la Sagesse et du Conseil, qui donnait son nom à ce ciel; puis le Janus Quadrifrons, qui allait chercher les âmes dans le ciel de dessous pour les amener au jugement de Tina, grand-maître des destinées humaines. Tina manifestait sa volonté par tous les phénomènes météorologiques; mais il avait surtout, pour signe de sa puissance, son

tonnerre doué de trois facultés : 1° de piquer pour exciter au bien : 2° de rompre, afin de créer le mal qui excite au bien : 3° de brûler pour punir le mal. Mais ces deux dernières facultés ne pouvaient être mises en exercice par Tina, qu'avec le conseil de douze dieux supérieurs, sans noms personnels, mais désignés par le nom général d'Involuti ou Consentes, et qui étaient tellement inexorables qu'il était inutile de les prier.

Le second ciel était habité par Cupra ou Junon, et par le Janus Bifrons, qui allait prendre les âmes plus bas pour les conduire au Janus supérieur.

Le troisième ciel était impur et appelé Éther.

Il y avait trois espèces d'âmes : 1° les lares, âmes pures, qui ne parvenaient cependant au séjour du repos qu'après un voyage purificateur : 2° les mânes, qui revenaient à la vie pour expier encore : et 3° les lémures qui, une fois précipitées dans le Tartare, y étaient éternellement retenues par un labyrinthe.

Le dieu de l'enfer était appelé Mantus ou Vedius, et avait pour femme une déesse sans nom.

La déesse de la terre, sœur et femme du Janus Bifrons, s'appelait Camesena.

Voici maintenant la forme sociale des Étrusques qui répond à ce dogme, et qui marque

bien clairement le caractère fédéral de ce peuple d'origine japhétique.

Des familles héréditaires étaient chargées de la conservation des dogmes. Au-dessous d'elles venait le peuple divisé en douze lucumonies, commandées chacune par un lucumon : et c'étaient ces douze peuples qui *élisaient* les pontifes.

Les temples, les tombeaux, représentaient par divers plans stratifiés et supportés par des colonnes la forme générale du cosme.

Le cirque était la simulation de la course des dieux dans le ciel. Sa forme allongée était celle de l'axe céleste : son pourtour chargé de spectateurs représentait la terre entourée de l'Océan : ses bornes étaient l'Orient et l'Occident : ses chars les astres, etc.

La forme matérielle des villes que les colonies régulières sortant de ce centre établissaient, était déterminée par la charrue sacrée qui traçait sur la terre la croix mystérieuse du ciel.

Cet envoi de colonies civilisatrices, qui se retrouve chez les Étrusques, descendans des anciens Janigènes de l'Italie, mis en regard de la stérilité des centres sacrés sémitiques, dont il était défendu de sortir, confirme bien pleinement, ce nous semble, ce que nous avons dit de l'origine des nations, et de la formation de leurs

pratiques sociales et de leurs mœurs, d'après l'acte moral que leur assignaient leurs fonctions primitives. Le *ver sacré* de toutes les nations celtiques n'était pas autre chose que la persistance de cette grande fonction coloniale du groupe de Japheth dont nous allons voir le peuple romain le réalisateur si actif. Mais il va ajouter à cette pratique primitive qui séparait les colonies de l'étranger ennemi, pour leur conservation, l'admission de ces mêmes étrangers nobles dans le peuple sacré, comme application sociale des grandes initiations isiaques du second âge, qui sont un terme moyen entre la séparation absolue des temps primitifs, et l'unité spirituelle de la seconde révélation.

La nation romaine, au lieu du caractère religieux et dogmatique de la nation étrusque, eut d'abord celui d'une constitution militaire, qui semblait destinée à étendre ses bras armés autour d'elle, pour ramener dans son sein toutes les populations errantes de l'Italie, tous les cultes isolés, et pour les fondre avec elle de manière à former un grand corps, animé d'une seule volonté, la conquête.

Romulus, fils de dieu, né de vierge, enfant sacrifié qui se sauva, et qui, élevé dans une classe inférieure, se révolta et organisa une nouvelle

société, est un exemple de ces nombreux réformateurs dont l'origine est presque toujours la même, parce qu'ils sortent des mêmes élémens sociaux et qu'ils s'insurgent pour obtenir des résultats semblables. En effet, le premier acte de Romulus fut d'appeler à lui les bandes nomades qui couvraient l'Italie, et qu'on a appelées des brigands et des voleurs, pour n'avoir pas voulu savoir qu'alors ces peuplades errantes ne vivaient que de guerre, c'est-à-dire de vol : puis il fit consacrer son enceinte par des augures étrusques. Il chercha donc à fondre ensemble ces deux races, séparées jusque-là, des Janigènes et des Aborigènes : il les féconda l'une par l'autre, et les fixa autour de Jupiter Stator.

Alors son organisation sociale se développa suivant les élémens de ce temps. La nation fut divisée en deux classes : les patriciens ou pères, et les plébéiens ou cliens.

Les patriciens furent chargés du culte, de la justice, des charges gouvernementales : le plebs dut pratiquer l'agriculture, la nourriture des bestiaux et les métiers industriels.

Dans la famille patricienne, le père avait un droit absolu sur ses fils : il pouvait les faire mettre en prison, les battre de verges, les envoyer labourer la terre, les vendre et les tuer même

s'il le jugeait bon. Cependant Romulus imposa aux pères la loi d'élever tous les enfans mâles et les filles *premières nées*, défendant d'en tuer aucun avant qu'il n'eût trois ans accomplis, à moins qu'il ne fût difforme.

On voit que la famille n'était pas bien différente encore de celle du premier âge ; et ce qui achève de consacrer cette ressemblance, c'est que le premier mariage des Romains fut le *mariage par violence*, qui s'accomplit lors de l'enlèvement des Sabines.

Mais bientôt la femme du patron, sous le nom de matrone, devint partie fonctionnelle et religieuse de son mari, consacrée par une fête publique particulière, celle des matrones, et par le mariage par *confarréation*.

Enfin Romulus compléta sa réforme et la constitution de sa société, en défendant de tuer les jeunes gens pris dans les villes conquises. C'était l'esclave qui acquérait le droit d'être conservé par celui qui le prenait, et qui allait former la propriété absolue de son maître.

Mais bientôt le caractère militaire se développa dans cette société. Servius Tullius, chef militaire qui avait commandé sous Tarquin, et fut élu par les Curies, rassembla les lois de Numa, fixa à sept le nombre des collines, en agrandis-

sant l'enceinte de la ville, et derrière le sillon sacré il établit, dans quatre quartiers différens, la demeure de chacune des quatre tribus qu'il forma.

Alors, dans ce camp, il organisa son armée: il dénombra cette nation de soldats, et donna des armes à celui qui possédait le plus.

Le droit de vote fut de même établi en rapport avec le droit de posséder et d'être armé. Ainsi, tout en constituant les comices, le législateur ordonna que les voix seraient recueillies, en commençant par les classes les plus riches, et qu'on ne descendrait aux plus pauvres que dans les cas de doute. Mais cela ne devait presque jamais arriver; car, comme on comptait par centuries, et que chaque classe aussi était divisée en nombreuses centuries, tandis que la classe des prolétaires n'en formait qu'une seule, la question était toujours décidée de prime-abord par les riches armés.

Ces classes militaires, possédant tous les droits, étaient donc maîtresses de la classe prolétaire. Mais celle-ci, par la seule force de l'inertie, c'est-à-dire par le refus de concourir à l'activité sociale, pouvait, malgré la prétendue immobilité des lois de Servius Tullius, acquérir de nouveaux droits; tandis qu'une troisième classe n'était com-

prise, ni dans l'organisation des classes, ni même dans le Lustrum, purification générale par laquelle cette nouvelle société avait été consacrée : c'étaient les esclaves, que les citoyens, disent les traditions, acquéraient par le droit très légitime de l'encan auquel la république mettait les prisonniers de guerre.

Ceux-là n'avaient aucun droit social ; et Tullius en accordant aux esclaves, à qui leurs maîtres vendaient ou donnaient leur affranchissement, le droit d'être incorporés comme plébéiens dans les quatre tribus de Rome, leur avait infligé comme signe de mépris le chapeau d'affranchi.

Cette constitution de la nation romaine dont nous venons de donner les principaux détails d'après les lois de Romulus et celles de Tullius, est représentée historiquement dans l'application, par la création successive de trois pouvoirs sociaux.

Le premier est celui des sept rois, dont les deux premiers sanctionnent religieusement leurs institutions, Romulus par le culte restitué de Jupiter Stator, Numa par celui de Vesta.

Le second est celui des douze consuls nobles représentant l'aristocratie militaire.

Le troisième sort de la pluralité turbulente des plébéiens, qui, échappée violemment du centre

social, s'isole sur le mont sacré, pour ne rentrer que représentée par cinq tribuns, chargés de conserver les droits qu'elle vient de s'acquérir.

C'est donc toujours la race bâtarde qui, affranchie par la violence, finit par être reçue à condition.

Ce premier temps historique se termine par des désordres, des calamités publiques, des maladies pestilentielles, des défaites d'armées, qui forcent Cincinnatus à quitter sa charrue pour délivrer Rome.

Alors le dernier pouvoir créé, celui des tribuns, après s'être multiplié de cinq à dix : après avoir donné les douze Tables, qui prescrivaient le talion en cas d'injure, et qui permettaient au créancier de couper en morceaux le corps de son débiteur insolvable : ces tribuns, disons-nous, abusant de leur pouvoir et tombant dans une dissolution brutale, se firent haïr et chasser pour le viol d'une femme.

Cependant l'influence plébéienne croissait toujours ; et les comices étaient reconnus par les consuls eux-mêmes comme la source de la loi.

Enfin un mélange s'opéra, par des patriciens qui descendaient au tribunat, et par des plébéiens

qui, devenant tribuns militaires, se frayaient la route du consulat.

Tandis que se passait dans Rome même ce mouvement qui tendait à mêler deux races séparées, des ennemis du dehors envahirent le territoire de Rome, comme les Èques et les Volsques, ou entrèrent même dans la ville sacrée, comme les Gaulois de Brennus, qui ne se retirèrent qu'avec une riche rançon.

Alors, entre les deux races anciennes, s'établit un compromis qui éleva un plébéien au consulat, en conservant le pouvoir aux patriciens dans la préture et l'édilité curule. En outre, on réprima les envahissemens de l'exploitation aristocratique en bornant, dans la loi Licinia (loi agraire), toute possession des terres publiques à cinq cents arpens au plus, et à sept arpens au moins, et en ne permettant d'avoir que le nombre d'esclaves et de troupeaux nécessaires pour la culture.

Cette espèce de trève intérieure permit alors à Rome d'aller attaquer en Afrique Carthage, son implacable ennemie ; et bientôt ses légions se répandirent en Grèce et en Asie.

Carthage n'était autre chose que le dernier reste de l'ancienne race des Atlantes africains, fils directs de Japheth, sur lesquels était venue

s'implanter une migration phénicienne, culte femelle, connu dans l'histoire sous le nom de Didon. Cette colonie était sortie de l'Asie quelque temps avant la guerre de Troie, et long-temps après le départ de Cadmus pour la Grèce, dont les deux frères, Phœnix et Cilix, avaient donné leurs noms à la Phénicie et à la Cilicie.

On conçoit alors la rivalité de ces deux peuples, de Carthage et de Rome. C'était toujours la prétention dominatrice des Atlantes africains qui, sous le nom de Typhon dans le premier âge, avaient voulu envahir l'Europe et l'Asie : qui, dans le second, avaient de l'île de Crète imposé aux Hellènes des tributs honteux ; et qui enfin, de leur ancien centre alors nommé Carthage, cherchaient à dompter la dernière unité des fils de Japheth, cette Rome déjà puissante.

Cependant les nouvelles conquêtes de la ville sacrée avaient tenté l'avarice des patriciens romains. La loi Licinia tomba en désuétude ; et la misère du peuple s'accrut avec les triomphes des légions.

Deux frères se levèrent alors pour secourir le pauvre, et voulurent remettre en vigueur les lois qui assuraient sa vie ; mais ils tombèrent martyrs : l'aristocratie qui les avait assassinés livra à l'exécration de toutes les aristocraties à

venir le nom le plus pur de l'histoire des Romains, celui des Gracques ; et flétrit sous le nom de loi agraire, la loi Licinia qu'ils avaient voulu raviver.

Mais la dissolution et l'impureté toujours croissantes des patriciens ne tardèrent pas à amener des désordres, et à susciter des ennemis puissans qui se levèrent contre Rome.

A ses portes, la ligue des petits peuples Italiens qui réclamaient le droit de cité : en Afrique, Jugurtha : en Asie, Mithridate : en Europe, une nuée de Cimbres et de Teutons la menacèrent et l'effrayèrent.

Alors un plébéien, un homme de la classe inférieure, Marius, parut, délivra Rome, et profita de son triomphe pour abaisser l'aristocratie patricienne, à laquelle il reprocha ses vices et sa bassesse. Celle-ci, à son tour, produisit Sylla. Mais pendant la lutte de ces deux représentans des patriciens et des plébéiens, une troisième race se dressa entre les autres : c'était l'homme sans raison, la chair sans esprit, la race maudite des temps primitifs, l'esclave qu'on avait bien voulu garder pour être possédé et mutilé par celui qui l'achetait comme un outil, mais qui à ce moment avait trouvé un chef : un esclave gaulois, Spartacus, avait battu les légions.

Mais que pouvait faire l'esclave qui ne venait

pas de la race divine? Il mourait écrasé pour avoir voulu franchir une barrière infranchissable, ne laissant pour tout souvenir d'un admirable héroïsme que les épithètes de féroces brigands, de bandes effrénées, de révoltés criminels, que leur ont prodiguées à l'envi les écrivains de l'histoire patricienne.

Enfin une plus vaste conspiration, mieux conçue et mieux liée, s'organisa sous l'inspiration de Catilina, pour rétablir une unité puissante contre l'aristocratie sénatoriale. D'un autre côté le tribun Rullus essaya de faire encore revivre la loi Licinia, en l'appuyant sur un pouvoir décemviral, chargé, avec une puissance absolue, de la répartition des terres. En même temps la dictature et le tribunat semblaient vouloir se réunir pour écraser entre eux la pluralité exploitante des consuls et du sénat.

Mais cette puissance fut encore sauvée par Cicéron, qui fit rejeter par le peuple la loi de Rullus, et précipita le supplice des conjurés de Catilina qu'il fit exécuter lui-même.

De ces grandes luttes et de ces grands sacrifices naissait un sauveur. César, un des conjurés catilinaires, éleva le pouvoir unitaire au-dessus de l'holocauste de tous les anciens pouvoirs dans lequel il périt lui-même.

Ce qui se passa alors est vraiment un merveilleux exemple de ces grandes transformations sociales, qui s'accomplissent sur un autel de sacrifice dans les mythes anciens, et qui ont pour résultat la création d'une nouvelle race. Pompée, le représentant de l'aristocratie patricienne, vaincu par César, fut assassiné par un esclave égyptien : César, le dictateur populaire triomphant, expira sous les poignards sénatoriaux : ses assassins, implacables aristocrates, furent poursuivis par la haine du peuple, ou lâchement suicidés, ou atteints par le glaive d'Octave : Cicéron lui-même, le représentant de l'intelligence égoïste employée à retarder le bien, ne put sauver sa tête, bien qu'il l'eût volontiers rachetée par un mensonge.

Alors tout vint se concentrer dans la puissance impériale d'Auguste, le premier de ces douze Césars, qui, sapant tout ce qui restait de l'ancien patriciat, permirent à la nouvelle organisation plébéienne de former la base sur laquelle allait s'élever le Christianisme naissant, pour achever l'affranchissement que l'ancienne loi ne pouvait accomplir.

Il n'y eut plus en effet qu'un peuple tout militaire, formé de patriciens et de plébéiens confondus. Car toutes les classes, excepté les esclaves,

eurent le droit de porter les armes ; et tous les étrangers qui avaient obtenu le droit de cité furent admis à exercer les charges publiques.

Au-dessus de ce peuple était une seule unité, l'empereur, à la fois souverain pontife et chef politique, représenté dans l'action gouvernementale par les sénateurs, qui exerçaient les fonctions sacerdotales et de conservation politique, et par les tribuns qui remplissaient les fonctions militaires.

Tout émanait de l'empereur : c'était à lui seul que l'armée prêtait serment : tous les anciens modes de légiférer, comme les lois, les plébiscites, etc., furent abolis : il n'y eut plus que la loi royale, les constitutions impériales.

L'empereur Auguste, qui avait constitué cette forme législative, était lui-même *exempt des lois*.

Si l'hérédité de l'empire n'était pas établie, c'était bien plus encore : l'empereur nommait lui-même son successeur. C'était donc le pouvoir suprême du chef-dieu de la société et de la famille dans le premier âge. Aussi l'empereur avait-il l'inspection générale de la religion, des mœurs, des fortunes ; et lui-même était dieu, adoré dans des temples, sur des autels.

Au-dessous de cet empereur-dieu et du peuple

romain, venaient enfin les esclaves, deux fois aussi nombreux que les maîtres, exerçant tous les métiers et même s'adonnant aux sciences et aux arts, d'autant plus précieux pour leurs maîtres qu'ils étaient plus instruits et plus adroits, car ils se vendaient plus cher. Mais c'était encore le moins cher et le plus utile de tous les instrumens que pouvait acheter un marchand ou un agriculteur.

Ces avantages que les maîtres trouvaient dans les esclaves, tandis que la suppression de l'enlèvement et de l'esclavage des peuples conquis en avait diminué la source, engagèrent les maîtres à favoriser l'union sexuelle entre esclaves.

L'affranchissement que l'esclave pouvait acheter à prix d'or devint aussi une occasion de richesse pour les maîtres. Mais la cupidité de ces derniers, en augmentant le nombre des affranchis, diminuait celui des esclaves; et l'on fut obligé de faire des lois pour restreindre l'affranchissement. Cette espèce de liberté ne donnait d'ailleurs le droit de citoyen qu'après un jugement rendu par les magistrats; et jamais un affranchi ne pouvait parvenir aux emplois civils ou militaires.

Quant aux esclaves, ils étaient nombrés par-

tête comme le bétail : ainsi, on trouve dans des comptes de succession ces chiffres : 256,000 têtes de menu bétail, 3,600 paires de bœufs, et 4,116 esclaves.

Cette organisation générale de l'Empire se répéta dans toutes ses parties. Les provinces eurent des gouverneurs, représentans de l'empereur, et souvent dieux comme lui. Les colonies, formées des légions établies en permanence dans les pays conquis, et peuplées de familles de soldats, eurent un sénat et des curies. Enfin les villes étrangères municipales devinrent les égales et les images des colonies romaines ; et leurs magistrats annuels eurent, après l'exercice de leur fonction, droit de citoyen romain.

Des grandes routes partant de Rome établissaient un double rapport de commandement et de tributs commerciaux, entre la ville sacrée et les régions de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, qu'elle avait couvertes de gouverneurs romains et de légions coloniales. Enfin des cirques immenses réunissaient dans leur enceinte les chefs nobles de toutes les nations, tandis que les temples rassemblaient dans leurs murs sacrés les dieux de tous les pays.

Cette grande tendance au pouvoir unitaire,

qui avait plané sur le monde pendant tout le second âge, en passant de l'Égypte à la Babylonie, à la Perse et à la Macédoine, était donc enfin appliquée par la nation romaine : elle avait réuni au pouvoir unitaire double créé par la fin du premier âge, l'expansion coloniale des temps primitifs ; et elle avait adopté en même temps toutes les transformations et initiations du second âge qui avaient amené l'union des races nationales en un seul peuple, et la transformation des étrangers nobles en citoyens romains.

C'était là tout ce qui pouvait être fait humainement par les nations réformées, et restées sous le dogme absolu de la chute et de la séparation en deux races, une pure et une impure. Car, parmi les philosophes qui avaient réduit les dogmes religieux des temps primitifs en formules scientifiques, l'un d'eux, Aristote, avait dit : — L'esclave est une certaine partie du maître, comme une partie animée de son corps, mais cependant séparée ; car celui qui n'est pas *sien* par nature, et qui par conséquent est d'*un autre*, est esclave par nature, bien qu'il soit homme, puisqu'il est homme d'un autre, et chose possédée comme sont les instrumens. Il est mieux en effet pour celui qui ne participe de la raison que de

manière à pouvoir la comprendre et non l'avoir, et qui par conséquent est d'un autre et esclave par nature, d'obéir au commandement. Car il est meilleur pour les bêtes sauvages d'obéir aux hommes; et l'esclave est aussi inférieur aux autres hommes que la bête féroce l'est à l'homme, que le corps l'est à l'âme.

Nous croyons difficile de mieux formuler ce dernier et inexorable résultat du dogme de la chute, qui séparait en deux races complètement opposées, une spirituelle et une matérielle, l'humanité tout entière.

Une longue ligne de peuples qui s'étendait au nord de l'Europe et à tout l'orient de l'Asie, ainsi qu'en Amérique, échappait à la grande unité romaine. Nous allons voir quels avaient été leurs développemens pendant le second âge; et nous commencerons par ceux qui, voisins du peuple romain, non-seulement lui résistèrent avec le plus d'énergie, mais envahirent même son enceinte sacrée. C'était tout le reste de la race japhétique qui habitait l'Europe, et dont nous n'avons pas encore parlé: on pourrait les comprendre sous le nom générique de Celtes. Ils occupaient l'Espagne, la Gaule, la Grande-Bretagne, la Germanie, et les pays du Nord, tels que la

Suède, le Danemarck, la Norwège et l'Islande.

A quelques unes de ces nations il était défendu d'écrire leur tradition, de sorte qu'elles n'ont gardé qu'un souvenir oral, que les conquérans seuls ont recueilli. Mais on trouve dans les traditions écrites du centre arménien leur histoire primitive, qu'y rapportèrent, d'après la loi du retour, les chefs de colonies qui en étaient sortis. Voici ce qui en résulte. Ce sont toujours des chefs qui donnent aux pays leurs noms, lesquels subsistent encore aujourd'hui pour la plupart.

2. *Espagne.*

L'Espagne, après plusieurs établissemens qui commencèrent le second âge, tels que ceux de Tagus, de Betus, de Géryon le géant, des Lomnini, vit venir Hercule, qui défit les géans et les remplaça par Hispanus, lequel donna son nom au pays. A la même époque vint une colonie italienne sous le nom d'Hesperus. Lusus fonda la Lusitanie. Puis vinrent les Argonautes et Ulysse. Enfin un chef de bandes nomades réunit dans des villes les bandes errantes, leur apprit l'agriculture, et leur donna une nouvelle loi morale. Après un long temps vinrent de grands désas-

tres ; et alors arrivèrent de nombreuses colonies étrangères. Des Phéniciens de Tyr bâtirent Cadix : des Rhodiens, Sagonte : des Celtes ou Gaulois, réunis aux Ibères, formèrent la Celtibérie : des Carthaginois, après avoir pris la Sardaigne, la Sicile et la Corse, s'établirent dans le pays : et alors commença entre ces deux peuples rivaux une lutte acharnée, comme toutes celles qui se passèrent entre les Atlantes et les autres descendans de Japheth. Enfin, les Romains délivrèrent l'Espagne de ces ennemis ; mais ce fut pour s'en emparer.

3. *Gaule.*

En Gaule, les premières cités furent fondées par des corps de prêtres sous les noms de Samothés, de Sarronides, de Druides, de Bardes, de Celtes. Hercule y vint aussi détruire des monstres et des géans : puis Galates donna son nom aux Gaulois : Narbon, le sien à un pays : Lugdus, le sien à un autre ; et Beligion en nomma un troisième. Allobrox, Romus, Paris, Leman, Olbius, Nannes, Remus, furent ceux qui nommèrent ensuite d'autres contrées ; et enfin vint Francus ou Phranicus, fils d'Hector le Troïen.

Il arriva ensuite qu'une grande révolution religieuse, qui laissa le souvenir d'un établissement particulier de l'influence politique des femmes dans les Gaules, jeta deux grandes bandes migratrices qui se dirigèrent l'une au Midi et l'autre au Nord. La première, sous le chef Bellovèse, s'établit en Italie, et devint tellement puissante que, conduite par Brennus, elle s'empara de Rome, y resta sept mois, et n'en sortit que moyennant rançon. La seconde, sous la direction de Sigovèse, passa le Rhin, et se répandit dans la forêt Hercinie, où (suivant quelques uns) elle donna naissance à la nation des Francs qui devaient venir plus tard au devant du Christianisme, et se faire son bras le plus ferme. Le reste de cette bande alla s'établir en Bohême, en Pannonie, en Thrace et en Asie-Mineure, d'où, sous le nom de Galates, ils envahirent la Grèce jusqu'à Delphes. Ils furent ensuite long-temps les alliés des rois d'Asie contre les Grecs et les Romains.

C'était la Gaule intelligente et armée qui semblait envoyer ses deux fils guerriers aux deux grandes nations de l'Europe, pour leur annoncer déjà sa puissance future, qui vivrait bien long-temps après la leur.

Les Gaulois ne manquèrent pas aussi de s'al-

lier aux Carthaginois, dans leurs guerres contre Rome. Mais déjà se formait un parti favorable à cette dernière ; et la Gaule belgique arrêta quelque temps l'invasion des Cimbres et des Teutons, jusqu'à ce que l'armée romaine fût venue les détruire.

Enfin César soumit ce peuple guerrier, religieux et fédéral, et y commença la période de l'histoire appelée Gallò-Romaine, où les deux organisations politiques se mêlèrent pour former plus tard la première association nationale du Christianisme.

Les Gaulois avant cette transformation gallo-romaine avaient un grand-prêtre dont l'autorité était absolue, et des colléges de prêtres, qui s'assemblaient dans le pays Carnute pour rendre la justice et diriger les affaires politiques, et dont les principales écoles étaient à Autun et à Reims. Le chef guerrier de chacune des diverses nations qui formaient cette grande fédération était électif, temporaire, et souvent éventuel pour la guerre. La nation était divisée en deux grandes classes, les maîtres et les esclaves, qui se sous-divisaient : la première en prêtres, cavaliers ou nobles armés, et en peuple : la seconde en esclaves de guerre et en esclaves qui se vendaient eux-mêmes. Le père avait droit de vie et de mort

sur ses enfans. Les sacrifices humains y étaient encore en vigueur sous plusieurs formes.

4. *Bretagne.*

La Grande-Bretagne paraît avoir été peuplée primitivement à la suite d'une division religieuse du groupe celtique des Gaules, qui a gardé le souvenir de cette relation.

Les habitans de cette île se partagèrent dès le principe en habitans de la plaine et des montagnes, ou du midi et du nord, sous les noms de Maiates et Calédoniens, de grande et petite Bretagne, de Bretagne et de Calédonie, et plus tard d'Angleterre et d'Écosse.

De nombreuses colonies s'y rendirent du continent : de la Gaule, des Armoricains et des Belges : de l'Espagne, des Ligures : du Nord, des Danois et des Goths. Un Tyrrhénien y vint d'Italie ; et enfin Brutus, descendant d'Énée, y vint apporter le souvenir de la guerre de Troie, dont les fragmens se retrouvent dans toute l'Europe.

Locrinus, Kambrus et Albanactus donnèrent leur nom à diverses contrées ; et les relations d'alliance et de guerre entre la Grande-Bretagne et la Gaule se continuèrent, en même temps

que des divisions semblables à celles de ce dernier pays, quant à l'influence politique des femmes. Enfin César tenta de soumettre les peuples bretons; mais leur résistance fut obstinée; et les Romains qui n'y furent jamais assis, après avoir été repoussés ou massacrés plusieurs fois, en furent définitivement chassés par les premières associations chrétiennes.

5. *Germanie.*

La pluralité des nations germaines était peut-être plus marquée encore que celle des peuples dont nous venons de parler. Tuiston donna le premier son nom aux Teutons : ceux d'Ister, de Tanaïs, de Man, d'Ingevon, d'Herminon, d'Istævon, de Mars, Gambriv, Suév, Vandal, Theuton et Aleman, furent également donnés à des peuples séparés.

Les Suèves pendant un certain temps gardèrent les traditions de l'unité, et à l'aide de guerres tentèrent de soumettre quelques unes de ces bandes errantes. Puis, après l'époque de la guerre de Troie, marquée par l'arrivée d'Ulysse en Germanie où il fonda une ville, et l'émigration gauloise de Sigovèse qui fonda plusieurs na-

tions dont nous avons dit les noms, vint la réforme religieuse du dieu Ermensul, qui chassa au dehors cette tourbe de Kimris ou Cimbres du Nord unis aux Teutons de la Germanie, que nous avons vu détruire par les Romains. Mais la conquête romaine s'arrêta devant la résistance d'Arminius; et alors les Saxons remplacèrent les Suèves dans leurs tentatives d'unité. C'est à l'époque de cette nouvelle constitution de la pluralité germaine associée pour la guerre, que se firent les migrations de Saxons, de Juthes et d'Angles de la Danie, en Angleterre, où ils s'établirent; et celles des Vandales, des Suèves et des Alains qui se répandirent sur l'Europe méridionale en même temps que les Goths du Nord pénétraient en Italie, précédant de peu de temps la venue des Burgundes qui s'établirent en Bourgogne, et des Lombards qui se fixèrent au pied des Alpes.

6. *Danie.*

Quant aux peuples du Nord habitant la Danie, la Suède, la Norwége et l'Islande, ils paraissent, ainsi que nous l'avons dit, avoir été la partie conservatrice de la tradition théologique et historique de ces nations nomades et guerrières, qui

avaient toutes gardé la mobilité coloniale du groupe de Japheth.

Nous avons vu les Kimris s'établir les premiers avec des géans et des nains, et enfin la Danie être nommée par Dan. Le Gothland, la Zélande, la Scanie, la Hallandie, avaient déjà reçu leurs noms aussi.

Dès le principe, une guerre s'éleva entre les Kimris et les Teutons, qui devaient rester longtemps ennemis. Cette lutte, ainsi que celle des races bâtardes qui allèrent chercher, contre les races anciennes qu'elles voulaient déposséder, leurs secours en Germanie : les réformes législatives qui en furent la suite : l'unité, qui tâcha de s'établir entre la Danie, la Suède, la Norwége et les îles de la mer Baltique ; et les tentatives pour constituer l'influence religieuse et politique des femmes, formèrent la plus grande partie de l'histoire du second âge de ce pays, qui est renfermée dans des détails historiques fort complexes. Ces détails seraient trop longs à expliquer, et ce que nous venons de dire suffit pour amener à la réforme morale du nouvel Odin, sous l'influence duquel la lutte pluralitaire antérieure se réduit à deux peuples ennemis, la Danie et la Suède. Alors toutes les vieilles races s'entre-tuent ; et cet immense et dernier sacrifice du passé, consigné

dans le poème des Niebelungen et les Eddas, laisse surgir la constitution par Odin de l'homme individuel, dont la science consiste dans la méfiance et le doute, l'acte pratique dans la guerre, et la morale finale dans le suicide : c'est-à-dire que, résumant en l'homme la doctrine de séparation du premier âge, Odin s'isole au milieu des autres et au milieu du monde, dont il sort volontairement pour aller jouir des plaisirs matériels qu'on goûte au ciel.

Cette réforme religieuse, comme toutes les nouvelles constitutions de ces temps, jeta au dehors des bandes migratrices : les unes, les Juthes et les Angles, allèrent en Angleterre ; et les autres, les Longbards, vinrent en Italie, ainsi que nous l'avons dit.

Toutes ces nations, qui s'étendaient du Rhin à la mer du Nord, étaient divisées le plus généralement en nobles, qui étaient prêtres et guerriers, en peuple ou agriculteurs et ouvriers, et en esclaves possédés absolument et séparés même de l'habitation sociale. Les sacrifices humains, suivis même d'anthropophagie, y étaient encore pratiqués à l'époque où le Christianisme soumit ces peuples. Aussi furent-ils les derniers de l'Europe à reconnaître la nouvelle loi; et même après que Charlemagne les eut vaincus, ils envoyèrent

encore ravager la terre chrétienne par les Normands, comme pour protester les derniers contre l'unité religieuse et politique par laquelle le catholicisme devait dompter l'égoïsme isolé enseigné par Odin.

CHAPITRE IV.

RÉALISATION DE L'UNITÉ SPIRITUELLE DANS LA SOCIÉTÉ INDIENNE DU SECOND AGE.

Après avoir pris à leur origine les divers mouvemens civilisateurs du second âge, partis de la révélation indienne, ainsi que des réformes africaines, asiatiques et européennes, pour les suivre dans leurs transformations, et voir leurs tentatives d'unité par la force se résumer dans la grande réalisation de la conquête romaine, il nous reste à montrer ce même mouvement chez les autres peuples dont nous n'avons pas encore

parlé dans la narration de cette seconde époque, ou dont nous n'avons pas achevé l'histoire.

Ils se divisent naturellement en trois groupes. Le premier est formé des populations qui restèrent sous l'influence de la doctrine orthodoxe indienne : le second comprend les nations tatares qui adoptèrent les hérésies du dogme indien ; et le troisième se compose des peuples américains qui, n'ayant reçu aucune communication des transformations sociales qui se sont passées pendant le second âge sur l'ancien continent, n'ont été atteints ni par l'unité religieuse de l'Inde, ni par l'unité politique de Rome, et ne seront rejoints que plus tard par la révélation chrétienne. Aussi n'en parlerons-nous qu'à l'époque où les chrétiens découvriront ces nouvelles terres.

1. *Transformations indiennes.*

Nous avons laissé l'histoire de l'Inde au moment où une lutte entre les Devas possesseurs de la nouvelle parole révélée, et les Palis, reste de l'organisation du premier âge, avait mis entre les mains des Devas le vieux centre sacré de Casi, et avait dispersé les Palis, dont une partie s'était divisée entre les îles de la Sonde et l'Afrique,

tandis qu'une autre partie, restée dans l'Inde, était partagée en trois groupes : l'un placé au nord, dans les montagnes, près de Casi : l'autre à l'est, vers le Bengale et Siam; et le troisième dans le Dekan.

On a vu aussi que la première insurrection dans la race même des Devas, en faisant émigrer le Radjah hérétique en Chine, avait créé en même temps deux familles royales : l'une, race du Soleil, orthodoxe, établie à Ayoudiah, sous la création du Radjah élu par les Brahmanahs : l'autre, race de la Lune, habitant Milittha, et constituée par Ila, sœur des deux Radjahs, et alliée à l'ancien Boudha, l'être double de la race Deva primitive.

La différence d'origine de ces deux races indique assez celle qui existait entre leurs dogmes : c'était celle de l'unité mâle à l'unité femelle; et nous avons assez souvent insisté sur les caractères de ces formules religieuses pour n'y pas revenir. On verra d'ailleurs plus tard les résultats pratiques de l'une et l'autre de ces doctrines, par les transformations auxquelles elles donneront lieu.

Contentons-nous de dire, que s'il y avait déjà dans la race de la Lune une tendance à l'égalité des races, il y avait une tendance contraire dans la

race orthodoxe du Soleil. Ainsi, bien que le dogme de la création donnât une origine divine aux quatre castes, comme il y avait entre elles des degrés de pureté, et que même la quatrième, ou les esclaves Soudras, était destinée à servir : comme en outre la troisième caste, celle des Veissiahs, était d'origine Pali, née de ce Casyapa, être impur et bâtard : il y avait une division générale en deux-fois-nés, ou Douidjaha, qui comprenait la caste des Brahmanahs ou prêtres, et celle des Kchatryahs ; et en une-fois-nés, qui se composait des deux autres. Les Douidjahas étaient initiés à la seconde naissance par un signe qui consistait en un cordon. Nous verrons bientôt les tentatives qui seront faites pour donner la seconde naissance aux Veissiahs et aux Soudras.

Maintenant nous devons seulement appeler l'attention sur les trois constitutions qui étaient établies sur le sol indien.

Les Palis anciens étaient disséminés dans les montagnes de Casi, dans le Bengale et le Dekan.

La race Deva orthodoxe était ainsi disposée. Les Brahmanahs occupaient le centre sacré de Casi : le Radjah de la race du Soleil était établi à Ayoudiah ; et les Kchatryahs occupaient le Baratha Varsha, ancien siége des Djainas qui s'étendait vers la mer.

La race de la Lune enfin était à Milittha.

Les deux premières guerres eurent lieu entre les Devas et les deux branches des Palis, placés dans le Bengale et dans le Dekan.

Nous avons fait remarquer, à l'époque de la migration des Palis, que la partie qui se porta à l'est et se répandit dans les îles de la Sonde, après avoir laissé une traînée dans le Bengale, avait la tendance guerrière ; tandis que celle qui allait à l'ouest, en Afrique, était la portion sacerdotale. Cela va servir à expliquer le caractère des deux guerres dont nous venons de parler.

Dans la première, les Palis de l'est de l'Inde tentèrent de reprendre le centre de Casi ; mais les Kchatryahs Devas, sous les ordres du Radjah d'Ayoudiah, les repoussèrent et les détruisirent en partie. Le souvenir de cette lutte est gardé dans le Varaha Avatara.

La seconde guerre eut un résultat moins absolu. Le fils d'un Radjah des Palis établis à l'ouest dans le Dekan, se convertit à la nouvelle doctrine ; et, ayant été persécuté par son père, il fut secouru par les Kchatryahs Devas, commandés par le Radjah orthodoxe d'Ayoudiah, qui tuèrent le père, géant pali, et mirent à sa place son fils comme chef de sa nation.

Ces guerres, dont le succès avait pour résultat

d'assurer le centre de Casi et d'étendre l'influence de la nouvelle doctrine, exaltèrent l'orgueil des Radjahs d'Ayoudiah, qui cherchèrent à se soustraire à la domination religieuse des Brahmanahs; mais ces derniers, par la seule force de leur parole sacrée, forcèrent un de ces Radjahs orgueilleux à se soumettre à une expiation rigoureuse. Cette expiation purificatrice du pouvoir politique fit accorder par les Brahmanahs, aux Radjahs, une sorte de compromis qui leur donnait un caractère semi-religieux et semi-politique, intermédiaire au ciel et à la terre.

Cette élévation des Radjahs orthodoxes d'Ayoudiah tenta alors les Radjahs Palis du Dekan, nouvellement convertis : ils essayèrent aussi de réunir en eux ce pouvoir religieux et politique. L'un d'eux fut dompté à son tour par la puissance spirituelle des Brahmanahs; mais son repentir lui fit accorder un compromis analogue à celui qu'avaient obtenu les Radjahs Devas : seulement ces derniers, intermédiaires au ciel et à la terre, étaient gardiens du centre sacré; et les Radjahs Palis furent placés entre la terre et les lieux infernaux, comme gardiens des frontières du territoire sacré de l'Inde contre les Mlechas ou impurs étrangers.

Deux pouvoirs secondaires se trouvaient donc hiérarchisés au-dessous de la puissance divine des prêtres.

Cependant les Kchatryahs Devas, anciens habitans du Baratha Varsha, qui avaient servi si activement dans ces guerres de l'orthodoxie contre ses ennemis, ne virent pas sans impatience et sans envie la puissance des Radjahs s'augmenter sans cesse ; et, adoptant une de ces hérésies qui favorisent l'individualité et la pluralité fédérale, ils se révoltèrent pour se faire indépendans. Un Radjah Deva se dirigea contre eux et les soumit par la force ; mais de ce conflit résultèrent deux créations nouvelles.

Le réformateur hérétique (Kapila), qui avait créé la doctrine embrassée par les Kchatryahs révoltés, avait formé une race bâtarde appelée Cutila-Césas, êtres noirs de peau et à cheveux frisés : conformation qui indique une des classes inférieures de la société, analogue aux Soukalis anciens, laquelle cherchait à s'affranchir.

D'un autre côté, dans la race même du Radjah, s'était constituée une sorte de pluralité guerrière à force passive, qui était destinée à lutter contre la race bâtarde de l'hérésie. Mais le combat fut favorable aux Cutila-Césas ; et il se trouva deux races secondaires dans la société indienne : l'une

force armée pluralitaire bâtarde des Devas : l'autre, race ouvrière bâtarde de l'hérésie, et cherchant à s'affranchir. Nous verrons ces deux tentatives d'existences nouvelles se faire agens du dernier réformateur sorti de la race de la Lune.

Mais les Kchatryahs, s'ils avaient cédé à la force, n'avaient pas perdu leur pensée insurrectionnelle : ils adoptèrent une nouvelle doctrine hérétique (celle de Gautama), qui semblait résumer toutes les autres, en faisant naître l'unité des individualités qui se fondaient en elles. S'associant avec des nations Mlechas ou étrangères, de l'Asie occidentale, avec les Palis restés dans les montagnes de Casi, et même avec la race bâtarde des Cutila-Césas, ils recommencèrent à harceler la royauté d'Ayoudiah.

Un Radjah, du nom de Paraçou Rama, partisan de la doctrine opposée qui soutenait que l'individualité spirituelle ne se perdait pas dans l'unité, et réunissant le double caractère semi-religieux et semi-guerrier que le pouvoir d'Ayoudiah s'était acquis, puisqu'il était de race Brahmanah et cependant Kchatryah, extermina la plus grande partie de ces ennemis intérieurs et étrangers. Cependant ils se rallièrent et recommencèrent la guerre qui se termina par une transaction, dans laquelle on accordait aux Kchatryahs

la permission de manger avec les Brahmanahs. La différence de pureté qui séparait ces deux castes disparaissait donc.

Pendant ce temps, les Palis du Dekan étaient retombés dans les doctrines du premier âge. Un dogme à base femelle les avait ralliés : c'était celui de Bhavany, femme de Siva Mahadeva, l'ancien dieu des Palis, et dont le culte sanglant avait gardé la pratique des sacrifices humains.

Le second Rama ou Rama Tchandra, allié à la race de la Lune par sa femme Sita, dompta cette impure et sanguinaire rénovation des anciennes pratiques, et rétablit l'orthodoxie dans le Dekan.

Les Radjahs avaient obtenu un pouvoir semi-religieux, semi-politique : les Kchatryahs étaient parvenus à se faire considérer comme aussi purs que les Brahmanahs : la race du Soleil s'alliait à la race de la Lune : ainsi de toutes parts commençait la fusion entre les diverses parties de la race Deva ou les Douidjahas.

Mais voici plus. Un nouvel être sorti de la race de la Lune va attirer dans la voie de l'affranchissement et de la pureté tous les êtres regardés comme de race bâtarde et nés une seule fois : les Veissiahs, les Soudras, les Kchatryahs bâtards et les Cutila-Césas.

Ainsi Krichna est fils d'un Veissiah, ou marchand : il est élevé par un Soudra, ou berger : il est noir et a les cheveux frisés comme les Cutila-Césas ; et il a un frère qui est doué d'une force prodigieuse : guerrier et conquérant, il est Kchatryah : initié aux mystères des livres sacrés Vedas, il est Bramanah : créateur d'un centre sacré, ville mystérieuse, il est constituteur politique : réalisateur de la doctrine de l'unité spirituelle. il est une émanation divine, et déclaré par les dieux eux-mêmes roi du ciel inférieur, de la terre et des lieux d'en-bas.

Ce nouvel être était apparu au milieu d'un état de désordre et de dépravation dont les traditions gardent un souvenir lamentable. Mais, après avoir vaincu les ennemis intérieurs et étrangers qui s'opposaient à sa réalisation, sa doctrine se divisa dans la race même de la Lune, où elle était née. Deux branches de cette famille, les Pandavas et les Couravas, adoptèrent comme signes de dogme séparés, Krichna et Balarama son frère. Une guerre terrible s'alluma entre ces deux familles : les Pandavas en sortirent vainqueurs, et remplacèrent bientôt dans la domination de l'Inde la race du Soleil, qui disparut tout-à-fait.

La race de la Lune et la doctrine de Krichna

triomphaient donc. Mais nous avons dit qu'Ila, fondatrice de cette race, s'était alliée à Boudha, être de double nature, créateur d'une seule race de dieux égaux entre eux.

Le dogme de Krichna se transforma alors en celui de Bouddha; et il s'établit une égalité de pureté entre toutes les castes, sous le signe d'un repas commun auquel était admis tout Indien, de quelque caste, de quelque race qu'il fût, pour manger les restes du repas du dieu, qui ne consistait qu'en riz. Les Soudras, Balarama ou la force physique, les Cutila-Césas, que Krichna n'avait fait qu'associer à son œuvre en s'aidant d'eux ou en prenant leur forme, étaient donc mis sur la ligne de pureté des Douidjahas, où Krichna avait déjà mis les Veissiahs.

Mais c'était là une hérésie suivant les Brahmanahs orthodoxes; car le dogme séparait les Soudras, comme la caste la plus impure, et destinée à servir les autres : aussi la distinction des Douidjahas, pour les orthodoxes, ne s'est-elle jamais étendue qu'aux trois premières castes.

Il en résulta que, lorsque la doctrine de Krichna triomphante se fut appliquée politiquement, et eut mis le fils d'une femme soudra sur le trône de Dehly, où il s'occupa d'exterminer l'ancienne

caste des Kchatryahs, les Brahmanahs orthodoxes réagirent violemment contre ce qu'ils appelaient l'athéisme; et après avoir massacré une multitude de Bouddhistes ils les chassèrent de l'Inde.

Alors, sous l'influence d'un conquérant protecteur des sciences et des arts, Vikramadytia, se forma la dernière théorie morale, le dernier dogme de l'Inde orthodoxe, que Vyasa avait commencé à poser en même temps que se transformait la doctrine de Krichna, et qui domine encore aujourd'hui l'orthodoxie indienne.

Mais à côté de cette lutte du dogme et de sa plus forte hérésie, reparaissait l'ancienne doctrine des Djainas, ces Devas habitans primitifs du Baratha Varsha. Ils rejetaient tous les livres sacrés produits par la nouvelle parole révélée et les pratiques du culte. Cependant, bien qu'ils dissent que les actions bonnes ou mauvaises étaient fatales pour obtenir une renaissance (le dieu Djeinessouara étant indifférent, et ne punissant ni ne récompensant, mais absorbant les saints), ils conservaient la distinction des castes. Dieu, suivant eux, jouissait d'un bonheur non interrompu dans la contemplation de ses perfections. D'autres sectes existent encore dans l'Inde, mais d'une importance fort secondaire.

Avant de reprendre l'histoire de l'application

définitive du Bouddhisme, nous allons exposer la théogonie orthodoxe de la doctrine brahmanique, en la faisant suivre de la dernière formule philosophique à laquelle ce dogme a été réduit. Nous exposerons de même le dogme de sa dernière hérésie, les diverses transformations qu'il a subies, et le terme fatal où il est arrivé lorsqu'il a essayé de produire un résultat qui ne pouvait sortir que de la révélation chrétienne.

Le dogme moral orthodoxe du brahmanisme, formulé par le sacerdoce pendant les diverses transformations de cette société, était celui-ci :

Le créateur, Dieu invisible supérieur à tout, avait donné l'existence à des êtres secondaires capables de perfection et d'imperfection, et libres de choisir entre l'obéissance et la désobéissance à ses ordres. Il y eut un nombre considérable de ces êtres qui se révoltèrent et firent la guerre à ceux qui étaient restés fidèles au chef visible du ciel, Indra. Les révoltés commandés par Mahicha-Soura, sous la forme d'un buffle, furent victorieux. Alors Indra demanda secours au créateur invisible, de la bouche duquel sortit une flamme qui se changea en une belle femme appelée Mahamaya. Sous le nom de Dévi elle attaqua Mahicha-Soura, le poursuivit sous les diverses formes d'animaux qu'il prenait, et l'ayant enivré par un

charme, lui mit le pied sur le corps et lui trancha la tête.

Mais les révoltés étant revenu attaquer les êtres fidèles, la grande déesse prit la forme de Dourga avec dix bras armés, monta sur un lion, et, après les avoir vaincus, rendit la paix à l'univers.

Les révoltés vaincus furent précipités dans l'abîme des ténèbres, où ils souffrirent long-temps; mais les êtres fidèles intercédèrent en leur faveur auprès du créateur invisible, qui permit que les coupables pussent passer par des sphères de purification pour rentrer en grâce près de lui.

Le créateur s'unit donc à sa force Sakty, forme éternelle de la création; et il en naquit trois grands dieux chargés de créer les mondes et les êtres, de les conserver et de les transformer. Ces trois dieux sont Brahma, le créateur : Vichnou, le conservateur : Siva, le transformateur, qui se réunissent dans la mystérieuse syllabe *Aum*.

Voici maintenant la forme mystérieuse sous laquelle était présenté le sacrifice de la création universelle des mondes.

Au principe il n'y avait ni être, ni non-être, ni monde, ni ciel, ni lieu supérieur, ni lieu de bonheur pour un être contenant et contenu, ni gouffre d'eau profonde et terrible, ni mort, ni

immortalité, ni distinction du jour et de la nuit.

Mais *Il* respira en soufflant, seul avec *Elle*, qui habitait en lui.

Rien de ce qui a existé depuis, n'existait autre que *Lui*. Il n'y avait que ténèbres : l'univers était enveloppé d'obscurité. Tout était confondu, comme les choses fluides dans l'eau. Mais la masse couverte d'une écorce fut à la longue créée par le pouvoir de la contemplation.

Le premier désir (cama) fut d'abord formé dans son esprit ; et il devint semence primitive de la génération.

Dans l'acte de la création les lumineux rayons étaient-ils répandus au milieu, au-dessus, ou au-dessous ? C'est un mystère.

Cette semence productive étant enfin devenue providence et matière, *Elle* qui était soutenue en elle-même fut inférieure, et *Lui* qui la surveille fut supérieur.

Celui qui, au plus haut des cieux, est le régulateur de cet univers, sait seul pourquoi cette création a pris naissance, d'où procède le monde, d'où il s'est élevé, et s'il se soutient lui-même ou non.

La victime fut tissée avec des fils de chaque côté, et étendue par cent-un dieux-pères qui tissèrent, fabriquèrent et placèrent la trame et

le tissu. Le mâle l'étendit, l'entoura et la divisa dans ce monde et dans le ciel. Les rayons s'assemblèrent à l'autel et préparèrent les sons sacrés et la trame.

Quelle était la place de cette victime divine que tous les dieux sacrifièrent? Quels étaient sa forme, le motif du sacrifice, l'enceinte, la mesure, l'oblation et la prière? C'est un mystère.

D'abord fut produite la gaiatry (prière la plus puissante) : Savitri (le soleil) accompagné d'Ushnish (mesure de vers) : ensuite Soma (la lune), avec Anushtubh et avec des prières : pendant cela Vrihati naissait avec Vrihaspati (planète), qui était créé par la parole : Virati vint ensuite soutenu par Mitra (forme du soleil) et Varouna (la mer) : Indra fut fait supérieur à la moyenne portion du jour et à Trishtubh : Iagati suivit tous les dieux : et par ce sacrifice universel, les sages, les hommes et les ancêtres furent formés.

Voici enfin le dogme scientifique et pratique qui découlait de cette doctrine morale.

Il y a trois Devatas, dont les demeures sont la terre, la région intermédiaire et le soleil. Pradjapati est leur nom collectif comme dieu, et la syllabe sacrée Aum s'applique à chacun d'eux. D'autres Devatas appartiennent à ces trois régions, mais ils font partie de ces dieux; et, bien

qu'ils aient des noms et des attributs divers en rapport avec leurs actes, ils sont compris sous un seul nom divin, Mahanathma (la grande âme).

La terre est circulaire et plate : à son centre est le mont Merou qui s'élève à quinze cent mille lieues au-dessus d'elle, sous le nom de Sou-Merou, et s'enfonce d'autant au-dessous sous le nom de Cou-Merou.

Brahma, Vichnou, Siva et les autres dieux habitent le Sou-Merou qui est gardé par Indra.

Yama commande aux démons qui habitent l'horrible lieu du Cou-Merou.

Sur la terre, la loi est un mystère confié à la garde des Brahmanahs, auxquels il est défendu de sortir du territoire sacré. Le Brahmanah est de droit seigneur de toute création, parce qu'il tire son origine de la tête de Brahma. Par là il est la caste la plus pure, et a seul le droit d'étudier et d'enseigner les Vedas, d'accomplir les sacrifices et de diriger ceux des autres.

Le Kchatryah, né des bras de Brahma, est moins pur que le Brahmanah, et plus pur que les deux autres castes, les Veissiahs et les Soudras : ces derniers sont impurs, car ils sont sortis des pieds de Brahma.

Pour qu'un homme soit complet et parfait, il doit se composer de lui-même, d'une femme et

d'un fils ; car c'est le fils qui peut seul le délivrer, après sa mort, du séjour infernal, en lui faisant le sacrifice des ancêtres. De même le père, au moment de la naissance de son fils aîné, acquitte sa dette à l'égard de ses ancêtres : aussi l'aîné doit-il hériter de tout.

Le mari ne fait qu'une seule personne avec sa femme : aussi doit-on toujours prendre sa première femme dans sa caste. Tout Douidjaha (deux-fois-né) qui a des femmes de plusieurs classes, doit régler entre elles la préséance, les égards et le logement. Une femme ne doit jamais agir à sa fantaisie ; car elle est toujours sous l'autorité de son père, de son mari, ou de son fils. Les femmes stériles, ou celles dont les enfans sont morts, ou qui n'ont que des filles, ou qui parlent sans respect, doivent être remplacées à des temps marqués par la loi.

L'homme a trois esprits en lui : Paranathma, qui est dans tout : Mahat, qui est dans tous les êtres animés ; et Kchetradjna, qui est le moteur du corps et perçoit le plaisir et la peine. Ces trois âmes sont en liaison intime entre elles.

Les âmes qui ont fait de bonnes actions vont dans les Souargas, séjour de plaisirs et de bonheur, où elles en reçoivent la récompense, et où, par divers degrés, elles arrivent à la cour d'Indra.

Les âmes qui ont commis assez de mauvaises actions pour que les bonnes ne puissent pas l'emporter, sont plongées dans le Naraka, la tête en bas, où les Asouras leur font souffrir une succession toujours croissante de tourmens affreux.

Lorsque le temps fixé pour les peines et les récompenses temporaires est accompli, les âmes reviennent sur la terre, et rentrent dans de nouveaux corps, au-dessus ou au-dessous de la classe d'êtres qu'elles ont occupée auparavant, suivant leur degré de purification.

Les classes de transmigration sont au nombre de trois, et dans une hiérarchie ascendante où passent les âmes, suivant qu'elles sont douées d'obscurité, de passion, ou de bonté. Chacune de ces trois classes a elle-même trois degrés.

Lorsque, après avoir expié les fautes nées de l'abandon aux sens, l'âme a été purifiée de toute souillure, elle retourne vers les deux principes, douée d'une immense énergie : Paranathma (la grande âme) et Mahat (l'intelligence).

Le culte prescrit par les livres sacrés est de deux sortes : l'un est en rapport avec le monde et procure des jouissances : l'autre en est détaché et conduit à la félicité suprême.

Il nous reste à indiquer le dernier terme où la philosophie orthodoxe, appelée *vedanta*, et créée

par Vyasa, a amené ce dogme et cette pratique.

Cette doctrine pratique du Yoga est celle-ci : L'homme agit et renonce seulement au fruit de ses actions, ne travaillant que dans la vue de concourir au grand œuvre de la création et de compléter l'ensemble des plans conçus par Brahmah.

La loi est de faire pénitence, de retenir ses sens, et de faire de bonnes œuvres avec un cœur pur. Le plus grand de tous les sacrifices est le Sarva-medha, qui consiste à jeter en imagination tous les mondes et ce qu'ils contiennent dans le feu de la puissance du créateur.

L'âme par la puissance de la méditation quitte le corps, et monte par divers cieux hiérarchisés, où elle prend un nouveau corps, pour arriver au ciel de Brahmah, où, après cent années, elle doit être absorbée dans la divine nature. En arrivant dans ce ciel, l'âme s'asseoit sur le trône de lumière où le créateur est assis lui-même, et elle répond aux questions qu'il lui adresse : Je suis le temps, le passé, le présent et l'avenir : je suis émané de celui qui est la lumière par lui-même : tout ce qui est, ou qui sera, émane de moi : vous êtes l'âme de toutes choses, et ce que vous êtes, je le suis.

La formule la plus générale du Yoguisme était

celle-ci : Dieu séparé de la matière est le possesseur de la vie : son esprit traverse toute la création. Quand le désir de produire toutes les créatures vient dans le divin esprit, Dieu unit à lui-même Sakty (Énergie), en qui résident trois qualités tendant à la divine sagesse, à l'activité, et à la sensualité.

La sagesse humaine consiste dans une application constante au moi ; car rien n'existe que le moi : triple dans son unité, absolu dans son existence, sa lumière infinie et sa joie suprême. Et la joie suprême ne peut être obtenue qu'en répétant sans cesse : Je suis moi-même Param-Brahmah.

Il est impossible d'arriver à un égoïsme spiritualiste plus complet, et de résumer en même temps la double existence hiérarchique de l'esprit et de la matière, dans un dogme plus net. Ce dogme ne supposait en effet l'existence des mondes produits par l'union de Dieu et de l'Énergie, que comme une occasion temporaire de purifier l'âme, qui n'avait pour but que de retourner se confondre avec l'esprit, en qui se réabsorbaient tous les esprits divins et humains, pour être émis de nouveau par une nouvelle union de deux grands êtres séparés : Dieu et l'Énergie.

Mais cette constitution si absolue de l'individu

spirituel dans la doctrine orthodoxe n'avait porté aucune atteinte à la hiérarchie matérielle des castes et à la hiérarchie cosmique temporaire. Aussi, aujourd'hui encore, chez les populations indiennes qui sont restées sous l'influence directe de l'orthodoxie brahmanique, retrouve-t-on la grande division des deux-fois-nés (Douidjaha) qui comprend les premières castes, et des une-fois-nés qui ne comprend que les Soudras : seulement les Radjahs sont devenus des chefs sociaux auxquels les Brahmanahs sont soumis; et les fonctions des Kchatryahs et des Brahmanahs sont confondues de manière que les Brahmanahs peuvent porter les armes.

Nous allons voir maintenant les conséquences qu'ont amenées les doctrines de Krichna : hérésie contre laquelle les partisans de Vyasa et les Brahmanahs luttèrent, jusqu'à ce qu'ils l'eurent expulsée de l'Inde.

Krichna avait dit : — Je suis le même envers tous : je ne hais, ni n'aime aucun des hommes : ceux qui m'adressent leur culte seront dans moi, et moi dans eux. Tous ceux qui ont recours à moi, fussent-ils sortis d'une matrice de péché, les femmes, les Veissiahs, les Soudras, peuvent tous parvenir à la voie suprême, à plus forte raison les saints Brahmanahs et les saints Radjahs.

Toute la différence qu'il y avait jusque-là, entre cette doctrine et celle de la philosophie orthodoxe, était donc que Krichna se donnait pour l'unité divine de tous les esprits, les admettant tous indifféremment. En effet on voit en même temps qu'il conservait la hiérarchie des castes et des degrés de pureté entre les êtres humains : et que l'indifférence pour les actes des hommes lui était personnelle, puisque dans son histoire il est donné comme une émanation divine que l'*Invisible* a envoyée sur la terre, à la prière des autres dieux, pour faire cesser les désordres terrestres

Mais lorsque le dogme de Krichna se transforma en celui de Bouddha, ces ressemblances avec l'orthodoxie ne tardèrent pas à disparaître.

On a vu comment le Boudha du premier âge, par son alliance avec Ila, fille du Radjah de Dravira, avait déjà modifié son ancien dogme de l'être double, par ce contact avec la nouvelle doctrine brahmanique. Krichna, sorti de la race de la Lune et se transformant dans le nouveau Bouddha, ne faisait donc qu'appliquer définitivement son unité spirituelle à l'unité de race du Boudha primitif. Aussi le premier signe de cette transformation fut-il le repas commun fait dans le temple, où toutes les castes se parta-

geaient les restes de l'offrande de riz faite au dieu.

Le signe de l'égalité terrestre et matérielle, tout empreint de l'unité indifférente fatale de Krichna, ne tarda pas à produire ses conséquences. Ainsi le Bouddhisme de l'Inde dit que le principe qui donnait la vie à tout, n'avait par lui-même, ni vie, ni intelligence, ni volonté, ni forme; et que l'union de l'âme avec la matière produisait seule tout cela: que l'homme avait la même âme qui était dans tous les animaux; et n'avait que la parole de plus qu'eux: que la différence des corps, la condition et la transmigration des créatures étaient déterminées fatalement par les actes bons ou mauvais des corps antérieurs: que Bouddha n'interrogeait ni ne jugeait les âmes, qui allaient dans le séjour de récompense et de peine et dans des successions de naissance et de mort par la force des bonnes ou des mauvaises œuvres, lesquelles élevaient ou abaissaient le monde en même temps.

La nécessité de la bonne œuvre était déterminée par la faute des êtres célestes, qui, ayant perdu leur immortalité, avaient créé les hommes; et cette faute ayant troublé le repos universel, tout acte humain louable devait tendre à rétablir le repos.

Mais les hérésies bouddhistes poussèrent encore plus loin les conséquences de ce fatalisme, de cette indifférence morale, et de cette tendance à l'immobilité.

Les uns dirent qu'Adi-Bouddha, créateur et conservateur de toutes choses, les amortissait quand il détournait d'elles sa face; et qu'alors il restait seul.

Les autres soutinrent que les formes n'étaient que des illusions; et qu'il n'existait qu'Adi-Bouddha, esprit.

D'autres encore avancèrent qu'il n'y avait de réalité que les formes, et que c'était Adi-Bouddha.

Il y en eut qui convinrent bien que toutes les créatures vivantes étaient contenues dans Adi-Bouddha; mais ils admirent qu'il en était distinct.

Enfin une dernière secte dit qu'Adi-Bouddha n'était que la volonté qui existait dans chacun des êtres multiples.

Toutes les formules panthéistiques étaient inventées. Sorties du dogme du retour basé sur la possession absolue des esprits secondaires et sur la doctrine de la chute, elles ne pouvaient jamais aboutir, dans le but d'établir l'unité et l'égalité spirituelles et matérielles, qu'à ce mélange de deux cercles, l'un spirituel, l'autre matériel, affirmés tous deux ou niés l'un par l'au-

tre, et formant une circulation purificatrice, ou fatale et indifférente, qui amenait l'anéantissement de l'individu et l'immobilité du dieu, dernier terme du retour et de l'absorption.

2. *Tatars.*

Ce fut la partie nomade de la race tatare, dont nous avons vu la portion sédentaire s'établir en Chine, qui appliqua le Bouddhisme.

Pendant la plus grande partie du second âge, les deux races des Tatars et des Mongols luttèrent avec des succès inégaux. Mais ce fut dans la seconde que se trouvèrent les constituteurs politiques de cette dernière hérésie indienne, comme les Chinois avaient été les constituteurs de la première. Tchingiz-Khan et Timourlan furent les réformateurs des Tatars, qui se divisèrent en Toum-hou, ou Tatars orientaux, et en Hiong-nou, ou Tatars occidentaux.

Les premiers furent détruits par les seconds, qui s'emparèrent de la Chine. Après un long temps de règne ils en furent chassés, et allèrent s'allier à d'autres nations tatares, en formant deux groupes, l'un des Huns orientaux, qui lutta encore contre la Chine, l'autre des Huns occiden-

taux, qui se répandit sur l'Europe et fut repoussé par Charlemagne. C'est cette horde qui porte aujourd'hui le nom de Kalmouks.

Quant à ceux qui constituèrent le Bouddhisme, Tchingiz-Khan et Timourlan, ils descendaient d'une femme, qui vers les premiers temps de notre ère avait réformé la religion tatare. Tchingiz-Khan, après ses conquêtes asiatiques, établit vers le douzième siècle son empire dans le Thibet, et mêla l'ancienne religion tatare avec l'hérésie indienne depuis long-temps répandue à Siam, au Tonquin, au Japon, en Chine et au Thibet.

La race de Tchingiz-Khan fut, vers le quatorzième siècle, remplacée par celle de Timourlan, ou des Timourides, qui à son tour fut déplacée par la première, dont le chef fut le grand Mogol.

Pendant ce temps le Lama, chef de la religion bouddhiste, était appelé grand roi de la précieuse doctrine, précepteur de l'empereur, dieu vivant. En effet, le Lama était regardé comme l'incarnation d'Adi-Bouddha lui-même, qui passait sans cesse dans le corps des Lamas successifs, ses incarnations perpétuelles et infinies.

Il y a maintenant encore deux chefs religieux au Thibet : le Dalaï-Lama, et le Bandjun-Er-

deni. Le premier est supérieur au second : la tranquillité de l'âme et le propre perfectionnement de l'homme sont le but de sa religion : le peuple l'appelle le Bouddha vivant.

Le Bandjun, incarnation d'un saint personnage, explique la renaissance du Dalaï-Lama dans un autre être, après sa mort.

Une multitude innombrable de Lamas célibataires peuplent les monastères du Thibet.

Dans l'ordre civil, plusieurs frères peuvent avoir une seule femme ; et les femmes mariées peuvent se donner à des étrangers. Enfin la sépulture se fait en donnant le cadavre à manger à des vautours ou à des chiens.

Lorsque le Bouddhisme s'introduisit en Chine vers le commencement de notre ère, deux réformateurs dont nous avons parlé, Lao-tseu et Kong-tseu (Congfu-tsé), avaient déjà établi une sorte d'unité abstraite dans le dogme et dans la pratique. Ainsi la grande-mère Tao ou Tai-kié était l'origine de toutes choses ; et l'individu qui établissait en lui l'équilibre entre la raison et la passion était l'homme parfait ; et suivant qu'il avait obtenu tel degré de perfection, son âme allait aux enfers, ou dans des monts éloignés, ou dans des animaux, ou enfin remontait au ciel d'où elle venait.

Le Bouddhisme qui prit en Chine le nom de culte de Fo, un ancien dieu chinois, n'eut pas grand'chose à changer à cette formule : aussi les Foe-Kiao dirent-ils qu'il fallait tout quitter pour s'occuper de la connaissance de soi-même, et acquérir une vie tranquille.

Vers le quatrième siècle, le culte de Fo fut protégé par un empereur : puis, après une division de la Chine en empires du Nord et du Midi où régnèrent de nombreuses familles impériales, vers le douzième siècle Tchingiz-Khan envahit le pays. Mais ses successeurs en furent chassés par la dynastie des Ming, qui elle-même fut forcée de céder l'empire aux Tatars-Mantchou, qui le gardent encore aujourd'hui.

Si l'on veut s'arrêter un instant pour comparer le dogme brahmanique à celui de Bouddha, on verra que les grandes formes théologiques créées dans le second âge étaient bien séparées dans le premier, et confondues dans le second.

Ainsi au sommet du dogme orthodoxe est le dieu invisible, innommé, séparé de la matière, et au-dessus de tout.

Puis se trouve la grande-mère, la forme universelle, victorieuse du mal.

Entre eux se placent les trois fils dieux, réu-

nis dans la syllabe Aum : Brahma le créateur, qui émet et réabsorbe les êtres à certaines époques pour les émettre et les réabsorber de nouveau : Vichnou le conservateur s'incarnant dans des formes pour sauver le monde; et Siva le transformateur.

Enfin viennent les âmes déchues, passant dans des formes matérielles hiérarchiques.

Les deux dogmes hérétiques, qui semblent venir en opposition avec celui-là, comme les deux frères, fils bâtards, hermaphrodites ou à double nature, nés de la mère, Bouddha et Djaina, font absorber tous les êtres et toutes les formes dans l'invisible, ou les font s'incarner dans la matière.

Sans doute le Brahmanisme tournait dans un cercle dont sa doctrine ne pouvait le faire sortir, et dont il n'est pas sorti. Mais le Bouddhisme et le Djainisme tuaient Dieu en le fixant dans le monde, ou en mettant le monde en lui. C'était la négation la plus absolue de Dieu : terme où tendent tous les panthéismes, dont la fin ne peut jamais être que la fatalité, l'immobilité et l'indifférence morale, c'est-à-dire la mort spirituelle.

LIVRE TROISIÈME.

HISTOIRE DU TROISIÈME AGE.

CHAPITRE I.

RÉVÉLATION DE JÉSUS-CHRIST.

Après avoir donné les détails historiques principaux, et l'ensemble du mouvement civilisateur, relatifs aux peuples qui ont figuré dans le second âge, nous devons nous arrêter un moment pour apprécier les résultats qui avaient été obtenus dans cette grande élaboration de la seconde parole divine.

On a vu que le premier âge avait été dominé

par la double pensée morale de l'extermination du mauvais principe, au moyen des fils du dieu céleste, et de la séparation des êtres coupables de désobéissance à la loi divine : ce qui mettait le pouvoir moral aux mains de la force régulière.

On a vu que la loi qui ordonnait de séparer le bien du mal, de subordonner la matière à l'esprit, et de multiplier l'espèce, avait fait créer trois fonctions, de direction, de conservation, et de multiplication, qui avaient été la base de la société primitive et de toutes les sociétés secondaires, et qui étaient considérées comme ayant des essences spirituelles différentes.

On a vu que l'activité de ces sociétés avait amené plusieurs résultats. Le premier était la solution des grandes questions sur l'origine, l'existence et la fin du cosme. Ainsi il avait été dit qu'une création divine avait donné naissance à une multitude de dieux secondaires bons, se mouvant dans le cosme, et ayant pour représentans sur la terre, séjour intermédiaire, leurs fils chargés d'y exterminer le mauvais principe ainsi que ses agens opposés aux dieux bons et à leur créateur. Ces fils divins retournaient à leur père céleste, ou étaient livrés au mauvais principe après leur fonction accomplie ; et le cosme devait

être un jour détruit, pour amener un monde pur où tous les êtres seraient heureux.

On a vu que l'application directe de cette morale de la séparation, de l'expiation et du mouvement, avait amené le sacrifice qui soumettait la force mauvaise à la force bonne, et qui avait donné : d'abord tous les principes des arts conservateurs de la morale, et enseignant cette morale par le sacrifice : puis les moyens de se rendre favorables les dieux célestes par l'oblation de ce qui leur plaisait, ce qui constituait l'étude et la connaissance de leur volonté par leurs mouvemens ou la science augurale : ensuite les moyens de tirer de la terre et de ses produits les choses les plus utiles à l'homme pour accomplir la loi, d'où résulta la connaissance des procédés industriels : enfin la multiplication des familles humaines à la surface du globe, se substituant à la race mauvaise qu'elles exterminaient, et à laquelle elles se montraient supérieures par l'unité morale de leur hiérarchie, quelle qu'elle fût.

On a vu enfin que chaque société n'était qu'une famille à base différente, suivant l'être familier qui l'avait constituée. Or, de même que tout individu secondaire était possédé par le chef-dieu, de même tout acte individuel était un sacrifice religieux, dirigé et maintenu dans des limites

étroites par la loi morale qui domptait le désordre de la force; de même aussi tout ordre général de travaux était un culte, qui lui-même n'était autre chose que l'acte social commandé par le chef-dieu et imposé par un sacrifice matériel. Ainsi l'art, la science, l'industrie, le commerce, la guerre, la politique, enfin tout ce qui semble avoir dans les sociétés modernes une existence isolée, était un sacrifice faisant partie du culte, dirigé par la morale et accompli suivant la formule du dogme. Or chaque société ainsi compacte s'était, comme nous l'avons dit, isolée des autres en se considérant comme centre de la terre; et l'espèce s'était tellement divisée en se multipliant que ses fragmens épars ne se reconnaissaient plus entre eux.

Le premier mouvement de l'activité morale du second âge fut donc de rétablir l'unité. L'Inde reçut la nouvelle parole divine qui établit l'unité spirituelle, et ne donna plus qu'un acte moral à accomplir, la purification. Un seul dieu secondaire avait créé tous les êtres, et devait les absorber tous; et les chefs politiques tentèrent de constituer l'unité de pouvoir. Enfin une dernière hérésie confondit, ainsi que nous l'avons vu, toutes les races, tous les dieux, tous les êtres, dans un monstrueux panthéisme.

Tandis que la branche de cette révélation, qui avait passé en Ethiopie, cheminait le long du Nil et finissait par s'infiltrer dans tous les cultes et chez toutes les nations sous la forme des initiations isiaques, la tendance unitaire se manifestait aussi chez les nations réformées. Là, la doctrine morale s'était aussi modifiée. Nous avons dit qu'à la fin du premier âge, la doctrine du mal absolu et exterminable s'était déjà bien affaiblie : dans le second, elle disparut presque entièrement, et le mauvais principe ne fut plus qu'un moqueur. Alors la doctrine d'expiation resta seule. La pensée d'unité fit de même dans chaque nation dominer toute la multitude des dieux secondaires par un seul dieu unitaire, leur père, qui, dans les derniers dogmes théogoniques formulés, les absorba pour être lui seul l'âme du monde. La pensée d'unité politique suivit aussi cette tendance ; et nous l'avons montrée passant de l'Égypte à la Babylonie, à la Perse, à la Macédoine et à Rome, s'appuyant toujours sur la conquête et la force matérielle.

Mais pendant que partout s'accomplissait ce mouvement unitaire, qui voulait de nouveau réunir l'humanité sous un seul pouvoir divin et terrestre, il se faisait une séparation incessante

qui devait amener des résultats importans à la fin de cette époque.

D'abord, chez tous les peuples, à mesure que s'avance cet âge, on voit le guerrier tendre constamment à subalterniser le prêtre. Ce fait est particulièrement marqué chez les nations qui se transformèrent sous l'influence des réformateurs, en dehors de la révélation indienne. Un pouvoir politique se constitua donc chef social, ayant le prêtre pour conseiller, mais non plus pour directeur. Le noble armé eut même le droit de sacerdoce comme apanage de sa race. Ainsi se faisait déjà une séparation entre le culte et l'acte gouvernemental, entre le sacerdoce et le pouvoir royal.

Dans l'Inde, nous avons signalé ce fait croissant de la tendance des Kchatryahs à devenir les égaux des Brahmanahs. Enfin nous avons vu Krichna, résumant en lui les trois castes supérieures, se faire lui-même prêtre et fondateur de ville.

A mesure que nous nous éloignerons de l'Inde, nous trouverons la séparation plus marquée, et la qualité noble, ou guerrière, ou royale, prédominer le sacerdoce. En Éthiopie, le prêtre juge encore le roi de son vivant : en Égypte, le

Pharaon n'est plus jugé qu'après sa mort. En Grèce, les réformateurs sont laïques ; et la race supérieure noble, après avoir protégé le culte, s'en sépare tout-à-fait. A Rome, les patriciens, chefs sociaux, après avoir eu des pontifes près d'eux, passent leur pouvoir à l'empereur, qui se fait lui-même chef suprême du culte.

Les arts, la science, les procédés industriels, au principe des temps confondus dans le culte comme actes religieux, se séparèrent aussi de lui, dans la même proportion que nous venons de remarquer.

Ainsi dans l'Inde les arts religieux atteignirent leur summum d'intensité, et dépassèrent ceux de toutes les autres nations. Des montagnes tout entières furent converties en temples : des figurations sculptées de tous les objets naturels et des dieux à forme humaine, atteignirent un degré de perfection que les autres peuples de cette époque n'ont pu qu'égaler. Des constructions gigantesques, bâties sur l'ancienne forme des lieux sacrés que nous avons indiquée, s'ajoutèrent aux premières. On y retrouve l'enceinte séparatrice, gardienne de la demeure des dieux : la porte pyramidale, autel du sacrifice : la cour, où sont disposées les demeures des dieux secondaires : puis le temple proprement dit, divisé en deux

parties, un vestibule et un atrium mystérieux, où le prêtre entre seul et offre sur la table, autel du sacrifice, l'objet désiré par le dieu, placé sur le stèle qui lui sert de siége dans le sanctuaire. Mais ici les pierres brutes du premier âge sont merveilleusement taillées en colonnes, élevées en dômes ou en pyramides, et sculptées d'une multitude de figures symboliques.

La parole rhythmée, la musique, la danse, les promenades sacrées des dieux, les ornemens sacerdotaux les plus brillans, les offrandes de parfums et de fleurs, accompagnèrent le sacrifice oblatoire et purificateur du gui ou beurre clarifié, destiné au repas du dieu.

Les demeures royales des Radjahs furent à la même époque, bien que richement ornées, d'une importance secondaire aux lieux sacrés du culte.

Au contraire, en Égypte, en Babylonie, en Perse, les palais, séjours du chef politique et guerrier, bâtis sur le modèle du lieu sacré du premier âge dont nous venons de rappeler la disposition, occupent un immense espace de terrain couvert de leurs groupes de constructions, parmi lesquels figure un temple comme accessoire nécessaire. On peut consulter à cet égard les ruines de Thèbes, de Karnak et de Louqsor;

on y verra la preuve de cette prédominance du pouvoir politique sur le pouvoir sacerdotal. Aussi un sentiment de force assise, de lourdeur, semble-t-il écraser ces monumens, lorsqu'on les compare à ceux de l'Inde. Il en est de même des colosses royaux, immobiles ou engaînés dans leurs vêtemens, et complétement privés de la grâce active des belles sculptures des divinités indiennes. Enfin, comme dernière preuve de cette supériorité du pouvoir royal, nous citerons ces énormes masses pyramidales de Ghiseh qui ne sont autre chose que des tombeaux de Pharaons.

Si nous continuons à observer ce mouvement décroissant et séparateur de l'art et du culte, nous arriverons en Grèce et à Rome.

Dans l'Inde, la grâce des formes humaines s'était unie à la gigantesque construction des monumens : dans l'Égypte, l'architecture avait prédominé la sculpture des détails : dans la Grèce ce fut le contraire : l'architecture fut mesquine et bâtarde, et la sculpture acquit un haut degré d'imitation naturelle ; aussi bientôt quitta-t-elle les temples, où elle était à l'étroit, pour orner les demeures aristocratiques. Une séparation bien plus marquée s'opéra aussi en Grèce : le drame mythique quitta le culte sacré et vint sur un théâtre peindre le mystère de la vie humaine ; et l'histoire

cessa de garder le caractère de tradition sacrée pour prendre celui de narration libre.

Rome profita de cette séparation toujours croissante; et, jetant ses immenses aqueducs à travers les montagnes, ses chaussées à travers l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et ses cirques dans les villes conquises, elle appliqua à son système d'unité politique par la force matérielle l'art qui cessait d'être religieux.

Il en fut de même du dogme : à force de chercher l'unité divine dans laquelle devaient s'absorber toutes les autres divinités secondaires, on finit par nier ces dernières.

Dans l'Inde, divers systèmes formulés par des solitaires cherchèrent à remplacer la théologie si compliquée et si multipliée des dieux mâles et femelles qui peuplaient le monde. Tous les êtres suivant le dogme devaient un jour retourner à Brahmah ; alors l'un dit que ces formes des êtres n'étaient que des apparences qu'animait son esprit : un autre soutint que c'était son corps qui avait des périodes de vie. Les plus orthodoxes se disputèrent pour savoir si, à la fin des temps, tous les êtres seraient absorbés dans Brahmah, ou s'ils y resteraient distincts. Enfin, tandis que le Bouddhisme créait cette doctrine de confusion de tous les êtres, de tous les principes, de tous les

dieux, de toutes les fonctions, qui devait le mener à l'immobilité et à la mort sociale, le dernier des philosophes orthodoxes disait que l'action sociale ne devait être faite que dans le but d'accomplir le plan de Brahmah, et sans vue de récompense : qu'alors l'âme montait au ciel de Brahmah, et qu'après un temps elle était avec lui absorbée dans la nature du dieu invisible, lequel, séparé de la matière et possesseur de la vie, traversait de son esprit toute la création animée, et s'unissait à Sakty, son énergie douée de trois qualités, lorsqu'il voulait produire toutes les créatures.

Voilà donc dans l'Inde le point culminant de la science cosmique séparée du dogme. Nous allons voir quel était celui de la même théorie chez les nations réformées.

Privés de la grande unité du dieu invisible de l'Inde, les sages de l'Asie-Mineure, sortis des centres sacrés où les initiations enseignaient les mystères de la fécondation cosmique, et voulant faire disparaître les divinités secondaires qui peuplaient les phénomènes, ne purent s'élever qu'à une unité secondaire analogue aux plus inférieures de l'Inde. Ils dirent qu'il n'y avait qu'une réalité, l'esprit immuable, les formes n'étant que des illusions. D'autres y répondirent en mettant

la réalité dans la matière. Les plus avancés adoptèrent un mélange universel d'esprit et de matière. Enfin la combinaison des quatre élémens, comme création et conservation du cosme, fut le dernier terme de cette science séparée du dogme. On voit que ce n'était autre chose que le dernier terme où était arrivée aussi la doctrine d'expiation, lorsqu'elle avait pris pour agens de purification de la terre, l'air, l'eau et le feu.

L'Égypte formula sa science en mêlant la doctrine indienne avec un résultat semblable à celui que nous venons de voir obtenir dans l'école ionienne, et produisit les dogmes isiaques et hermétiques que nous avons donnés ailleurs, et où se retrouvent les grandes questions de création, de but du cosme et de fin du monde.

On voit donc que les sages de l'Asie-Mineure, qui furent continués par les Grecs, étaient ceux qui avaient le plus dépouillé la science de sa valeur religieuse, pour en faire une loi fatale.

Tandis que la science sortait des centres sacrés de l'initiation, les procédés industriels se séparaient aussi du culte mystérieux. L'initiation d'un côté prenait le caractère purement moral qui enseignait par des signes sensibles le grand symbole de la vie cosmique et de la vie humaine; et de l'autre côté les procédés d'agriculture, de

fabrication et de commerce allaient se vulgariser et se mettre à la portée de tout chef de famille qui possédait des instrumens vivans. Aussi le développement de force qui tendit à transformer tout au profit de l'homme social fut-il immense, et nous n'en citerons pour preuve que l'étendue des relations commerciales de Carthage et de Rome, ainsi que la masse énorme de produits, qui s'exécutaient pour être engloutis dans les palais impériaux, proconsulaires et patriciens.

Un résultat immense de ces travaux agricoles, industriels et commerciaux, fut un adoucissement très marqué dans les mœurs. Pour l'Inde, la doctrine de la transmigration des âmes dans les êtres animés fit non seulement proscrire les sacrifices sanglans, mais encore l'usage de toute espèce de viande : le riz et le gui, ou le beurre clarifié, devinrent la seule nourriture des Hindous à la fin de cet âge. Dans les autres pays, le pain, les fruits mêlés aux chairs des animaux amenèrent un résultat aussi marqué.

Enfin le commerce, en forçant les hommes à échanger par des procédés pacifiques les produits utiles à tous les besoins de la vie, leur fit connaître des relations qui n'étaient plus celles d'ennemi à ennemi.

L'anthropophagie avait donc cessé chez toutes les grandes nations : les sacrifices sanglans ne se pratiquaient plus dans la partie orthodoxe du peuple indien ; et partout la nourriture végétale avait diminué la férocité des hommes.

Sous l'influence de l'extension toujours croissante de l'unité spirituelle, monarchique ou fédérale, qui consolidait les sociétés en leur donnant une hiérarchie qui ne ressemblait plus que de loin à la famille compacte primitive, il se faisait aussi une séparation, comme dans toutes les autres parties de l'activité sociale. L'individu s'isolait, acquérait une activité propre, qui n'était plus limitée dans les bornes étroites du dogme et du culte social, qui l'enchaînaient auparavant par un acte de sacrifice matériel imposé par la force. Quand nous disons l'individu, nous entendons l'individu social qui se composait de plusieurs êtres. Ainsi la femme et l'enfant faisaient partie de l'homme : ils étaient son complément, partageant son droit de race à la vérité, mais soumis à lui comme fonctions inférieures de sa personnalité. Cela était dans l'Inde aussi bien que dans les nations réformées, monarchiques ou fédérales.

Enfin au-dessous de cet être composé, de ce

descendant des dieux primitifs, qui avait le *genius*, l'esprit social qui le rendait apte à la direction de la chose publique, se trouvait une multitude d'esclaves, lui appartenant, et n'ayant ni nom, ni famille. Chez les nations réformées on les mutilait encore, et on en faisait des chasses exterminatrices.

L'ancienne organisation de la famille qui constituait la société tout entière dans le premier âge, ne représentait donc plus maintenant qu'un individu social, formant avec d'autres individus semblables à lui une classe de la société, hiérarchisée avec d'autres classes, formées aussi de groupes de familles, où se transmettait le *genius* par la génération et non par un acte de sacrifice matériel. Ainsi c'étaient les trois castes Douidjaha ou deux-fois-nées de l'Inde, formées chacune d'individus composés d'un homme, de femmes, d'enfans et de Soudras : ou bien c'étaient les classes des patriciens, des chevaliers et des cliens, formées de même chacune d'individus-familles : ou bien toute autre division sociale.

Mais il y avait plus encore. L'individu avait en lui trois âmes, ou trois esprits différens et hiérarchiques : il avait donc absorbé en lui les trois fonctions primitives du premier âge qui étaient douées d'essences spirituelles différentes. Cette

division des âmes est tellement connue, et nous en avons donné de si fréquens exemples, qu'il est inutile de les rappeler : il nous suffit d'indiquer ce fait de la constitution de l'individu.

Enfin toutes les philosophies, toutes les dernières doctrines morales de ce second âge avaient tendu à individualiser l'homme le plus possible. Dans l'Inde le dernier degré de la contemplation était de se dire : Je suis moi-même le grand Brahmah. En Grèce, Socrate proclama comme principe moral absolu : Connais-toi toi-même. Enfin, dans le nord de l'Europe, Odin formula un code de préceptes moraux, où l'homme était en état de défiance vis-à-vis de tout ce qui l'entourait.

Cette possession de l'homme par lui-même amena nécessairement un résultat qui ne pouvait manquer : ce fut le suicide, dernière et égoïste application matérielle de la loi morale du retour.

Ainsi, tandis que d'un côté l'humanité, la morale, le dogme religieux et le pouvoir, cherchaient à se faire unitaires le plus possible :— en même temps que l'art créait ses merveilles religieuses du culte : que le dogme hiérarchisait ses dieux au-dessous d'un dieu indivisible : que la pratique transformatrice de l'expiation formulait

le grand mystère de la fécondation cosmique : — il sortait de chacun de ces travaux une forme nouvelle qui s'isolait : c'était l'unité politique nationale qui se constituait par la force : l'art qui devenait économiste : la science qui se faisait matérialiste ou panthéiste : l'industrie qui s'accomplissait dans le but d'intérêts particuliers : la famille qui se constituait par la génération : enfin l'homme qui se faisait égoïste jusqu'au suicide.

Après avoir constaté les résultats généraux obtenus par le mouvement civilisateur du second âge, il nous reste à montrer qu'une révélation seule pouvait changer la dernière et irrévocable application du dogme de la chute et de celui du double principe qui existait encore : c'est-à-dire : la division en deux races, qui se trouvait partout, soit qu'elles fussent l'une divine, l'autre terrestre : l'une maître, l'autre esclave : l'une nationale, l'autre étrangère : l'une sacrée, l'autre impure : et l'emploi de la force dans la constitution et la hiérarchie sociales.

Aucun des dogmes existans ne pouvait en effet amener à la fois l'égalité d'origine spirituelle et matérielle, qui était nécessaire pour affranchir tous les individus humains, quels qu'ils fussent.

Le dogme indien n'avait pu arriver à établir l'égalité spirituelle que sous le point de vue d'une

émanation et d'une absorption circulaire des esprits. Il avait été obligé en outre de conserver l'inégalité d'origine matérielle des castes, en la faisant d'institution divine : car c'était le seul moyen de conservation sociale et de purification successive des âmes déchues.

Dès que les partisans de cette doctrine voulurent arriver à l'égalité matérielle, tout en conservant la doctrine de la chute, seul mobile d'activité morale et cosmique qui pût exister dans ce dogme, ils furent obligés d'arriver à l'indifférence de leur Dieu, à une double circulation spirituelle et matérielle, ou à une seule circulation qui niait l'esprit ou la matière, mais qui dans tous les cas constituait la fatalité dans la succession des actes humains, et niait par conséquent la liberté morale. Aussi l'immobilité et le repos étaient-ils le but où tendait le cosme troublé par la faute commise au principe des temps.

Ce panthéisme inexorable du Bouddhisme niait donc la moralité des actes en faisant le dieu indifférent, et la liberté de l'homme en le faisant fatal spirituellement et matériellement.

L'autre hérésie puissante du dogme indien, celle des Djainas, moins conséquente avec sa théorie panthéistique, avait conservé la hiérarchie matérielle des castes.

Restait donc comme seul résultat véritable de cette doctrine, le dogme orthodoxe, qui considérait le dieu invisible comme séparé de la matière et du monde. En outre, ce dieu n'était pas indifférent à ce qui se passait dans le cosme; car, dans l'histoire de Krichna, les trois grands Devas vont le prier de mettre un terme au désordre, et il ordonne une nouvelle incarnation.

Le dogme acquis par l'élaboration spirituelle de l'Inde au second âge était donc la reconnaissance d'une unité cosmique régie par une loi circulaire, et la reconnaissance du dieu invisible séparé de la matière.

L'obstacle à tout autre développement était l'inégalité divine des castes.

Chez les autres nations, Rome seule était arrivée à établir une unité politique terrestre. Toutes les autres prétentions à la domination universelle avaient cédé devant elle : les nations indiennes lui avaient seules résisté, soutenues qu'elles étaient par leur puissante unité spirituelle.

Mais, si Rome avait donné droit de cité aux nobles étrangers, par suite de l'affaiblissement du dogme moral des deux principes et de l'établissement des initiations isiaques, elle avait conservé la division en maîtres et esclaves, ob-

stacle insurmontable à l'égalité de race, et qui était le résultat nécessaire du dogme de la chute et de celui de la séparation.

Quant aux autres nations réformées, tous leurs syncrétismes religieux, tous leurs fédéralismes venus par en bas, n'avaient pu s'élever qu'à un dieu inférieur reconnu comme l'âme du monde, ou à des associations impuissantes de peuples. Ainsi, que ce fut le Zeus des Hellènes, le Tina des Étrusques, l'Odin du Nord, ce n'était jamais qu'un dieu secondaire de milieu; et si dans le mystère des temples il se conservait la pensée d'un dieu supérieur à celui-là, ce ne pouvait être que l'équivalent du Brahma de l'Inde, ce premier né des êtres, cette première créature du Dieu invisible. Son antagoniste même, le principe du mal, avait perdu toute sa force : moqueur comme le Loka des Scandinaves et le Momus des Grecs, il n'était plus qu'un être plaisant, faisant des malices aux dieux. Il en avait été de même des fédérations nationales, assemblées dans des intérêts riverains, et bientôt soumises par quelque grande monarchie.

Cependant chez ces nations impuissantes à former une unité assez forte pour dominer les autres dogmes ou les autres pouvoirs, étaient nées deux unités secondaires. L'une, celle de la

philosophie ionienne, avait constitué une formule scientifique explicatrice de la vie circulaire du cosme, sans intervention autre que celle de forces fatales, toute influence des dieux secondaires ayant été annihilée. L'autre, la doctrine morale des peuples du nord de l'Europe, avait constitué une individualité humaine, spirituelle et matérielle, isolée, et ennemie de tout ce qui l'entourait.

Ces deux forces restèrent indépendantes de l'empire romain : l'une, en le dominant intellectuellement, du centre qu'elle avait choisi dans l'école d'Alexandrie : l'autre, en lui résistant par la force guerrière, et en l'arrêtant dans ses forêts.

Restait une nation isolée entre toutes les autres, et qui au milieu des conquêtes, du morcellement et de la servitude, que successivement lui imposèrent tous les grands peuples, conserva intact son dogme moral : c'était la nation juive.

Nous avons dit que ses deux premiers créateurs, Arphaxad et Abraham, lui avaient donné le dogme et l'organisation d'une seule race, basés sur l'origine d'un être à double nature, analogue à tous les *hommes*. On a vu aussi que Moïse avait superposé à ce dogme une cosmogonie d'où les dieux secondaires avaient été supprimés, pour

être remplacés par un être collectif primitif, apparaissant à la fin de la création, sous un nom nouveau, à l'homme qu'il créait de souffle et de terre, c'est-à-dire de double nature, ainsi que l'avaient dit les créateurs du peuple hébreu. Depuis ce moment, avaient été consignées dans la tradition hébraïque toutes les fautes de la désobéissance qui motivaient la doctrine pratique de l'expiation : de sorte que ce livre se trouvait un résumé de toutes les conditions morales de la chute, avec leurs causes et leur punition. Et en effet on y va reconnaître tous les exemples que nous avons donnés : —

D'abord la chute de l'homme causée par la femme, séduite elle-même par le mauvais esprit : ce qui détermine la séparation de la famille humaine, expulsée du séjour divin :

Puis le crime du frère qui, révolté contre la hiérarchie qui lui impose son frère, le tue et se voit condamné à expier par le mouvement :

Ensuite la faute de Lamech, qui s'accuse d'avoir tué un enfant et qui en annonce l'expiation volontaire :

Après cela la chute des anges, qui s'unissent aux filles des hommes et qui engendrent les géans monstrueux et corrompus : ce qui force Dieu à purifier la terre par l'eau ;

Vient encore le péché de Cham qui vole le secret de l'exaltation spirituelle de son père, et dont le fils bâtard expie sa naissance criminelle par l'esclavage :

Enfin le désordre des peuples assemblés à Babel, qui se fédèrent contre l'unité, et que Dieu punit en les condamnant à être séparés de langage, achève de compléter la série exacte de toutes les fautes d'infraction à la loi, commises par les êtres du premier âge, et fait comprendre le sentiment de terreur qui domina toujours le peuple hébreu, à la pensée d'une désobéissance à la loi donnée par Dieu, et son horreur pour tout être étranger à la société qu'il formait.

Lorsque le nouveau Verbe vint détruire l'obstacle que le dogme de la chute mettait à l'affranchissement de tous les êtres humains : lorsque le Fils de Dieu vint donner sa vie, en offrant librement et volontairement le plus grand sacrifice qui eût jamais été accompli, pour racheter l'homme de l'expiation forcée, et lui donner un nouveau but d'activité dans le dévouement libre : lorsque Jésus-Christ vint dire que sa venue avait été préparée par le Saint-Esprit, et qu'il annonçait le règne de son Père : il adopta comme expression du passé, la tradition qui contenait le souvenir de toutes les fautes humaines : la Cos-

mogonie, qui, niant tous les dieux secondaires, plaçait au-dessus d'elle une activité spirituelle : et la race unitaire, qui reconnaissait pour origine un être dont la double nature spirituelle et matérielle avait été à la fois créée par un dieu. Et le livre sacré des Hébreux devint le précurseur du livre sacré qui racontait la parole et la vie du Sauveur.

Le Fils de Dieu disait en effet : Je ne viens pas changer la loi, je viens l'accomplir. Et cela était vrai au dernier point ; car, en adoptant la puissance divine placée au-dessus du monde, et l'unité du monde que reconnaissait la tradition, il nommait cette activité spirituelle l'Esprit-Saint; et en même temps lui-même, comme Verbe de Dieu, venait annoncer son Père et délivrer l'homme de la loi circulaire de la vie qu'au nom de cette unité cosmique on lui avait imposée en enchaînant sa liberté morale.

Il ne changeait donc pas la loi, en ce sens que sans nier le passé, il assumait en lui la charge de toutes les fautes commises, et il accomplissait cette loi par le divin sacrifice qu'il donnait comme l'exemple du dévouement le plus sublime. Ce sacrifice était donc en même temps la satisfaction à la loi ancienne et le signe de la loi nouvelle d'activité, car il était l'acte que devaient

imiter librement tous les hommes affranchis par lui, afin de mériter près du Père céleste, qui leur était commun à tous, quels qu'ils fussent, dieux ou hommes, maîtres ou esclaves, gens de nations ou gens du dehors, hommes ou femmes, pères ou enfans.

En outre, il accomplissait la loi dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, comme réalisation du plan divin, puisqu'il liait le passé exécuté par l'Esprit-Saint à l'avenir qui sera le règne de son père, en donnant par sa parole et son acte le moyen de passer de l'un à l'autre, c'est-à-dire en créant l'homme agent libre de Dieu, pour amener le règne de la volonté divine.

Mais il fit plus encore : en déliant les hommes qu'il faisait égaux d'origine spirituelle et matérielle, et libres moralement, il les unit par le lien de l'amour, en donnant à chacun d'eux, par le mystère de son divin corps et de son divin sang transformés dans l'eucharistie, le signe spirituel du dévouement le plus absolu. Il créait la fraternité universelle.

Jésus-Christ détruisait donc tous les obstacles nés des termes moyens que les dogmes, qui avaient constitué l'humanité, avaient employés pour garantir la conservation sociale pendant l'éducation des individus. Il affranchissait les

hommes des trois grands jougs qui leur avaient été imposés : la fatalité dans le cosme, la race dans la société, la possession dans la famille.

Mais comme sa doctrine, en sa qualité de révélation, ne pouvait pas être seulement négative, mais devait encore être une affirmation, il constituait l'être humain, quel qu'il fût, agent libre de Dieu; et il le soumettait, non plus à la hiérarchie de l'origine matérielle, mais à la hiérarchie spirituelle, dont l'Église était la mère, et dont chaque fils pouvait devenir, par son mérite personnel, le père spirituel, en y exerçant le pouvoir directeur le plus élevé.

Il constituait en même temps la famille par l'esprit; en ce sens que la chair, ne donnant plus aucun droit de possession au père ni à la mère sur l'enfant, il n'y avait de parens que ceux qui introduisaient l'enfant à la doctrine morale révélée : qui, en un mot, le créaient spirituellement.

Cet être libre moralement dans le monde, dans la société et dans la famille, était donc lié, par le sacrifice d'obéissance à la loi morale donnée par Dieu, à la hiérarchie spirituelle de l'Église et à la puissance initiatrice des parens spirituels.

Il était en outre lié à Dieu et à ses frères par l'amour et la fraternité universelle, c'est-à-dire

par le sacrifice de sa vie entière à Dieu, et de son bonheur à celui des autres.

Enfin toute cette loi divine était sanctionnée par la parole et l'acte du Sauveur qui offrait l'exemple d'un sacrifice dénué de toute espérance personnelle, puisque lui-même était Dieu, maître de toutes choses, et qu'il n'avait pas de récompense à attendre.

L'activité la plus absolue dans un seul but de dévouement volontaire, telle était donc la formule pratique de la nouvelle loi révélée par le Verbe divin.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DES TRANSFORMATIONS CHRÉTIENNES JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Nous avons montré en regard, à la fin du précédent chapitre, les résultats obtenus par le second âge, et le caractère moral de la révélation chrétienne. Nous allons faire voir maintenant comment se fit le contact de la nouvelle doctrine avec les divers élémens sociaux dont nous avons donné les caractères particuliers. On reconnaîtra que chacun d'eux, suivant sa tendance, viendra en aide ou en obstacle à l'application de la

loi divine ; et que, pendant la lutte qui s'élèvera entre les restes de la réalisation de la loi ancienne et la société typique qui présentera l'exemple de l'accomplissement de la morale révélée par Jésus-Christ, les représentans de l'ancienne organisation du passé seront successivement transformés. Mais dans cette transformation chacun modifiera la nouvelle loi qu'il adoptera, et créera par cela même des organisations sociales temporaires. Or, dès que ces termes de passage entre la promulgation de la loi morale pure et son application définitive se feront stationnaires et se regarderont comme constitués irrévocablement, ou ils se détruiront eux-mêmes : ou ils seront détruits par la force : ou ils resteront immobiles, tandis que la réalisation chrétienne ira s'appliquer à d'autres nations : ou enfin ils se soumettront d'eux-mêmes à cette réalisation ; et alors ils marcheront sans s'arrêter vers la promesse faite par le révélateur du règne du Dieu sur la terre.

La race que le Fils de Dieu avait choisie pour y descendre, fut celle qui se chargea d'être le signe du mal. Elle crucifia le révélateur. La punition fut terrible : comme Caïn, elle fut condamnée à errer : comme Kanaan, elle fut partagée entre les nations.

Mais le sang de Jésus-Christ avait été fécond ; et bientôt, au sein même de la grande société romaine constituée par la force, se forma un petit germe social qui n'avait de hiérarchie que celle de l'esprit, qui n'avait de lien que celui de l'amour.

La doctrine révélée recevait le commencement de son application ; et le type de ce qui devait être réalisé un jour était créé.

De la masse du peuple qui avait écouté les apôtres, était sorti le premier degré de la hiérarchie : l'évêque créé par les disciples de Jésus-Christ. C'était lui qui faisait réciter le symbole des apôtres au *néophyte*. Il le préparait ensuite par l'abstinence, la prière et autres actes pieux, à recevoir le baptême au nom de la Sainte-Trinité : ce qui le constituait *catéchumène*. Enfin il le conduisait au repas de charité, appelé Agape ou Sainte-Cène, où on lisait les Saintes-Écritures, et où le pain et le vin étaient partagés en commun entre les *fidèles* qui étaient tous obligés d'y assister. On gardait la part des malades pour la leur envoyer, et leur témoigner l'amour de leurs frères.

Femmes, enfans, esclaves, pauvres, tout le monde était admis à cette initiation, aux saints mystères et au repas commun : tout le monde y

recevait sa part de liberté morale, d'égalité d'origine et de fraternité spirituelle.

C'était ce peuple de fidèles, cette Église, qui élisait l'évêque lorsqu'il venait à manquer : qui adoptait ou refusait les lois qui lui étaient présentées par le chef religieux : qui décidait dans les procès et dans les cas d'exclusion de l'Église pour fautes graves ; et qui pourvoyait à la nourriture de ses ministres et des pauvres.

Cependant la masse des fidèles s'augmentant sans cesse, les évêques créèrent deux fonctions secondaires pour les aider : ce furent les prêtres chargés de conserver et d'interpréter les Écritures dans les assemblées des fidèles, et les diacres ou diaconesses (car des femmes pouvaient accomplir cette fonction) employés à distribuer les moyens matériels d'existence.

Il n'y avait plus un mot à changer à ce type social, qui allait marcher à la conquête pacifique de toutes les sociétés anciennes, dont elle détruisait la hiérarchie sociale et la famille.

L'esclave pouvait devenir chef religieux, s'il était le plus dévoué : la femme était ange de Dieu comme l'homme, suivant la parole du maître ; et l'enfant était libre moralement, en même temps que protégé fraternellement par le baptême et l'eucharistie.

La société romaine à qui on prenait ses esclaves ; le père à qui on enlevait une partie de lui-même, la femme et l'enfant, s'émurent de colère contre des hommes désarmés, qui voulaient dominer cet empire du monde si bien établi : ils se levèrent pour les exterminer. Après avoir été crucifié par les Juifs, le corps de Jésus-Christ, qui vivait dans cette Église, signe spirituel de ce divin corps qu'elle avait reçu, fut déchiré encore par les dents des bêtes qu'on lançait dans le cirque sur les martyrs à genoux.

Quand les bourreaux romains furent lassés par la patience des témoins de la foi : quand la puissance de la doctrine chrétienne se fut élevée au-dessus de toutes les forces matérielles et de tous les pouvoirs terrestres, Constantin vit bien que là était le seul appui valable pour son empire chancelant. Sous la protection du Labarum qui lui avait donné la victoire, et avec l'aide de sa sainte mère, il appela à lui les évêques de l'Église, il bâtit des basiliques et envoya des missionnaires aux barbares. Mais c'était là tout ce que pouvait faire cet empereur nouvellement converti : il n'osa imposer à son peuple la foi à l'Église ; et il lui laissa la liberté de choisir entre le paganisme et le christianisme. Lui-même enfin

resta indécis dans la lutte qui se passait alors au sein même du christianisme.

C'est que si deux des premiers ennemis de la nouvelle parole étaient vaincus par la punition divine des Juifs et par la soumission de l'empire, il s'en était levé un nouveau plus terrible, car lui n'attaquait pas par la force, mais par l'esprit : c'était l'hérésie.

Un des élémens que nous avons signalés comme résultat de l'élaboration du second âge, était la science d'origine ionienne, qui avait passé en Grèce, pour aboutir à Alexandrie. Ayant, ainsi que nous l'avons dit, supprimé tous les dieux secondaires et laissé de côté toutes les grandes questions morales, elle avait fini par formuler la doctrine scientifique des élémens. La facilité qu'il y avait à adapter une science, qui s'était faite indifférente théologiquement, au dogme moral du christianisme attira à elle des chrétiens. Mais la communication avec les formules panthéistiques de cette école, avec sa science matérialiste et avec son doute éclectique, ne tarda pas à corrompre les esprits mal assurés qui s'étaient approchés d'elle. Plusieurs hérésies, nées déjà depuis long-temps, se réunirent enfin dans la pensée d'un prêtre jaloux, Arius, qui nia la divinité de Jésus-Christ, et par conséquent son

sacrifice divin et absolu : ce qui était annihiler la révélation et tous ses résultats pratiques.

La guerre morale qui résulta de cette hérésie dura long-temps et avec des succès balancés de part et d'autre, car l'arianisme avait de nombreux partisans. Un nouvel élément des anciennes sociétés, qui vint prendre part à la lutte qui se passait entre le christianisme et l'empire, contribua beaucoup à prolonger cette guerre de l'orthodoxie et de l'hérésie : ce fut les nations du nord qui envahirent le sol romain.

Le concile de Nicée avait établi contre Arius, qu'il avait condamné, le symbole de la foi orthodoxe ; mais les successeurs impuissans de Constantin, toujours incertains entre le catholicisme et l'arianisme, entre le christianisme et le paganisme, entre leurs peuples révoltés et les Barbares qui envahissaient leur pays, s'étaient épuisés dans ce grand conflit. Alors il se forma, pendant leur chute, une association de chrétiens orthodoxes dans cette Gaule qui avait si souvent menacé Rome ; et appelant à son aide contre l'empire les peuplades du nord, qui venaient de se convertir au christianisme sous l'influence de Saint-Remy, cette association reconnut le roi des Francs comme chef militaire chrétien, après lui avoir résisté comme chef de bandes païennes.

Mais à côté de ce pouvoir catholique qui se créait dans la race mérovingienne, les Goths, les Vandales, les Bourguignons, les Lombards, toutes ces peuplades de l'extrême nord, qui, sous l'inspiration de la dernière réforme d'Odin, venaient se jeter sur l'empire pour s'emparer du pouvoir matériel qui lui échappait, adoptèrent l'hérésie d'Arius.

La lutte s'établit à l'instant entre les Francs catholiques et les Goths ariens. L'hérésie, à peu près vaincue par la guerre, et foudroyée sans cesse par de nouveaux conciles qui répondaient à ses nouvelles formes par la confirmation du symbole de la foi, l'hérésie se divisa dans une multitude de petits peuples qui, appelant sans cesse les peuplades errantes du nord à leur aide, finirent par lasser la faiblesse des Mérovingiens, successeurs de Clovis; et une double transformation s'accomplit.

L'arianisme se présenta sous une nouvelle forme; et le catholicisme fut représenté par une nouvelle organisation sociale.

Les Arabes, ces éternels ennemis de toute société qui tendait à la civilisation, avaient été, ainsi que nous l'avons dit, les antagonistes de Noé, de la Babylonie, de la Perse, de l'Égypte, enfin de toutes les grandes puissances du premier

et du second âge. Ils ne manquèrent pas à leur caractère dans le troisième : ils furent les ennemis du christianisme.

Nomades ou sédentaires, ils n'avaient eu jusqu'à Mahomet, suivant leurs historiens, qu'une civilisation d'un degré fort inférieur : aussi ceux qui arrivèrent au christianisme ne purent-ils s'élever au-dessus des hérésies. Arius eut pour continuateur Mahomet. Ce réformateur eut la pensée de rétablir l'ancienne religion, et il y réussit ; car il replaça l'homme sous la fatalité cosmique, dont Jésus-Christ l'avait affranchi. La prédestination par Dieu de tous les actes de la vie de l'homme ôtait, en effet, à ce dernier toute liberté morale. Aussi le dogme du jugement des âmes après la mort, et de la récompense ou de la peine, ne pouvait-il être qu'une contradiction dans la doctrine mahométane, et prouvait que son auteur avait rassemblé, sans logique, les élémens épars des anciennes religions.

Deux grandes sectes, sous les noms d'Ali et de Moaviah, divisèrent au principe le mahométisme. Dans ce moment nous n'avons à nous occuper que de celle des Ommiades, Khalifs descendans de Moaviah, qui étendirent leurs conquêtes sur la Syrie, l'Inde et l'Espagne.

Si l'on se rappelle ce que nous avons dit des

tentatives d'unité politique faites dans le second âge, à l'aide de la force physique et guerrière, on ne pourra voir dans le dogme et dans l'organisation sociale du mahométisme autre chose qu'une tentative tardive d'une semblable unité. En effet tout s'accorde parfaitement avec ce résultat. Le dieu fatal régnant sur le monde est représenté sur la terre par un chef guerrier et religieux à la fois, dont la volonté se manifeste par la force, dont l'étranger est l'ennemi, dont l'être déchu est l'esclave, dont la femme et l'enfant sont la propriété.

Il était impossible de trouver quelque chose de plus opposé au christianisme. Aussi, à côté de cette puissance qui représentait si fidèlement l'ancienne société, se formait un corps social nouveau et temporaire pour résister, au nom du catholicisme, à cette invasion du paganisme transformé.

Le descendant de ce Charles Martel qui vainquit la puissance sarrasine de l'Espagne qu'il arrêta à Poitiers, Charlemagne, hiérarchisa la puissance guerrière du peuple qu'avait formée l'alliance des Gaulois et des Francs. Puis il éleva au-dessus de ce corps doué d'une force si imposante et si bien liée, l'Église catholique, signe spirituel et vivant de la société future.

Mais le désordre succéda bientôt à cette première constitution. Les successeurs de Charlemagne démembrèrent son empire; et la faiblesse des chefs encouragea un mélange informe et monstrueux des deux sociétés que Charlemagne avait mises en présence sans les confondre. Le clergé se fit seigneur temporel : les seigneurs portèrent le droit de race dans le clergé. Dès lors s'éleva cette prétention, que nous avons vu renaître si souvent, du guerrier qui veut subalterniser le prêtre.

Du démembrement de l'empire de Charlemagne se créèrent trois grands gouvernemens particuliers : l'empire d'Allemagne, le royaume de France et le royaume d'Italie. Ce fut l'empereur d'Allemagne qui éleva la prétention de placer la force au-dessus de l'esprit, c'est-à-dire de nommer, par son droit de pouvoir temporel, aux charges ecclésiastiques. Une lutte s'établit entre le pape et l'empereur, qui fut excommunié et vaincu. Mais pendant que s'accomplissait ce triomphe de la société spirituelle, type de l'avenir, sur la société féodale, reste temporaire de l'ancien droit de race, se levait une nouvelle famille royale créée par Hugues-Capet, qui se sommettait au signe spirituel de l'avenir, et allait prendre la mission de commencer la trans-

formation réalisatrice de la morale chrétienne.

Cependant une création d'un corps actif dans la voie catholique était toujours accompagnée, ainsi que nous l'avons vu jusqu'à cette heure, d'une création en sens inverse. Au moment où, dans l'ancien empire d'occident, l'Église catholique se conservait comme la représentante du corps de Jésus-Christ et de la hiérarchie spirituelle que sa parole avait formée, l'empire d'orient accomplissait sa destinée d'incertitude, et embrassait le schisme de Photius, qui, en faisant le Saint-Esprit l'égal du Fils, détruisait la hiérarchie de l'esprit sur la force, et réunissait dans une seule main la puissance morale du conservateur du dogme et la puissance physique du transformateur politique.

C'était donc le contraire de ce qui se passait dans l'occident, où le chef politique, ayant la conscience de la temporanéité de l'organisation qu'il dirigeait, laissait intact au-dessus de lui le signe moral des transformations à venir, dont l'influence le guidait dans la voie de la volonté divine.

Aussi, tandis qu'une branche mahométane de la race tatare, les Turcs Osmanlis, s'emparera de l'empire de Byzance et soumettra pendant long-temps la Grèce schismatique : tandis que le même schisme ira s'établir dans les steppes du

nord, sous la domination d'un empereur-pontife régnant sur une armée : la France catholique, confiante dans la race capétienne tant qu'elle suivra le signe religieux de l'avenir, commencera dans son sein l'application de la morale divine : jettera autour d'elle ses fils pour fonder des royaumes en Angleterre, en Italie, en Espagne ; et ira jusqu'au cœur de l'Islamisme délivrer le tombeau sacré du Sauveur.

Toutes les fonctions des nations chrétiennes étaient assignées ; et nous allons voir comment elles s'en acquittèrent.

L'Église elle-même devait donner le signal d'une activité particulière. Elle avait créé trois grands corps de moines, en leur donnant pour signe de leur fonction le dévouement le plus absolu, qui les faisait renoncer à la possession de tous les biens terrestres, ainsi qu'aux liens et aux joies de la famille. Alors elle les avait jetés sur le monde catholique en les chargeant du triple devoir d'expliquer la pratique de la foi au peuple, de formuler la science cosmique du catholicisme, et d'agir par la parole contre les erreurs en matière de dogme. Ce fut en effet ce que firent les trois ordres successivement créés des Bénédictins, des Franciscains et des Dominiquins.

A l'aide de la hiérarchie matérielle de la féo-

dalité, qui avait conservé la société, pendant que le clergé et les moines faisaient l'éducation spirituelle du peuple, les idées pratiques de la morale et du dogme chrétiens commençaient à germer dans les masses.

Aussi, du douzième au treizième siècle, époque à laquelle nous sommes arrivés, se fit-il une grande révolution sociale dans la voie orthodoxe; et en même temps, ainsi que cela arrivait toujours, il se leva une hérésie. La révolution orthodoxe était celle des communes : l'hérésie était celle qui a été plus particulièrement connue sous le nom des Albigeois.

Toute possession d'un homme par un autre était incompatible avec la liberté morale donnée à tous les hommes par le sacrifice de Jésus-Christ. Les rois catholiques français commencèrent donc par affranchir les serfs de leurs domaines; et les seigneurs suivirent bientôt cet exemple en vendant ou en donnant la liberté aux leurs.

Ces hommes nouveaux, unis par la fraternité chrétienne, copièrent alors la forme hiérarchique de l'Église : ils élurent eux-mêmes leur chef civil sous le nom de maire, leurs juges sous le nom de jurés, et se virent bientôt appelés dans le conseil des rois, avec le clergé et la noblesse. Ces conciles civils, connus sous le nom d'*États*, n'étaient eux-

mêmes autre chose qu'une imitation des conciles religieux. L'application de la hiérarchie spirituelle de l'Église à la société civile commençait donc à s'établir avec une activité qui ne devait plus cesser.

Mais, à côté de cette création orthodoxe de la commune et de ses résultats, s'étendait l'erreur de l'hérésie. La pensée de la liberté morale fit nier aux Albigeois et à toutes leurs sectes la hiérarchie spirituelle : suivant eux, tout laïque pouvait administrer les sacremens. Ils ne se bornèrent pas à cela. Le manichéisme, qui admettait les deux principes, premier dogme moral du premier âge depuis si long-temps disparu : le panthéisme, analogue à celui de l'Inde, qui faisait les âmes partir de Dieu, en sortant et y retournant fatalement, vinrent effrayer le catholicisme dans la personne de ces hérétiques. Leur vie austère leur avait attiré beaucoup de partisans : des seigneurs, des pays entiers s'étaient révoltés : des meurtres avaient été commis sur des moines envoyés par l'Église pour avertir ses enfans égarés. Une croisade, recommencée plusieurs fois à cause de la mauvaise foi qui violait sans cesse les conventions, mit fin à ces désordres.

C'est à ce temps aussi qu'il faut rapporter la forme la plus pure de l'art catholique. L'Église

spirituelle était le corps de Jésus-Christ : le monument religieux en fut le signe. L'ancienne enceinte, qui séparait le sacré du profane, le pur de l'impur, prit la forme de la croix, instrument du sacrifice de Jésus-Christ, et reçut dans son sein tous les fidèles frères. La porte, autel du sacrifice, devint le clocher à la voix sonore, qui convoquait tous les fidèles au mystère du saint sacrifice. L'autel oblatoire fut la sainte table, où tous les hommes, sans distinction de race, de sexe ni d'âge, venaient recevoir leur part de la victime divine. Le siége du Dieu fut le tabernacle tout étincelant de lumières, de pierreries et d'or merveilleusement ciselé, où l'hostie sacrée était exposée à l'adoration des fidèles. Ainsi se spiritualisaient toutes les formes anciennes : ainsi tous les signes de la hiérarchie par la force et de la séparation des races disparaissaient : ainsi la forme humaine elle-même voilait pudiquement ses membres élancés pour ne laisser voir que l'expression aimante du saint personnage, qui foulait à ses pieds le monstre nu aux formes herculéennes et à la face contractée par la haine.

Mais à cette époque de transformation, où la morale commençait à s'incarner dans la société et venait de produire le premier élément civil de hiérarchie spirituelle, en succéda une autre où

tous les pouvoirs anciens semblèrent se détruire à l'envi.

En vain le clergé, qui se dépravait, avait été averti par les papes, les conciles, les moines, et même par les hérétiques : il n'en tint compte. Les papes eux-mêmes se disputèrent la tiare, en donnant à l'Europe le scandale de leurs intérêts égoïstes.

Une nouvelle famille royale, faible, impuissante, celle des Valois, mal soutenue par une noblesse envieuse de tout pouvoir supérieur à elle, et jalouse elle-même de la puissance qu'acquérait la fédération des communes, laissa prendre la France par ce mélange d'Anglo-Saxons et de Normands mal convertis au christianisme, et peu soumis à l'Église, qui habitaient l'Angleterre.

Alors de cet immense désordre sortirent, comme toujours, un acte orthodoxe et un acte hérétique. Le premier fut celui d'une fille des champs, martyr pour son pays, qui sauva la France en chassant l'étranger et en rendant au pouvoir royal la consécration sainte sans laquelle il n'existait pas. Jeanne d'Arc, maîtresse du pouvoir armé, se soumettait donc volontairement aux deux puissances catholiques qui existaient alors : l'Église et le roi, fils aîné de cette Église.

L'acte hérétique s'accomplit en Angleterre sous le nom de Wicleff, et attaqua les vices du clergé et des nobles. Mais au lieu de séparer la hiérarchie de l'Église de la perversité des personnes, il nia la première, pour attaquer la seconde. Or, nier la hiérarchie spirituelle de l'Église, c'était nier le type de la société chrétienne.

Aussi de ces deux principes, si différens, résulta-t-il deux séries d'actions complétement dissemblables.

Le pouvoir royal rétabli par Jeanne d'Arc, et la fédération des communes commencée par Marcel, étouffèrent, en se rapprochant, cette féodalité infidèle à son principe, qui n'avait pas su défendre la France, et qui, pour se reconstituer sur sa base ébranlée, avait embrassé l'hérésie.

Celle-ci avait en effet produit ses effets nécessaires : après avoir attaqué la hiérarchie de l'Église, elle avait attaqué le dogme et nié l'Eucharistie, principe de fraternité universelle. Renouvelant l'erreur des Albigeois, elle constituait l'inspiration individuelle, ou la conscience, seul juge de la morale et des dogmes, et seule chargée de départir la fonction religieuse.

Nous n'exposerons pas ici les variations nombreuses des diverses doctrines réformées venues de Luther, ou de Mélancton, le fondateur de la

confession d'Augsbourg, ou de Zuingle, le réformateur de la Suisse, ou de Calvin, dont les partisans ensanglantèrent la France. Les discussions qui s'élevaient entre ces diverses sectes roulaient sur le dogme de l'eucharistie, où les uns reconnaissaient et les autres niaient la présence réelle ; mais ils s'accordaient sur deux points fondamentaux : le premier était la négation de la hiérarchie sacerdotale et de la possibilité de représenter par un signe vivant l'Église universelle : le second était la négation des bonnes œuvres comme condition de la justification, la foi seule suffisant pour cela. Ainsi d'un côté ils niaient l'unité de pouvoir, et de l'autre le libre-arbitre représenté par l'acte. Ils étaient donc revenus au fatalisme individuel du bouddhisme, et devaient arriver au repos et à l'inaction contemplative comme lui.

L'Angleterre et l'Allemagne, ces anciens sectateurs d'Odin si long-temps rebelles au christianisme et au catholicisme, embrassèrent avec ardeur cette réforme qui s'accommodait avec la tendance individualiste de leur caractère national primitif.

Mais les communes françaises, liguées contre ces ennemis extérieurs, contre d'autres ennemis intérieurs, les hauts seigneurs féodaux partisans de l'hérésie, et contre l'équivoque pouvoir royal

qui flottait sans cesse entre le catholicisme et le protestantisme, cassèrent ce dernier, luttèrent avec les autres, et forcèrent le nouveau roi qu'elles acceptaient à se faire catholique.

Cependant ce n'était là qu'un acte de conservation; et, la doctrine morale s'incarnant de plus en plus dans les masses, il se présenta de nouveaux changemens à accomplir.

Nous y reviendrons tout-à-l'heure : nous devons auparavant montrer comment les autres nations s'étaient transformées elles-mêmes.

CHAPITRE III.

HISTOIRE PARTICULIÈRE DES NATIONS CHRÉTIENNES JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE.

---

1. *Angleterre.*

Unie long-temps à la France par un lien religieux, l'Angleterre, lorsqu'elle s'en sépara, cessa d'être dans la véritable voie des transformations chrétiennes.

Déjà les traditions primitives gardaient le sou-

venir d'une similitude de dogme et de culte entre les Gaulois et les Bretons; et lorsque le christianisme se fut répandu dans l'Occident, une communauté d'action lia encore ces deux peuples. Tous deux donnèrent l'exemple de la première fédération chrétienne contre l'empire romain : tous deux appelèrent à leur aide contre leurs ennemis les tribus du nord; et si la fédération gauloise n'accueillit les Francs que lorsqu'ils furent convertis au christianisme par Clotilde, les Anglo-Saxons, païens encore, qui avaient secouru Vortigern contre les Pictes, furent convertis après leur établissement dans la Grande-Bretagne par Berthe, fille des Gaules, qui, en épousant un roi saxon, avait amené son évêque avec elle, et avait appelé une nouvelle mission pour instruire ces barbares dans la foi. Enfin, lorsqu'au onzième siècle Guillaume-le-conquérant, réclamant le droit d'héritage que lui avait assuré la foi jurée, s'établit avec ses Normands de France en Angleterre, tout en confirmant les lois d'Édouard-le-confesseur, il leur superposa la hiérarchie de l'Église catholique, en faisant les évêques juges de tout ce qui regardait la direction des âmes, et défendant qu'on en appelât à aucun juge séculier. Mais au treizième siècle, où s'accomplit pour la France et par l'u-

nité royale une si grande et si puissante transformation chrétienne, en Angleterre ce fut l'aristocratie féodale qui domina la royauté, et qui força le roi Jean à donner la grande charte où se trouve inscrite la pratique de ces assemblées connues dans toute l'Europe, à la même époque, sous le nom de *Conciles nationaux*, d'*États*, de *Diètes*, de *Cortès*, et qui étaient une imitation directe des assemblées des premiers chrétiens, devenues plus tard des conciles décidant des affaires de la foi, comme les assemblées nationales décidaient des affaires du pays.

Mais ces conciles civils eurent des résultats bien différens, suivant que la monarchie, la féodalité ou les communes y dominèrent.

En Angleterre, ce fut l'aristocratie nobiliaire qui prédomina. Aussi, bien que les hommes libres et les marchands fussent déjà protégés dans le treizième siècle : bien qu'au quatorzième les communes entrassent au parlement, et eussent le droit de pétition : la féodalité domina-t-elle toujours de sa pluralité la constitution sociale. Les effroyables luttes du quatorzième et du quinzième siècle entre des aristocraties jalouses se disputant la couronne, au lieu de se terminer, comme en France, par le triomphe de la royauté catholique, n'aboutirent en Angleterre

qu'à y constituer l'hérésie sous la forme royale, s'arrogeant une autorité à la fois spirituelle et temporelle : c'était le droit de la force et de la race qui se faisait prêtre. Aussi la révolution protestante, qui acheva dans ce pays la ruine du catholicisme, n'eut-elle d'autre résultat que de constituer plus définitivement ce pouvoir monstrueux qui devait nécessairement arrêter tout progrès chrétien, et d'amener cette loi de l'*habeas corpus*, garantie dérisoire de l'individualité que la réforme a toujours seule en vue de constituer.

Il semble que le crime des bourreaux de Jeanne d'Arc pèse encore sur ces rois d'Angleterre, muselés par leur aristocratie qui, après avoir imposé à Guillaume d'Orange une constitution, les tient dans une tutelle étroite, d'où le peuple ne saurait les tirer.

Il semble que ce peuple, qui a allumé le bûcher de la sainte de Domrémy, ait été frappé de stérilité ; et, qu'après avoir confondu le droit de race avec la hiérarchie spirituelle, après avoir constitué au-dessus de tout l'égoïsme mercantile, il n'ait pas pu même faire servir ces relations immenses à la propagation de la vraie foi, et soit toujours, même dans ses bonnes intentions, un obstacle au bien à accomplir.

2. *Allemagne*.

La Germanie n'avait été convertie au christianisme que dans le huitième siècle, par Winfrid, nommé depuis l'évêque Boniface ; et ce ne fut que dans les partages que firent entre eux les successeurs de Charlemagne, des débris de son empire, que le royaume germanique reçut une existence séparée de l'empire franc. Mais au lieu d'agir comme nous avons vu que firent les rois de France, le chef germanique, qui prenait le nom de roi et d'empereur des Romains, lutta constamment avec le pape, et se trouva comprimé entre l'Église qui se constituait en hiérarchie du dévouement, et la haute noblesse allemande qui voulait garder la hiérarchie par la race.

C'est au onzième siècle surtout que ce mouvement est plus marqué. Grégoire VII avait déjà travaillé sous plusieurs papes à la réforme qu'il allait accomplir lui-même pour constituer définitivement la hiérarchie du dévouement. Ainsi il exigeait du clergé le détachement de tous les intérêts de race, de famille et de propriété territoriale, enfin de toutes les tentations de l'égoïsme. Il interdisait absolument le mariage des

prêtres qui s'était continué jusque là, bien qu'en s'affaiblissant déjà. Il défendait aux évêques et aux abbés de s'engager dans les liens de la féodalité, qui les forçaient de porter les armes et les faisaient servir d'instrumens militaires aux rois. Enfin, non seulement il établissait que le pape ne serait élu que par les chefs de l'Eglise, mais que les prélats ne pourraient recevoir que du Saint-Siége l'investiture de la fonction sacrée, à laquelle ils auraient été élus par les chapitres. L'empereur Henri IV voulut empêcher toutes ces réformes, qui pouvaient seules constituer le type de la société chrétienne : il fut excommunié; mais, après s'être humilié devant le Saint-Siége, il s'en vengea en chassant de Rome Grégoire VII qui mourut dans l'exil, victime de sa constance à créer et à conserver le signe des transformations sociales à venir.

Depuis ce temps jusqu'à la fin du treizième siècle, la lutte entre l'empire d'Allemagne et le Saint-Siége continua avec le même acharnement; et, pendant que la puissance impériale s'épuisait dans cette guerre, il se formait une fédération féodale de princes électeurs, ayant le droit d'élire parmi les rois de l'Allemagne l'empereur, qui lui-même était chef de la chevalerie, créateur de la noblesse, et pouvait seul conférer le titre de

roi à ceux qui l'avaient obtenu par l'élection.

Aussi, en vain Rodolphe de Habsbourg et ses successeurs se soumirent-ils à la puissance papale, s'appuyèrent-ils sur les villes libres où s'enfermaient les bourgeois, et cherchèrent-ils à agrandir leur domaine, ils ne purent empêcher ce morcellement du pays qui allait bientôt s'appuyer sur la réforme religieuse, et qui était tel, au seizième siècle, que l'empire comptait plus de mille vassaux immédiats, villes libres, princes ou seigneurs.

La réforme qui niait le dogme, qui brisait les signes du culte, qui abolissait la hiérarchie de l'Église, fut promptement adoptée en Allemagne par ces petits seigneurs, jaloux de leur pouvoir; et elle se scinda en plusieurs sectes qui augmentèrent encore le désordre. Aussi l'empereur, soumis au Saint-Siége et à l'autorité des conciles, voulut-il en vain lutter contre le progrès de la réforme: il fut obligé d'accorder ce qu'on appelait la liberté de conscience, c'est-à-dire la destruction de toute unité de but social et de toute hiérarchie spirituelle : ce qui causa la guerre de trente ans.

L'Allemagne en sortit épuisée, divisée, et n'ayant même plus la pensée des transformations sociales à accomplir. La ligue anséatique des villes libres, qui se comptait à près de cent, fut

dévorée par des petits princes : toute l'activité se concentra dans la vie de famille ; et l'individu devenu indifférent et rêveur, se laissa dompter par tout pouvoir qui voulut s'imposer à lui.

Il semble que l'Allemagne, après avoir accompli la fonction de garder les marches septentrionales de la civilisation, se soit arrêtée quand le danger n'existait plus. Aussitôt que la Saxe eut été convertie par Charlemagne, elle devint une barrière contre les Danois, qu'elle amena elle-même au christianisme ; et les empereurs arrêtèrent successivement les Hongres, les Mongols et les Turcs. Puisse l'Allemagne comprendre que son rôle de défenseur du centre européen où s'accomplissent les grandes transformations chrétiennes, n'est pas encore terminé ; et qu'il lui reste encore à empêcher l'invasion d'autres barbares, ennemis de la civilisation !

3. *Espagne*.

L'Espagne, en accomplissant une fonction analogue dans le midi, arriva à un résultat tout opposé.

Le christianisme s'était introduit dans ce pays avec les Goths sous la forme de l'hérésie arienne,

que toute cette nation avait embrassée. Ce peuple fut impuissant à résister à l'invasion arabe, qui, vers le commencement du huitième siècle, amena en Espagne la famille des Ommiades. Il fallut que cet essai d'envahissement de la chrétienté par le mahométisme fût arrêté par la puissance catholique de Charles-Martel, pour que les Goths, réfugiés dans les montagnes des Asturies, reprissent courage, et commençassent à ressaisir, sous le commandement d'Alphonse-le-catholique, le sol envahi par les mécréans. En trois siècles cette puissance mahométane, qui s'était si bien assise sur la terre espagnole, perdit la plus grande partie de ses conquêtes, et fut réduite au royaume de Grenade. C'est que, tandis que les populations chrétiennes s'organisaient sous l'influence de l'Église pour accomplir les transformations sociales qu'enseignait le dogme, et employaient tous leurs efforts de dévouement à lutter contre l'Arabe, signe du mal, le khalifah de Cordoue, fidèle au principe d'indifférence qui découle du dogme de la fatalité, et à la volupté sensuelle qui est la pratique de l'égalité établie entre l'esprit et la matière, jouait aux tournois et aux fêtes, élevait des palais pour lui et pour des femmes aimées, attirait à lui tous les produits riches du commerce pour en faire pâture à sa

sensualité, et cherchait la paix avec les chrétiens, pour qu'on le laissât jouir en repos. C'est là ce qui a fait vanter la générosité de ces Ommiades, tandis que ce n'était que de l'indifférence religieuse. Aussi ce pouvoir stérile fut-il chassé de l'Espagne, après y être resté huit siècles, sans y avoir laissé un seul élément de civilisation.

Ce sentiment de lutte constante contre l'ennemi du christianisme influa beaucoup sur les destinées de l'Espagne. La prédominance guerrière de la race noble, les petits royaumes qui se formaient successivement en s'arrachant à la domination des Arabes, morcelèrent le sol. Il se constitua alors une fédération aristocratique qui finit par absorber le mouvement communal, manifesté de bonne heure, et par dominer de sa résistance orgueilleuse le royaume de Castille et d'Aragon, qui avait tenté de s'élever au-dessus d'elle, sous l'influence de la maison française de Bourgogne.

Lorsque les Maures quittèrent pour jamais l'Espagne, Ferdinand et Isabelle, tout préoccupés de purger le sol de la lèpre qui l'avait si longtemps infecté, acceptèrent l'inquisition qui devait assurer la domination catholique. En même temps se découvrit le Nouveau-Monde, et le peuple y émigra; tandis que Charles-Quint et

Philippe II employaient toutes leurs forces contre la réforme en Allemagne et en Flandre.

Aussi, lorsque l'influence française revint dominer l'Espagne, il n'était plus temps. Ce pays était stérile : le peuple n'y avait pu former sa hiérarchie spirituelle ; et la monarchie compacte que Philippe V apportait en imitation de celle de Louis XIV, ne fit qu'achever de soumettre, en la dépréciant, l'aristocratie que les rois précédens avaient déjà affaiblie. Mais le peuple n'avait rien constitué pour la remplacer ; et la tendance à la dissociation des provinces en individualités aristocratiques a subsisté jusqu'aujourd'hui.

La principale fonction de l'Espagne fut donc de chasser de l'Europe le mahométisme, et de conquérir un nouveau monde au christianisme.

C'est pour cela que nous devons placer ici les documens relatifs à l'Amérique, puisque c'est le moment où ces peuples ont été ralliés à la civilisation de l'ancien monde.

4. *Amérique.*

Nous avons dit que c'était une bande migratrice, bâtarde, du centre sémitique, qui, après avoir passé le détroit de Behring, avait peuplé ce

pays. Nous avons donné la partie de l'histoire qui se rapportait au premier âge : voici celle qui est relative aux temps postérieurs, où se sont établies les nations les plus avancées trouvées par les voyageurs.

Tout ce que disent leurs traditions relativement aux transformations qui ont pu se passer primitivement dans ces sociétés, se réduit au souvenir de cinq âges, dont le premier était divin : c'était l'époque du séjour des dieux : les quatre autres, âges humains, étaient ainsi nommés : âge du feu, âge de l'eau, âge du vent, et âge de la terre. Cette dernière époque durait encore au temps de la conquête européenne.

Nous avons déjà montré dans l'Amérique du midi et dans celle du nord, les marques d'origine de ces sociétés dans les formes et les pratiques sociales qu'elles avaient conservées du premier âge. Entre ce point et celui des sociétés les plus avancées qui occupaient l'Amérique centrale et l'occident de l'Amérique méridionale, les Mexicains et les Péruviens, il y a une distance fort grande, bien que le dogme moral fût le même : c'était le dogme de la chute, d'où venait la corruption du monde du milieu ou de la terre par son origine.

Le terme le plus tranché que l'on trouve entre

ces deux formes sociales extrêmes, se trouve à l'extrémité sud de l'Amérique du nord. Ainsi chez les Natchez qui habitaient la Louisiane, existait un temple central de tout le pays où on était obligé de venir rallumer les feux ; et la fonction de chef y était transmise par l'hérédité dans une famille, appelée race du Soleil. Ce chef disposait de tous les biens, de tous les travaux, et de la vie de ceux qui lui étaient soumis. Il était à la fois prêtre et guerrier. C'était donc un établissement d'unité sociale bien supérieur à celui des peuples nomades, qui étaient plus au nord ou plus au midi.

D'un autre côté, chez les Caraïbes, se trouvaient des initiations, à l'aide desquelles et au moyen de sacrifices très-rigoureux on devenait chef guerrier ou prêtre. C'était donc la forme sociale opposée à celle que nous venons de citer ; mais elle-même était au point de civilisation que nous avons vu appartenir aux sociétés continentales réformées du second âge ; et ces initiations ressemblent en effet beaucoup à celles de l'Asie-Mineure et de la Grèce.

Enfin dans la Floride se rencontrent des monumens consistant en espèces de montagnes factices, liées par des chaussées à des lacs artificiels, ou à de grandes terrasses carrées : ce qui

indique des travaux religieux plus avancés que ceux des peuples primitifs.

Or il est très remarquable que le souvenir des nations mexicaines rapporte leur origine à la Floride, d'où ils disent être venus jusqu'au Guatimala, où ils trouvèrent d'anciens habitans, géans et féroces, qu'ils exterminèrent : ils s'unirent ensuite à des nations moins mauvaises, qui se trouvaient aussi là.

De ce centre nouveau du Guatimala sortirent les Nahuatlaques ; et de ceux-ci les Toltèques, les Tepanèques, les Aculhuaques, les Tlaxcaltèques, les Aztèques ou Mexicains, les Palanquens, et beaucoup d'autres nations moins considérables, mais dont celles-là sont les principales. D'après une tradition de ces peuples, il paraît qu'il faut y joindre, comme principale branche sortie de ce centre religieux, les Péruviens qui s'établirent à l'occident de l'Amérique méridionale.

De nombreuses migrations, toujours causées par des désastres, des inondations, des famines, des maladies, des révoltes, poussèrent et séparèrent toutes ces nations. Parmi elles, les Toltèques, les Mexicains et les Palanquens, furent les plus grandes de l'Amérique centrale.

Les Toltèques avaient une théologie complète, où tous les dogmes de passé et d'avenir se re-

trouvaient. Habiles en toutes sciences et industries, commandés par un seul chef qui ne pouvait régner qu'un temps limité et que son fils remplaçait, ils élevèrent des monumens que l'on voit encore à Mitlan, et qui consistent en des bâtimens en pierres sculptées, disposés autour d'une cour carrée. Un grand réformateur leur imposa, après bien du temps, des expiations rigoureuses qui consistaient, comme chez tous ces peuples, en des émissions de sang et en sacrifices sanglans. Sur leur grande pyramide on sacrifiait 16,000 hommes par an.

Les Tlaxcaltèques avaient une organisation aristocratique pluralitaire, composée de quatre familles, qui possédaient tout le sol à titre de dieux terrestres. Le chef de famille, élu après de rudes épreuves d'initiation, distribuait les terres à ses inférieurs, qui lui devaient tout le produit de leur travail, mais qu'il était obligé de nourrir.

Les Aztèques ou Mexicains furent les derniers qui s'établirent au bord du lac de Mexico ; et ce ne fut qu'après des guerres, des courses, et l'esclavage même, qu'ils parvinrent à se constituer sur le lac.

Ils avaient une science théologique extrêmement étendue, comprenant un grand nombre de

dieux, mâles et femelles, présidant à tous les phénomènes du monde et à tous les actes sociaux, ayant chacun leur histoire, leur fête périodique, et leur temple dans le grand temple.

Un grand dieu dominait tous les autres, dieu triple, miroir resplendissant et âme du monde.

Un grand-prêtre commandait à un sacerdoce nombreux : il était élu ou dans la famille royale ou dans le sacerdoce, après des pénitences rigoureuses telles que jeûnes, saignées, scarifications, etc. Il consacrait dans le temple le chef héréditaire ou roi, qui dès lors avait un pouvoir absolu et vivait mystérieusement, sans être approché ni regardé par personne que par un seul agent.

Une nombreuse aristocratie possédait la terre, la faisait cultiver par le peuple, qui quelquefois pouvait posséder, mais moyennant des rentes énormes qui forçaient le roi à les nourrir.

Plusieurs espèces d'esclaves existaient, avec une sorte d'affranchissement par la volonté du maître, les rachats pécuniaires, ou l'asyle du palais du roi.

Le mariage entre frère et sœur, entre fils et mère, était permis dans certaines familles. Des femmes, des esclaves étaient sacrifiés sur le tombeau du maître et du mari.

Vingt mille enfans étaient sacrifiés par an : des esclaves et des prisonniers de guerre étaient offerts aux dieux, en leur arrachant le cœur et le présentant à la bouche du dieu sur laquelle coulait le sang. Les corps des esclaves sacrifiés appartenaient à ceux qui les avaient pris, et qui les mangeaient avec leurs parens et leurs amis.

Les habitans de Palanqué ont laissé des monumens qui surpassent en grandeur et en élégance de construction et de sculpture tous ceux du Mexique : c'étaient de grands corps de bâtimens carrés élevés sur des pyramides et quelquefois surmontés d'une tour. Une tradition du Guatimala attribue l'origine de cette nation à un dieu vainqueur de l'enfer, venu après une femme réformatrice de cette société.

Enfin les Péruviens, comme toutes les nations américaines, gardaient dans leurs traditions le souvenir d'une longue migration coupée par diverses stations ; après quoi une race de rois, enfans du Soleil, s'établit au Pérou sous le nom d'Incas.

Ils avaient trouvé là aussi des peuplades féroces et anthropophages avec lesquelles ils avaient été obligés de lutter pour s'établir.

La doctrine morale de la corruption du monde par la génération, et de la nécessité de s'en rache-

ter par des sacrifices était là dans toute sa vigueur.

La société était divisée en trois classes :

La première était celle des Incas : race divine, fille du Soleil, royale et sacerdotale, où la dignité de roi était héréditaire par ordre de primogéniture de mâle en mâle, né de l'Inca et de sa sœur. Le grand-prêtre était frère ou oncle du roi. L'Inca, roi infaillible, absolu, donnait la loi qu'il recevait du Soleil son père.

La seconde classe, celle des Curacas seigneurs à vassaux, commandait les provinces et les villes.

Le peuple, ou la troisième classe, était fractionné par groupes numériques commandés par des chefs hiérarchiques : les familles ne pouvaient jamais sortir de la province ni du quartier dans lesquels elles étaient fixées.

Les femmes et les esclaves du roi étaient enterrés avec lui.

Des sacrifices d'animaux étaient offerts au Soleil auquel on donnait le cœur et le sang : le reste était rôti et mangé par les Incas et les Curacas. D'autres alimens étaient donnés au peuple dans ces sacrifices.

Diverses pratiques de purification par le feu, par la course et les sacrifices, étaient faites à diverses époques de l'année et de l'agriculture.

On voit donc que dans toutes ces sociétés res-

tées pendant le second âge sur le développement de la morale du premier qui avait pour point de départ les deux principes et la chute, et pour but l'expiation et la séparation, quand l'esclavage s'amoindrissait, ce n'était que par le fait d'une puissance absolue qui imposait sa fatalité sur tout un peuple possédé par lui comme dieu. Partout d'ailleurs les sacrifices humains étaient restés, puisque les Péruviens enterraient encore les femmes et les esclaves du roi ; et l'anthropophagie subsistait comme expiation commandée religieusement chez tous les autres, et en particulier chez les Mexicains, qui étaient les plus avancés du groupe Nahuatlaque.

On voit bien d'ailleurs se dessiner les formules de séparation dans ces divers peuples : les Péruviens s'en vont les premiers, comme dogme mâle, race du Soleil, se constituer à part de la pluralité Nahuatlaque, qui constitue presque partout, par son principe femelle, des sociétés aristocratiques pluralitaires, où l'unité vient s'imposer après coup par des réformateurs mâles sortis de la mère : c'est ce qu'on voit chez les Toltèques, les Tlaxcaltèques, les Aztèques et les Palanquens.

Cette désignation de race du Soleil qui se retrouve chez les Incas et les Natchez, rapprochée de cette grande race du Soleil que nous avons vu

dominer dans l'Inde, ne sont-elles pas aussi des preuves de l'origine sémitique de ces peuples?

Il nous reste une dernière observation à faire relative à la conquête chrétienne de l'Amérique. Les détracteurs du catholicisme n'ont pas manqué d'injures contre les Espagnols qui, disaient-ils, ont massacré ces populations innocentes. Il faut convenir d'abord que c'était une singulière innocence devant des catholiques du quinzième siècle que celle de ces hommes qui sacrifiaient vingt mille enfans et seize mille hommes par an, avec toutes espèces de tortures : qui les enterraient vivans, les noyaient dans un lac, ou les égorgeaient sur les montagnes et les mangeaient après. Et lorsque les catholiques voyaient ouvrir la poitrine à leurs frères, vivans encore et prisonniers de guerre de ces peuples, qui leur arrachaient le cœur pour le manger après l'avoir offert à leur idole ensanglantée, et qui mangeaient aussi le corps de la victime après l'avoir fait rôtir, ne concevra-t-on pas la vengeance que devait leur inspirer l'horreur d'un tel spectacle? Eh bien, malgré ces justes motifs de représailles, loin de là que la population primitive du nouveau continent ait tout entière été détruite, aujourd'hui encore la plus grande partie des habitans de l'Amérique descendent des peuples anciens. Remarquons en

terminant que l'esclavage n'a été aboli que dans les états catholiques.

Ces preuves nous semblent suffisantes pour prémunir contre les exagérations des détracteurs du catholicisme, qui ont montré ces conquérans de l'Amérique comme des hommes féroces altérés de sang et avides d'or.

On peut voir lesquels étaient les coupables des conquérans ou des conquis.

Quant à l'état actuel de l'Amérique, la partie méridionale est dans un état de désordre dont on ne peut prévoir le terme ; et la partie septentrionale ne peut arriver qu'à la dissociation par le protestantisme qui la domine.

5. *Italie, Suisse, Pays-Bas.*

Entre les grandes nations de l'Europe qui se constituaient différemment, se trouvaient enclavés trois petits groupes de républiques qui n'eurent chacun qu'un éclat éphémère, épuisés qu'ils furent bientôt ou par les querelles des aristocraties qui les dominaient, ou par les divisions religieuses. Ce sont les républiques italiennes, celles des Pays-Bas et celles de la Suisse.

Tandis qu'en France la commune se formait

en hiérarchie chrétienne, sous l'influence et la protection de l'Église catholique, les républiques italiennes et suisses se levaient à la voix de l'hérésie. Arnauld de Brescia, qui attaquait l'eucharistie et le baptême, ces deux signes de la liberté morale, faisait révolter Rome contre le pape, chef de l'Église spirituelle, et les cantons suisses contre les moines qui les avaient affranchis. L'absence d'un pouvoir unitaire et directeur ne tarda pas à porter ses fruits : tandis que les cantons se fédéraient contre l'empire d'Allemagne et en triomphaient, les républiques italiennes se déchiraient sous le nom de Guelfes et de Gibelins dans la grande querelle du Saint-Siége et de l'Empire.

Puis, tandis que les républiques de l'Italie brillaient par le commerce que l'Espagne allait leur enlever ; tandis que les arts d'imitation, détails de la grande synthèse catholique, s'y perfectionnaient dans leur forme, pour se dépraver bientôt et aller satisfaire dans la demeure des nobles, Vénitiens, Florentins, Génois et Pisans, les fantaisies du luxe et de la sensualité ; les cantons se dissociaient dans la grande guerre du protestantisme et du catholicisme, et s'endormaient ensuite sous le poids de leur aristocratie, sans pouvoir continuer la transformation que l'unité

seule pouvait leur donner la force d'accomplir.

L'histoire des villes flamandes est un des exemples les plus remarquables de l'impossibilité de l'existence d'une fédération qui n'est pas dirigée par une puissance unitaire politique, et en même temps de la supériorité de la France sur toutes les nations voisines, dans l'accomplissement des transformations chrétiennes. En vain ces villes commencèrent-elles, comme chez les peuples les plus avancés de l'Europe chrétienne, leur affranchissement dans le douzième siècle : en vain acquirent-elles bientôt une grande importance commerciale : elles ne comprirent pas que la France seule pouvait leur assurer leurs droits. Aussi, lorsqu'à la fin du treizième siècle Philippe-le-Bel voulut remplacer par l'unité française la puissance feudataire du comte de Flandre, se révoltèrent-elles contre lui.

Dès lors elles eurent le malheur de s'allier à tous les ennemis de la France : Anglais et Bourguignons au quatorzième et au quinzième siècle : Autrichiens et protestans au seizième : et leur liberté fut perdue. Les guerres religieuses, les désordres intérieurs, et le partage que se firent de ces villes les nations voisines, détruisirent chez elles toute valeur nationale. Aussi, tant qu'elles conserveront la pensée de garder leur

isolement comme peuple particulier, et qu'elles s'obstineront à ne pas se réunir à la France, elles seront toujours sous le coup d'une conquête opposée au principe chrétien.

En quittant le centre de l'Europe pour étudier les transformations accomplies par les peuples du nord, nous allons voir la même impuissance à réaliser le christianisme, que nous venons de constater pour les fédérations sans unité directrice, se montrer dans les pays gouvernés par un pouvoir qui cherche à se rendre unitaire par la transmission élective ou héréditaire, mais qui, ne s'appuyant que sur l'aristocratie, ne forme pas au-dessous du droit de naissance un corps populaire, basé sur la hiérarchie spirituelle, et ayant le droit d'entrer dans les conseils royaux.

6. *Danie.*

Le Danemarck, la Suède et la Norwége, offrent d'abord un exemple de ce fait, qui assimile à peu près leurs développemens à ceux de l'Allemagne.

Ce ne fut que vers la fin du dixième siècle, et après que ces peuples des bords de la mer Baltique eurent versé, pendant cinq siècles, sur

l'Europe, le trop plein de leurs populations rapaces et féroces, que le christianisme s'y établit sous l'influence des moines saxons.

Les résultats qu'amenait cette conversion tardive, peuvent servir de preuve que les véritables transformations chrétiennes, qui se sont accomplies en France, ne doivent pas leur origine aux prétendues institutions de liberté des peuples païens du nord. En effet, dans ces états, l'élection au pouvoir royal s'accomplit long-temps encore, mais toujours comme un droit de l'aristocratie formant les états ou les sénats qui conseillaient le pouvoir. Les prêtres même n'y entraient que comme seigneurs féodaux.

Aussi ce fut en vain que vers la fin du quatorzième siècle, une femme, constituant l'union de Calmar, tenta de réunir les trois royaumes jusque-là séparés. L'élément aristocratique de chacun d'eux s'insurgea contre cette unité dominatrice, qui finit par être détruite.

La réforme qui n'a jamais rien pu créer, loin d'obvier à ces inconvéniens, les immobilisa. Aussi lorsque la force de la morale chrétienne obligea, à la fin du dix-huitième siècle, le pouvoir à abolir la servitude de la glèbe, les serfs affranchis ne trouvèrent-ils aucune association qui les protégeât contre les priviléges de la naissance, et leur

frayât le chemin qui mène à la hiérarchie spirituelle, qui seule conserve les droits en imposant un devoir de dévouement libre.

Les deux parties de la race slave, connues sous les noms de Polonais et de Russes, ne furent pas plus habiles que ces derniers peuples : et, après avoir commis la même faute de ne pas appliquer la véritable hiérarchie chrétienne dans le peuple inférieur à la féodalité, les Polonais, bien que catholiques, ont vu détruire leur nationalité, et les Russes ont basé sur le schisme un immense empire sans base, qu'une révolution aristocratique peut renverser.

7. *Russie.*

Le peuple russe, sorti de la race nomade des Slaves, branche elle-même de la race tatare fille de Turk, fils de Japheth, établit son premier centre sacré à Novogorod. Cette ville sainte avait déjà un certain degré de puissance, lorsqu'elle fut conquise par un peuple d'origine scandinave, descendant de Gomer, toujours en guerre avec les Slaves ses voisins.

Sous cette domination étrangère, les Russes s'étendirent encore; et, vers le dixième siècle,

cet empire du nord eut le sort que les deux empires d'orient et d'occident avaient eu au commencement du quatrième et du sixième siècle : le christianisme y fut constitué. De même qu'à Byzance, l'impératrice Hélène : de même que chez les Francs, la reine Clotilde : de même qu'en Angleterre, la reine Berthe, avaient contribué à cette conversion : une femme, en Russie, la princesse Olga, accomplit le même acte sauveur.

Mais lorsque vint le schisme grec, en vain les papes cherchèrent-ils à retenir le peuple russe dans l'orthodoxie : son impuissance spirituelle et sa tendance à la domination par la force, lui firent adopter le schisme de Photius, qui regardait comme égales deux personnes de la Trinité que l'Église catholique hiérarchisait. Aussi allons-nous voir ce dogme produire son résultat inévitable.

Vers le quinzième siècle, après que les Russes se furent affranchis du joug du grand Khan de Tatarie dont nous parlions tout-à-l'heure, commença la constitution de l'empire russe tel que nous le connaissons aujourd'hui. Il fit de lui-même la seule chose qu'il fût capable de faire : il constitua l'unité de pouvoir par la force ; et il représenta cette unité, suivant la pratique nécessaire du dogme grec, par l'unité compacte et immobile

d'un empereur chef religieux et guerrier, dominant la noblesse qui jusque-là avait servi librement de ses armes. Cette féodalité est donc devenue une armée commandée par un empereur pour soumettre et maintenir en servitude une multitude de peuples différens, dans laquelle ne s'est formé aucun corps à hiérarchie spirituelle, semblable à notre fédération des communes.

Une transformation de ce genre était impossible à la Russie, comme à toutes les nations qui n'ont pas gardé au-dessus d'elles le signe de la hiérarchie chrétienne formulée par l'Église catholique.

L'état de dégradation dans lequel se trouve le prêtre russe éloigne même toute idée que par lui aucune application chrétienne puisse être faite à ce peuple. Sans doute les serfs du nord ont plus de moyens de conservation que nos ouvriers ; mais ces derniers sont dans la voie qui mène à la liberté morale, et à l'accomplissement libre de la volonté de Dieu par le dévouement qui doit amener la hiérarchie spirituelle et la fraternité universelle, dernier but du christianisme.

Ne pouvant rien créer avec le schisme grec, l'empire russe a reçu de l'Europe centrale ses arts, ses sciences et son industrie.

Mais, si l'unité stérile et schismatique, telle

que celle de la Russie, est incapable de conduire à la réalisation chrétienne, la pluralité catholique qui reste basée sur le droit de race, sans s'unir à l'unité féconde, et sans abandonner ses droits à l'être possédé, est incapable aussi d'un résultat progressif, malgré son orthodoxie. L'autre partie de la race Slave, les Polonais, vont nous en offrir la preuve.

8. *Pologne.*

Fixés sur les bords de la Vistule, les Polonais paraissent avoir accompli dans la famille Slave une fonction intellectuelle, tandis que celle des Russes était plus particulièrement militaire.

Serait-ce là le motif qui, après qu'ils furent convertis au christianisme comme les Russes, vers le dixième siècle, et par une femme, la princesse bohémienne Donbrowká, fit qu'ils restèrent fidèles au dogme catholique, tandis que leurs voisins adoptaient le schisme de Photius ?

Mais en vain, au douzième siècle, Kasimir II, après avoir été élu par l'aristocratie, fit-il sanctionner son élection par le pape, et convoqua-t-il une assemblée d'évêques et de seigneurs pour l'aider à légiférer : les divisions intérieures et les

exigences d'une féodalité turbulente, les invasions tatares et les attaques de ses nombreux voisins, empêchèrent la Pologne de se constituer unitairement.

Vers le quatorzième siècle, Kasimir-le-Grand essaya bien de protéger les paysans; mais la noblesse, qui pensait le flétrir du titre de *roi des paysans*, fit tous ses efforts pour maîtriser cette puissance royale qu'elle élisait, et pour lui imposer de dures conditions, sous le nom de *conventa pacta*. Ainsi ils obtinrent que le roi ne ferait aucune loi sans le consentement des états; et comme les états étaient tout aristocratiques, il fut établi qu'aucun bourgeois ni paysan ne pourrait posséder des biens territoriaux. Cela se passait au quinzième siècle, époque de la fédération des communes françaises. Le contraire de la marche progressive vers la hiérarchie spirituelle s'accomplissait donc en Pologne. L'aristocratie, gagnant toujours du terrain sur l'unité royale et sur la masse populaire, confirma son droit d'élection royale, et établit que le *veto* d'un seul seigneur pouvait empêcher de voter une résolution, et suffisait même pour arrêter les délibérations de la diète. Or le consentement unanime de la diète était nécessaire pour toutes les mesures gouvernementales, ainsi que pour les disposi-

tions de famille du roi que la république avait élu.

On peut voir là un exemple de ce qu'étaient ces assemblées des peuples païens, d'où on a prétendu faire sortir la forme des états modernes. Il est évident qu'ici ce n'est que le droit d'une pluralité, et même d'une individualité dissociatrice, qui domine tout un peuple, au lieu d'une unité directrice, conseillée par la réunion des plus hauts dévouemens et des intelligences les plus élevées d'un pays.

Affaiblie par une constitution qui laissait tant de prise au désordre de la force et de l'intelligence, divisée intérieurement par les partis féodaux et par les dissidences religieuses, la Pologne tomba au pouvoir des nations unitaires qui l'entouraient et qui s'agrandissaient à ses dépens : déplorable exemple de ce que les meilleurs élémens peuvent amener de sinistres résultats, quand une puissance unitaire et dévouée ne les dirige pas dans la voie de la volonté divine, en les empêchant de s'immobiliser dans des intérêts temporaires, dont le sacrifice est une des nécessités du progrès.

9. *Tatars.*

En face de cet établissement chrétien dont les parties accomplissaient de manières si diverses leurs transformations, se créait une puissance qui, conséquente au principe qui avait dominé les nations réformées du second âge, l'unité par la force, cherchait à établir un empire universel. C'était la race tatare dont nous avons souvent parlé. Trop impuissante spirituellement pour pouvoir se soumettre à une orthodoxie, elle ne devait jamais embrasser qu'une hérésie ou un schisme. Ainsi nous avons déjà vu ces fils de Turk, le fils de Japheth, recevoir en Chine la première hérésie indienne, et appliquer dans le Thibet la dernière division dogmatique sortie du même pays. Cette fondation de l'empire du Thibet était une conséquence de la pensée d'empire universel qui animait la race tatare. Déjà elle avait voulu envahir l'Europe sous la direction d'Attila : maintenant Tchinghiz-Khan réalisait cette pensée en étendant sa domination : — sur la Chine, qu'il enlevait aux dynasties impériales indigènes : sur l'Inde, d'où il chassait le Schah de Perse, qui s'en était emparé dans le douzième

siècle : sur toutes les nations mahométanes de l'Asie occidentale ; et enfin dans le nord, sur les Slaves, peuple d'origine tatare, qui, schismatiques grecs ou catholiques, étaient déjà connus sous le nom de Russes et de Polonais.

Mais ce grand empire mongol, établi dans le treizième siècle, soutenu encore dans le quatorzième siècle par Timourlan, fut enfin relégué dans l'Asie orientale, où il continua de posséder le Thibet et l'Inde, qu'il ne céda qu'aux Anglais. En Chine il fut remplacé par les Tatars Mantchous : dans l'empire mahométan, une branche tatare inférieure, les Turks Osmanlis, le dépossédèrent : Dmitri Donski affranchit en même temps les Russes du joug mongol.

Mais ces nations, en se constituant à part, gardaient toujours la tendance à l'unité par la force que leur donnait leur dogme.

Nous avons dit ce qu'avait amené la doctrine bouddhiste dans le Thibet, dans l'Inde et en Chine. Il nous reste à parler des deux branches de la race tatare, qui bordent l'Europe depuis l'Afrique jusqu'à la dernière limite de l'Asie septentrionale.

Avant la conquête tatare, l'empire mahométan était déjà bien divisé. Les Ommiades, d'abord puissans, avaient été remplacés dans le khalifat de

la Mecque par les Abassides. Mais la milice turque, en obtenant les titres d'émirs et de sulthans, s'approchait sans cesse du khalifat; et pendant ce temps l'empire se démembrait. Une branche des Alides, vaincue d'abord par les Ommiades, s'établissait en Égypte : les Gaznèvides occupaient le Khorassan : les Turcs Seljoucides, l'Asie-Mineure, Bagdad et la Perse.

Après la chute de l'empire du grand Khan de Tatarie dans ces contrées, Osman, émir de race turque, chercha à rendre une sorte d'unité à l'Islamisme. Ensuite Mahomet II y contribua par ses conquêtes, en s'emparant de Byzance et de la Grèce. Enfin Soliman constitua législativement l'empire ottoman.

Mais l'unité basée sur la force est toujours impuissante à se conserver elle-même, et surtout à se transformer. Le grand empire mahométan perd chaque jour de son étendue et de sa puissance unitaire : la bataille de Lepante a commencé cette décadence. L'Angleterre lui a enlevé l'Inde depuis long-temps : la France vient de lui prendre l'Afrique occidentale : l'Égypte se sépare de Constantinople : la Grèce s'est affranchie ; et la Perse est possédée par un schisme.

D'un autre côté, les trois parties de cet empire encore actuellement existantes, la Perse, l'Asie

occidentale et l'Égypte, recherchent l'alliance des nations européennes pour se soutenir elles-mêmes, et viennent emprunter leurs mœurs pour se transformer.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DES TRANSFORMATIONS CHRÉTIENNES DEPUIS LE SEIZIÈME SIÈCLE.

Dans l'histoire que nous venons de tracer des transformations qui se sont accomplies dans chaque peuple en particulier, on a pu distinguer d'abord une grande division, en peuples chrétiens et en peuples qui ne le sont pas. On a maintenant, nous le pensons, une idée assez nette de la valeur morale du christianisme, comme seule voie qui puisse mener l'humanité au bien, pour que nous ne soyons pas obligés de répéter ici les

différences qui séparent les dogmes et les pratiques de ces religions, de ceux du christianisme. Nous ferons seulement remarquer, comme conséquence de ce qu'on vient de lire dans le dernier chapitre, que le bouddhisme et le mahométisme, pressés, refoulés de toutes parts par les nations chrétiennes, meurent dans leur immobile stérilité.

Quant aux nations qui se sont développées sous l'influence de la morale révélée par Jésus-Christ, elles sont elles-mêmes divisées en deux : celles de l'ancien et celles du nouveau monde. Ces dernières, reflets des métropoles qui les ont créées, sont jusqu'à cette heure réduites à vivre de ce mouvement communiqué, qui se dissocie en tendance fédéraliste.

Reste donc dans l'ancien monde l'Europe, comme siége des grandes transformations qui préparent l'avenir; et parmi les nations de ce pays brille au plus haut point la France. Nous venons de montrer, en effet, qu'en face de cette grande puissance catholique unitaire, constituée par la royauté française et la fédération des communes soumises à la hiérarchie spirituelle de l'Eglise, toutes les autres nations avaient plus ou moins dévié de la vraie voie. Pendant ce temps, en effet, l'Allemagne s'était formée en

fédération de petits états sous l'influence du protestantisme : l'Angleterre, séparée du Saint-Siége, s'était constituée en royauté à double face, dominée par ses barons et appuyée sur l'égoïsme mercantile : l'Espagne avait tendu sans cesse à se dissocier sous le pouvoir stérile qui luttait en vain contre des prétentions de provinces aristocratiques : les républiques italiennes, suisses et belges, basées sur une noblesse turbulente ou sur un principe populaire impuissant, avaient manqué de l'unité qui pouvait leur donner un but commun : enfin, dans le nord, le serf était resté dominé par la féodalité obstinée de la Pologne, ou par l'autocratie de l'empereur des Russies ; ou, s'il avait été affranchi sur la Baltique, il n'avait pu profiter de sa liberté par défaut d'association protectrice.

Quant à la papauté, elle était assez dégénérée de sa grandeur morale primitive pour s'être dépravée, non seulement dans ses mœurs, mais encore dans sa pensée religieuse. Elle avait recherché l'alliance de ces Osmanlis qui venaient de s'emparer de l'ancienne Byzance.

Partout l'aristocratie de race était encore vivante et forte, ou du principe unitaire qui la protégeait, ou du principe fédéral qui l'associait,

ou du principe individuel qui l'isolait en petits corps de durée éphémère.

Ce n'était donc qu'en France que le roi, en coupant les hautes têtes de la féodalité, avait rapproché de lui, par là, le seul essai de hiérarchie spirituelle qui se fût fait dans l'ordre civil : la fédération communale.

Restait donc à supprimer absolument le droit de race, sur lequel vivait encore une noblesse inutile à l'état et groupée autour du roi comme parasite.

C'était là certainement l'acte le plus difficile à accomplir, car il s'attaquait au droit le plus invétéré, celui de la génération matérielle.

Mais au seizième siècle il s'était fait un tel mouvement d'idées, une telle révolution dans les choses et les esprits, que l'acte qui fut tenté deux cents ans plus tard paraît moins étonnant.

Si, à l'étrange nouveauté de la découverte d'un monde que se partageaient les nations européennes, l'on joint le mouvement moral et scientifique qui s'était accompli au sein même des nations catholiques, on comprendra quelles tendances portaient les peuples à un grand changement social.

Les premiers réformateurs, qui avaient com-

mencé le mouvement protestant, avaient autant attaqué les vices de la noblesse que ceux du clergé : ils regardaient les impurs de toute espèce comme indignes de commander spirituellement et temporellement. Ce ne fut que plus tard que la réforme, par ses attaques contre le dogme, ayant soulevé une juste et puissante indignation, oublia son origine chrétienne pour s'appuyer sur les nobles qui lui fournissaient des armes, et vint échouer devant la grande fédération des communes françaises.

Mais, pendant que s'organisait cette résistance matérielle contre l'hérésie, les princes et les nations catholiques demandaient eux-mêmes la réforme morale du clergé, la destruction des abus. Enfin un pape lui-même avouait en pleine diète que le clergé avait été une source de corruption.

Les deux grandes puissances qui jusque-là avaient mené le monde catholique, le clergé et la noblesse, étaient donc entachées d'incapacité; et la foi dans les sublimes mystères du dogme commençait à céder aux atteintes du doute dans beaucoup d'esprits que séduisait le désir de justifier les désordres de leur vie passée. En outre, les formules scientifiques anciennes, qui expliquaient le cosme, et qui avaient été adoptées par le clergé catholique, étaient changées par suite

de l'application de la doctrine morale à l'étude des phénomènes. Mais ces changemens, énoncés par des savans qui commençaient et finissaient leurs écrits par une prière, étaient condamnés par le clergé qu'aveuglait le préjugé. Et d'un autre côté les antagonistes de l'Eglise se servaient de la nouvelle constitution qui était produite pour toutes les sciences, comme d'un argument contre le dogme, bien que cette nouvelle formule ne fût pas en contradiction avec lui : c'est qu'il arrivait que les tendances matérialistes, conséquences de la réforme protestante, cherchaient à séparer la science proprement dite de la doctrine morale du sacrifice qu'elles voulaient détruire.

En même temps les papes et le haut clergé, infidèles à leur mission de conservateurs du principe moral et du type social de la hiérarchie, matérialisaient eux-mêmes les arts catholiques. Ils approuvaient et encourageaient le retour qui se faisait vers les formes païennes de la force physique et de la force génératrice. Sous l'influence de cette dépravation de l'art chrétien, le grand signe plastique du sacrifice divin, de la fraternité et de l'activité morale, s'écrasait et se rappetissait sous la forme lourde de l'*atrium* mystérieux du culte païen ; et les artistes, oubliant leur mission sacrée, se mettaient à la solde

de toutes les passions basses et égoïstes en les flattant.

Enfin un nouveau moyen de multiplication et de transmission de la parole et de la pensée était inventé : l'imprimerie mettait indifféremment et simultanément à la portée de tous l'apologie du bien et l'apologie du mal.

Au milieu de tous ces élémens de doute où le bien et le mal se mêlaient avec des chances égales de succès, au sein de cette confusion d'idées anciennes qui s'écroulaient et d'idées nouvelles qui s'élevaient, entre ces luttes passionnées qui donnaient un vertige d'incertitude auquel il était si difficile de résister, une puissance s'immobilisa.

Ces mouvemens de la pensée, cette rapidité de son signe également porteur du bien et du mal, cette dégradation du pouvoir sacerdôtal qui confondait le paganisme avec le christianisme, le mépris où était tombé la noblesse, enfin ces insurrections des peuples réformés ou catholiques qui se montraient également exigeantes envers le pouvoir royal, déterminèrent cette puissance temporelle à se faire conservatrice stérile, et à entraver ce développement moral au milieu duquel elle ne distinguait plus clairement le bien du mal. La royauté française, croyant pouvoir s'immobiliser parmi ces tendances à une grande

transformation, absorba en même temps le clergé, la noblesse et la fédération des communes, chassa la réforme et imposa des conditions au Saint-Siége.

Mais la pensée toute chrétienne de la destruction de la hiérarchie par la race était incarnée dans la nation française, restée fidèle dans sa soumission au signe spirituel de l'Eglise ; et elle ne tarda pas à saisir l'occasion qui s'offrit de réaliser cette partie du dogme qui la dirigeait.

A l'abri du roi stationnaire qui lui assurait au moins une existence dépendante, la noblesse s'était prise à lutter contre la domination sacerdotale, qui la gênait le plus comme ancienne ennemie du droit de race. Mais bientôt les gentilshommes, prétendus philosophes, s'emparèrent de la théorie fatale de la science physique, pour attaquer non seulement le dogme auquel ils substituèrent des hypothèses matérialistes, mais encore la doctrine morale dont ils remplacèrent le sublime sacrifice et le divin et libre dévouement, par l'étroitesse mesquine et égoïste de l'intérêt personnel.

Alors tout fut remis en question : on introduisit le doute dans toutes les croyances : on nia toutes les hiérarchies spirituelles et temporelles ; et, lorsqu'on eut effacé toute idée d'avenir, de but

divin, de devoir et d'obéissance, la partie supérieure de la société, royauté, noblesse et clergé, donnant la première l'exemple de ce scandaleux affranchissement de tout lien moral, se rua dans l'orgie qui, selon elle, pouvait ne pas avoir de lendemain, et qui en effet n'en eut pas.

Le peuple, si bien enseigné par ses maîtres, ne se fit pas faute de les imiter; et il accomplit son œuvre de destruction. Mais, tandis que mu par la pensée chrétienne de la disparition du droit de race, il dépassait le but et résumait en lui toutes les hérésies destructrices de la hiérarchie et du dogme, une pensée de reconstitution morale et dogmatique naissait et grandissait pour préparer la réalisation de la hiérarchie spirituelle, qui devait imposer de nouveau le devoir à cette force désordonnée.

Ce peuple, en effet, qu'écrasait le droit de race et qui voulait s'en affranchir, oublia que c'était l'Église qui lui avait enseigné son droit de liberté morale, et qu'en même temps elle lui avait imposé le devoir de se soumettre au type de la hiérarchie spirituelle basée sur le dévouement. Il tomba donc dans l'erreur de tous les hérétiques: il confondit les hommes avec les idées, les actes mauvais avec les institutions bonnes; et, remontant toute la hiérarchie de la société et du

dogme, il broya sous ses pieds la race noble et la race royale : il poursuivit le clergé : il nia le pouvoir de l'Église : il abjura toutes ses croyances, le culte, le révélateur et Dieu, ainsi que le lui avaient si bien appris ses éducateurs, les gentilshommes philosophes. Enfin il voulut appliquer, au point de vue matériel, les trois grands principes de la liberté morale, de l'égalité de naissance, et de la fraternité universelle : et ce fut là sa plus grande erreur, celle qui devait paralyser tous ses essais d'ordre social. Cet ordre en effet ne pouvait sortir que d'un devoir moral et d'une hiérarchie ; et le droit absolu, ainsi que l'égalité matérielle des fonctions, sables mouvans de l'égoïsme et de la multitude sans but, étaient les bases sur lesquelles il bâtissait.

Quant aux résultats qu'a obtenus la révolution française par la violence, il faut bien reconnaître qu'ils ne sont autre chose que l'application à la société civile des formes de l'Église relatives à l'individu. L'acte de naissance a, comme le baptême, pour but d'assurer à l'enfant un titre social : le mariage civil s'accomplit, comme le mariage religieux, par le consentement mutuel des époux : ce qu'on appelle les droits politiques n'est autre chose que le droit d'égalité spirituelle, donné à tous les chrétiens, d'arriver à

une fonction sociale par le dévouement et le mérite.

Or, tout cela n'est autre chose que la collection des droits que le sacrifice du Sauveur a donnés à tous ceux qui étaient auparavant soumis au droit de la force. Reste à dire maintenant que celui-là, qui fait partie d'une société, n'a de droits que parce qu'il accomplit un devoir : reste à indiquer la hiérarchie qui doit imposer ce devoir et sanctionner ces droits, et qui doit être basée sur le dévouement, sur l'absence de tout droit de force et de tout intérêt individuel.

Maintenant, quel est le peuple qui réalisera la morale chrétienne? C'est ce que l'avenir décidera.

Trois nations paraissent seules devoir figurer dans cette lutte morale, où la plus dévouée doit triompher : l'Angleterre, à laquelle la puissance commerciale peut donner une grande prépondérance, mais que l'égoïsme mercantile et l'immobilité aristocratique doivent frapper de stérilité : la Russie, qui a pour elle sa multitude armée, mais qui, engagée encore dans le schisme, est plus loin que tout autre pays de reconnaître et d'appliquer la hiérarchie spirituelle : la France enfin, qui jusqu'à cette heure a seule accompli les plus importantes transformations chrétiennes. La première de toutes les nations de l'occident,

elle a constitué le catholicisme : elle l'a défendu de ses armes contre l'arianisme et le mahométisme ; de l'anathème de son Université contre la réforme protestante : elle a formé dans son sein cette première application de la hiérarchie spirituelle, la fédération des communes, qui est restée vivante seule, au milieu de semblables essais infructueusement tentés dans les états voisins : — noble corps qui a continué sa mission à travers tous les obstacles : en se faisant admettre au conseil des rois pour arrêter les dilapidations de l'aristocratie : en gardant le dogme catholique contre toute attaque hérétique, aristocratique ou royale : en détruisant le droit de race ; et en répandant ses enfans sur le monde pour y semer le germe de l'affranchissement universel, sorti du sang de Jésus-Christ.

Espérons donc que la nation française se montrera fière de cette série non interrompue de dévouemens, qui l'a fait toujours se sacrifier pour le bien, et qu'elle se gardera le droit d'achever sa noble tâche.

Mais la volonté de Dieu sera faite, quel que soit le peuple qui mérite assez de lui pour l'accomplir.

CHAPITRE V.

ÉTAT PRÉSENT.

Toute science a pour but de prévoir. La science historique qui nous a permis de coordonner les nombreux matériaux traditionnels que nous avons compulsés, et qui nous a amené à ce grand résultat de l'unité morale de l'humanité, serait inutile si elle ne conduisait pas à un enseignement pour l'avenir et pour le présent.

Après avoir exposé les transformations successives qu'ont éprouvées les peuples sous l'influence des lois religieuses et morales qui les

régissaient : après être arrivé à cette connaissance, que le christianisme n'était pas accompli, et que la hiérarchie spirituelle que son dogme a créée devait être le moyen de conservation et d'activité de la société à venir : après avoir constaté que la base de cette société serait la liberté morale, l'égalité d'origine et la fraternité universelle : il nous reste à donner le moyen de choisir entre les divers modes d'organisation, les diverses pratiques sociales qui peuvent être proposées dans ce but.

Or, nous l'avons dit : toute organisation sociale n'est jamais qu'un terme temporaire par lequel passe un peuple pour arriver à un but donné. Dès le moment que ce but est atteint, l'organisation change et se dispose à faire un autre pas dans la voie du dogme à réaliser.

Sciemment ou insciemment cela se passe toujours ainsi. On conçoit alors que l'ignorance de cette temporanéité d'une pratique sociale peut amener de graves désordres par l'obstination qu'un pouvoir met à la conserver, alors qu'elle est devenue inutile ; mais on concevra combien il est plus dangereux encore, que ceux qui apportent une nouvelle théorie sociale, et veulent l'appliquer au mal présent, ignorent quel est le but général du dogme, et ne sachent pas

calculer quelle est la transformation qui doit être accomplie actuellement.

Et cependant c'est toujours dans les temps où la foi manque le plus, et par conséquent où le but moral est le moins reconnu, c'est-à-dire dans les grandes crises des sociétés, que surgissent le plus de doctrines nouvelles.

Si ceux qui présentent ces doctrines ne se sont pas placés au point de vue le plus élevé de la morale, pour en déduire une pratique sociale actuelle, ils pourront être mus par des motifs qui les mèneront à l'erreur.

Ainsi des sympathies individuelles pourront faire porter par les uns une attention trop grande à certaines douleurs qu'ils chercheront à calmer par des moyens immédiatement applicables, mais dont l'effet ne se réaliserait qu'aux dépens de la conservation sociale.

Des haines personnelles contre un obstacle pourront faire croire à d'autres que le remède est seul dans la destruction de cet obstacle, sans qu'ils se doutent que nul empêchement au progrès ne peut être renversé que par une création qui le remplace, et qui féconde le sol que sa chute laisse nu.

Les exemples ne manquent pas aujourd'hui pour vérifier ces types; et chacun peut trouver

autour de lui et les obstacles obstinés, et les sympathies aveugles, et les désirs de destruction.

Mais comme chacun de ces partis arrive inévitablement par une voie ou par une autre à formuler en théorie ses désirs, et à les présenter comme le bien absolu, il s'agit, dans ce conflit d'opinions contradictoires, de doctrines combattantes, de pratiques opposées, de choisir quelle est la bonne.

Ici se présente la grande question du bien et du mal, entre lesquels l'homme a toujours à choisir. Or, nous ne connaissons pas d'autre moyen de connaître la différence du bien avec le mal, que la morale.

Mais qui nous enseignera la morale? Ce sera l'histoire.

Si les personnes qui ont bien voulu prêter quelque attention à la lecture de ce livre, en ont bien saisi l'esprit, elles ont pu déjà constater elles-mêmes, avant que nous l'ayons dit, qu'il y a une morale universelle qui domine toute l'humanité, depuis qu'elle existe, et que nulle société n'a été exempte de s'y soumettre. Cette morale est celle du sacrifice.

Si l'on veut, en effet, jeter un coup d'œil sur l'histoire que nous avons tracée, en faisant abstraction des divisions en âges dont nous nous

sommes servi, parce qu'elles sont indiquées par de grands caractères religieux dominés par des révélations, on se convaincra qu'il y a en réalité pour certains faits une seule ligne continue, qui se suit sans interruption depuis la première société jusqu'à la nôtre.

Ainsi, il y a ce fait bien évident qui ressort de tout ce qu'on a lu : — que toutes les transformations religieuses et morales qui se sont accomplies, qu'elles se soient faites sciemment ou insciemment, par les forts ou par les faibles, par la violence ou par la douceur, n'ont jamais eu qu'un but : celui d'amener le sacrifice libre et spirituel, c'est-à-dire la domination de l'esprit sur le corps, de manière à faire de celui-ci un instrument docile du dévouement.

En d'autres termes : toutes les pratiques sociales ont toujours tendu à vaincre les instincts matériels, pour régulariser la force dont les organes sont doués, et pour la rendre soumise à cette loi du sacrifice qui ordonne de se priver d'une jouissance, soit pour le bien des autres, soit pour l'accomplissement de la volonté d'un Dieu.

Nous défions qui que ce soit de trouver une société qui n'ait pas eu ce but, quel que soit le dogme qui l'ait guidée.

S'il est vrai que le sacrifice soit la loi morale

universelle de l'humanité : s'il est vrai que ce sacrifice ait constamment tendu à être de plus en plus libre, de plus en plus spirituel, de plus en plus dégagé de toute espérance personnelle, nous aurons trouvé la véritable pierre de touche sur laquelle nous pourrons essayer les doctrines nouvelles. Nous déciderons alors certainement, que celle qui nie le sacrifice, qui en appelle aux instincts matériels et à l'égoïsme, est fausse et dangereuse : qu'elle est contraire au progrès ; et qu'elle tend à faire retourner l'humanité au point de départ d'où elle est partie.

La mise en présence des deux termes extrêmes des créations religieuses et sociales que nous avons étudiées, suffirait presque seule à prouver cette tendance incessante de l'humanité.

Ainsi, qu'on se représente, d'un côté, le premier chef social dominant par la force matérielle la plus brutale, par l'effroi, par la mutilation, tout ce qui lui était soumis : imposant à tous des sacrifices sanglans, en exécution d'un ordre qu'il avait reçu, et dont l'accomplissement devait lui permettre de retourner au séjour céleste du repos, à des jouissances matérielles qu'il avait été forcé de quitter pour venir exterminer le mal sur la terre : —

Que, d'un autre côté, on lise dans les Saints-

Évangiles la parole et les actes de Jésus-Christ, venant volontairement donner sa vie pour que tous reçoivent l'exemple du sacrifice libre, volontaire, sans espérance personnelle, et dans le but de prouver à Dieu ou à son prochain son amour et sa charité : —

Et l'on verra la distance immense qui sépare ces deux termes. On s'assurera en outre que cette distance est comblée par une suite d'efforts qui tendent à donner à chacun un motif de sacrifice qui l'affranchisse de la force : à faire disparaître le caractère sanglant et matériel du sacrifice ; et à ôter successivement à l'espérance céleste l'infériorité de la jouissance matérielle, pour ne lui donner enfin qu'une valeur toute spirituelle, et même pour permettre à chacun de se dévouer à la volonté de Dieu sans même avoir en vue la récompense.

La connaissance de ces termes extrêmes des grandes doctrines religieuses, et de tous les termes moyens qui mènent de l'un à l'autre, forme un des élémens de la science historique, en vertu de laquelle, prévoyant le but marqué dans l'avenir, on peut déterminer par avance les modes d'organisation intermédiaires qui doivent mener à ce but par des transformations successives. Par cette connaissance on arrive

également à déterminer, dans les diverses tentatives d'essais, dans les nombreuses propositions de doctrine, celle qui a le caractère progressif et qui doit être appliquée. Le terme le plus prochain sera, en effet, celui qui suit le plus immédiatement dans sa tendance la dernière transformation accomplie, en la jugeant du point de vue de la morale.

Nous pouvons donc appliquer sans crainte ce moyen de distinction à toutes les doctrines qui prétendent à être réduites en pratique dans l'avenir ou dans le présent.

Suivant la triple division que nous avons établie en commençant ce chapitre, nous examinerons donc successivement les doctrines de destruction, les doctrines de conservation, les doctrines sympathiques.

Les doctrines de destruction, ayant toujours pour but de renverser un obstacle résultant d'une organisation sociale antérieure, sont toujours une insurrection de l'intérêt personnel lésé qui cherche à s'affranchir d'une gêne. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans notre Introduction à l'occasion des révélations, on comprendra facilement ce qui arrive dans ce cas. C'est que l'individu gêné se placera à son point de vue personnel pour juger la société; et que, si le premier

qui s'insurge garde encore la tendance morale qui lui a été enseignée dans la société qu'il cherche à détruire, ceux qui le suivront, agissant logiquement dans la voie de la destruction où ils sont entrés, s'éloigneront de plus en plus de la doctrine morale en vigueur, et finiront par proclamer, comme seule base de la connaissance, du jugement et de la pratique, la conscience et l'intérêt personnel.

C'est ce qui est arrivé dans le dernier siècle : comme résultat définitif de toutes les insurrections, la doctrine de l'intérêt bien entendu fut posée comme seul moyen d'organisation sociale et d'union entre les hommes. C'est cette règle de conduite que nous voyons si habilement pratiquée par les adroits de notre temps. Ce résultat, qui prouve que cette base morale justifie toutes les ruses et toutes les hypocrisies de l'égoïsme pour exploiter les autres, suffirait, ce nous semble, pour la faire condamner ; mais nous devons, pour convaincre, y appliquer le moyen de juger que nous tenons de la science historique.

L'intérêt bien entendu consiste à ne pas faire ce qui peut nous rendre les autres nuisibles, et à faire tout ce qui peut nous attirer un avantage de leur part. Si celui qui pratique cette doctrine se dévoue, c'est dans le but d'une jouissance im-

médiate ou prochaine. Il n'agit jamais qu'en vue de lui-même; et l'on conçoit dès lors que tout acte qui a pour but sa satisfaction est justifiable à ses yeux.

Il est bien évident que plus les hommes marcheraient dans cette voie, plus ils deviendraient égoïstes, isolés les uns des autres, et méfians pour tout ce qui les entourerait, puisqu'ils craindraient toujours d'être dupes d'un semblant de dévouement.

On arriverait donc à un état tout-à-fait opposé à celui que doit amener la doctrine qui commande l'union des hommes par la charité, et le sacrifice sans espoir de récompense.

Mais il est un fait fort important à remarquer dans ce mobile donné aux actions des hommes : c'est que, tout en montrant comme but la satisfaction de l'égoïsme, il reconnaît que le meilleur moyen d'attirer les autres dans ses piéges, c'est le sacrifice, c'est le dévouement. Ainsi la doctrine morale de Jésus-Christ est tellement incarnée en nous aujourd'hui, que l'égoïsme lui-même proclame la nécessité du sacrifice volontaire.

Mais on peut voir que ce dévouement-là n'ira jamais bien loin; car chacun, étant juge de son propre intérêt, posera toujours à son sacrifice la limite qui lui conviendra.

Cette doctrine, la plus dangereuse en ce qu'elle se voile sous une apparence dévouée, a dû nécessairement amener par son caractère destructeur de toute société une réaction contre son envahissement. Ceux qui sentaient le besoin de la conservation de l'unité sociale et de la loi morale se levèrent; mais ce fut par la force et la violence qu'ils imposèrent le sacrifice; et la terreur fut le signe à l'aide duquel ils entreprirent de sauver l'unité.

Les partisans de l'intérêt bien entendu étaient revenus au sacrifice intéressé d'Odin: les conservateurs par la violence revenaient au sacrifice forcé et sanglant; et leur théorie sociale qui se représente sous deux termes — l'un, unité, indivisibilité: l'autre, liberté, égalité, fraternité — se divisa en deux branches. La première produisit la pensée de conservation qui fonda l'empire français, établi par la force et la conquête: la seconde donna naissance aux tendances sympathiques qui cherchèrent des soulagemens aux douleurs populaires.

L'unité, qui s'établissait par la force et la violence au lieu de se constituer par l'amour et la charité, était une contradiction avec le point moral le plus avancé où l'on était parvenu; et les tendances sympathiques, en contradiction

non moins directe avec tout principe social, se trouvèrent placées, par leurs sympathies mêmes pour certaines douleurs, au point de vue de l'instinct qui demandait la satisfaction de ses besoins par une égalité matérielle.

Ces tendances sympathiques se formulèrent en théories plus ou moins élevées : deux d'entre elles subsistent encore aujourd'hui.

L'une a élevé la singulière prétention de réunir les hommes par les instincts matériels, par la jouissance des sens, par la satisfaction organique. Que l'on déguise ces idées sous le nom d'*attraction passionnelle* ou sous tout autre nom, il est facile de découvrir le vice radical d'une morale qui supprime le sacrifice, qui nie le dévouement, qui donne pour but à l'activité de l'homme la jouissance de ses organes, et qui l'abandonne à toute la variété de ses instincts sans autre guide que celui du plaisir. Certes, s'il est une contradiction marquée au progrès moral que l'humanité a accompli après tant de peines et de douleurs, c'est celui d'une doctrine qui place sur la terre le paradis sensuel des nations primitives et brutales, qu'on ne pouvait émouvoir que par les titillations des sens.

Il est bien remarquable du reste qu'en constatant toutes ces erreurs d'hommes mus, nous vou-

lons le croire, par des motifs louables, on retrouve toujours dans le passé un terme correspondant à leurs idées ou à leur pratique : ce qui servirait seul à les faire condamner, puisque chacun de ces termes passés a accompli sa fonction dans le progrès, et ne saurait revenir que comme obstacle.

Tous ces motifs de condamnation s'appliquent également à une autre doctrine qui, née aussi de sympathies et embrassée d'abord par des hommes qui avaient déjà fait leurs preuves de dévouement à des idées généreuses, a dévié tellement de sa route qu'elle est arrivée à prendre la forme de la plus ancienne et de la plus condamnable de toutes les hérésies.

C'est que la logique humaine est inexorable : c'est que toutes les fois que les hommes veulent formuler une doctrine, en procédant par les sentimens individuels, ils ne peuvent jamais arriver qu'à une idée fausse. On partit de l'idée que le christianisme était accompli, et qu'il fallait faire le contraire de ce qu'il avait fait, parce qu'il n'avait embrassé qu'un point de vue de la grande question morale : ce qui ne tendait à rien moins qu'à nier la révélation de Jésus-Christ, et à se prétendre aussi puissant que lui comme créateur social. Cette idée, contraire à toute la science de l'histoire et qui était sortie d'une donnée histo-

rique faussée par des passions individuelles, a tué ceux qui avaient osé la proclamer avec éclat. Ici, non-seulement on niait le sacrifice, mais on prétendait, disait-on, réhabiliter la matière que le christianisme avait subalternisée.

Or, si l'on se souvient des doctrines d'extermination, de séparation et d'expiation forcée, dont la pratique lacérait, meurtrissait et faisait esclave, sans volonté ni recours, tout ce qui était matière ou chair coupable; et si l'on voit d'un autre côté que le christianisme a aboli l'emploi de la force: qu'il a proclamé la liberté morale et l'égalité d'origine, c'est-à-dire la destruction du droit de race transmis par la chair; et qu'il a dit que la création des corps, comme celle des âmes, appartient à Dieu : on verra, ce nous semble, que la doctrine chrétienne a affranchi la chair de toute espèce de contrainte, et ne l'a soumise qu'à la volonté de l'individu libre de choisir entre le bien et le mal, c'est-à-dire entre la jouissance physique et le sacrifice de cette jouissance au profit des autres hommes.

On sera alors vraiment étonné que l'erreur puisse se prolonger si long-temps sur des faits aussi clairs et aussi patens.

Mais ce n'était pas tout. Le desir de satisfaction du besoin physique avait amené cette erreur: la

pensée de l'unité à établir en partant de ce point de vue faux en amena une autre. Puisque la matière était égale à l'esprit, Dieu n'était pas plus que le monde, et le monde était autant que Dieu. Dieu et le monde étaient donc unis dans une même vie; et l'unité n'était autre chose que la collection des diversités se transformant fatalement. Alors les créateurs sociaux ne furent plus que des représentans de leur temps, résumant les besoins et les satisfaisant. Il n'y eut plus de révélation, plus de création spirituelle, plus de direction : il n'y eut plus qu'une vie universelle se transmettant dans la pluralité.

Nous avons, ce nous semble, assez parlé du panthéisme pour bien faire comprendre que c'est là encore un de ces exemples d'une erreur qui rend les sociétés immobiles en les parquant sous une loi fatale qui ne leur commande aucune action responsable.

Tandis que ces essais de destruction, de conservation par la force et de doctrines sympathiques luttaient entre eux, il y eut des hommes à qui vint l'idée de faire un compromis entre tout cela.

En mêlant trois idées fausses on ne pouvait nécessairement faire qu'un tout faux. Mais il y a

plus : quand même ces trois formes d'idées eussent été la vérité, en les assemblant comme forces égales on serait venu à l'immobilité.

C'est de cette alliance qu'est né l'éclectisme. Appliqué en politique sous le nom de pondération des pouvoirs, on en trouve facilement le ridicule en transportant la même expression aux doctrines; car on arrive par là à la pondération des morales.

Or, s'il y a une chose complète, absolue, invariable dans son unité, c'est la morale. Prendre dans le brahmanisme, dans l'hermétisme égyptien, dans les dogmes de la Polynésie, dans ceux de Zeus ou d'Odin, dans le mahométisme, dans le bouddhisme et dans le christianisme quelques fragmens pour en faire une doctrine, paraîtra sans doute à ceux qui nous ont lu avec quelque attention la plus scandaleuse des erreurs; et c'est pourtant ce qui ressort logiquement de l'éclectisme.

C'est encore de l'unité faite *à posteriori*, suivant des sympathies individuelles, des désirs personnels et des instincts.

Voilà les erreurs qui vivent de notre temps. Voyons maintenant où se trouve la vérité, et quelle est la doctrine qui présente le plus de con-

ditions morales nécessaires pour être considérée comme ayant puissance d'avenir.

Nous abordons ici une tâche difficile : nous avons à parler de nous. Jusqu'à ce moment, dans la critique des idées modernes que nous venons d'indiquer, nous n'avons nommé personne ; car, si nous croyons pouvoir donner notre jugement sur certaines théories, nous ne nous reconnaissons pas mission pour juger les individus qui les représentent. Comme nous ne supposons pas qu'il existe des hommes intelligens qui puissent faire le mal sachant qu'ils font le mal, nous devons aussi croire qu'étant de bonne foi ils peuvent revenir de leurs erreurs à la vérité ; et nous serions coupables, selon nous, de condamner moralement des hommes parce qu'ils présentent des idées que nous jugeons fausses.

Par la même raison de délicatesse, nous ferons complètement exception de notre personne ; et nous allons soumettre la doctrine que nous professons au même contrôle qui nous a servi pour apprécier les autres.

Tandis que les idées des conservateurs de l'unité, qui avaient figuré dans la révolution française, se divisaient, ainsi que nous l'avons dit tout-à-l'heure, en doctrine unitaire de l'empire

et en doctrines sympathiques, une pensée de reconstitution sociale surgissait aussi du sein du désordre ; et celle-là était fille directe de l'Évangile. Cette pensée n'était en effet qu'une application de ces paroles du Fils de Dieu : « Je ne viens pas changer la loi, je viens l'accomplir. » — « Les anciens vous ont dit d'agir ainsi, et moi je vous dis d'agir autrement. » — « J'annonce le règne de mon père. »

Or, qu'était-ce que ces paroles, sinon le signe d'une transformation à accomplir dans la chaîne continue d'une même loi, en vue d'un avenir ? En effet, Jésus-Christ ne changeait pas la loi du sacrifice ; mais il apportait une nouvelle forme de sacrifice, une nouvelle hiérarchie, et la connaissance d'un avenir terrestre plus parfait que tous les autres : le règne de Dieu.

Aussi, de là naquit la doctrine qui considère les transformations sociales comme autant de pas successifs dans la voie indiquée par une révélation, et par lesquels l'humanité tend, en modifiant un milieu social temporaire, à atteindre le but moral universel fixé par Dieu.

Ce n'étaient donc plus là, comme dans le passé, des évolutions sociales, fatales et circulaires, ayant pour but le retour à une pureté primitive,

et se renouvelant périodiquement dans les mêmes formes. Au contraire, ici, c'était le Verbe de Dieu, qui successivement venait replacer l'homme dans la voie du but, lorsqu'il se heurtait contre un obstacle moral infranchissable, et qui lui enseignait un sacrifice de plus en plus libre, comme moyen de mieux mériter, en réalisant la volonté de Dieu sur la terre.

Apparue dans les réformateurs scientifiques du seizième siècle, cette pensée, complétement nouvelle et qui ne ressemblait en rien à toutes les anciennes théories historiques, ainsi que nous venons de le dire, s'élabora successivement en passant dans d'autres mains. Puis, après avoir traversé, inconnue, des générations qui ne la comprenaient pas, elle surgit, mieux formulée et plus intelligible, du mouvement révolutionnaire qui lui communiqua son activité pratique.

Cette doctrine, fidèle à son origine, remonta chercher sa première trace, et la trouva dans l'Évangile qu'elle reconnut, en vertu de la science nouvelle dont elle était le principe, comme la dernière parole de Dieu venue dans le monde, comme le germe de tout ce qui s'était accompli depuis, et de tout ce qui devait s'accomplir encore dans l'avenir. Elle constata surtout ce dernier

fait, parce qu'elle vit que l'acte de sacrifice du Fils de Dieu était le plus élevé que nous puissions concevoir, et le plus complet qui ait été présenté aux hommes, puisqu'il était absolument pur d'espérance personnelle. Et, comme elle vit, en outre, que ce sacrifice absolu qui était donné comme but d'imitation n'était pas réalisé dans la société, elle en conclut que nulle loi *morale* n'avait droit de se présenter pour dire : Je viens faire ce que la loi chrétienne n'a pas pu accomplir. Elle pouvait donc affirmer que toute loi qui dirait cela serait menteuse, puisque le sang de Jésus-Christ était encore fécond pour l'avenir.

Cette fécondité se trouve en effet dans ces grands et inaltérables principes chrétiens, qui allient si merveilleusement l'unité à la pluralité, en constituant leur union par une hiérarchie de sacrifices.

L'unité par l'amour de Dieu, l'unité par la charité, l'unité par l'origine divine, sont autant de devoirs que la loi chrétienne commande comme moyens de la conservation de l'humanité solidaire, et de l'union des sociétés qui la forment.

A la condition qu'il se soumettra à ces devoirs cette loi accorde alors à chaque individu le droit

de liberté morale et d'ascension dans la hiérarchie, au moyen de son dévouement de plus en plus absolu.

Le sacrifice est donc le lien de tout : il se présente là sous toutes les formes, et toujours libre, et toujours tendant à se purifier de toute trace d'égoïsme.

Nous sommes donc arrivés à la vérité ; car la science qui peut placer dans l'avenir un semblable but à atteindre, et qui, à quelque terme extrême qu'on la pousse, conclut toujours au sacrifice le plus élevé, le plus spirituel et le plus absolu, est la doctrine qui doit sauver l'humanité et la mener au règne de Dieu annoncé par le Verbe.

Là devrait se terminer notre tâche ; car notre maître et notre ami, M. Buchez, doit publier prochainement un *Traité de Politique*, qui est la dernière partie du *Traité de Philosophie* dont la publication est déjà avancée. Dans cet ouvrage il développera, avec la hauteur de vue qui lui est accoutumée, les moyens de résoudre toutes les questions de transformation sociale du moment.

Mais nous croirions manquer au complément de notre travail, destiné à démontrer en particulier les conditions morales des sociétés, si

nous-mêmes nous ne cherchions à indiquer les termes les plus prochains de transformation morale qui doivent présider aux nouvelles constitutions sociales.

Nous ne comprenons aujourd'hui, d'après tout ce que nous venons de dire, d'autre condition de foi pour le pouvoir que le dévouement le plus entier, l'abnégation la plus complète de sa personnalité, le sacrifice le plus absolu. Là seulement sera la puissance plus forte que la force, plus durable que le droit de race, plus élevée que le plus haut trône.

Celui-là, fort de l'exemple qu'il donnera, aura le droit d'imposer la probité à ses agens quels qu'ils soient. Il aura le droit de créer une génération à laquelle la morale du sacrifice aura été enseignée comme le premier de tous les devoirs. Il aura le droit de punir l'égoïsme, et de récompenser le dévouement.

Celui-là aura des populations soumises, car il écoutera leurs plaintes, et saura, par sa propre pensée ou par ses conseillers, quel est le moyen de remédier à leurs douleurs sans troubler la hiérarchie, et dans la vue d'une transformation à venir.

Celui-là ne rejettera pas avec orgueil ou colère les plans de modifications qui surgiront des dés-

ordres sociaux. Mais il soumettra ces théories nouvelles au contrôle de la morale ; et, si elles satisfont toutes les conditions de l'avenir et du présent, il les adoptera, bien qu'elles ne viennent ni de lui ni des siens. Il saura, en effet, qu'il n'y a pas de forme sociale qui puisse rester immobile tant que le but moral donné par la révélation de Jésus-Christ ne sera pas accompli. Il saura qu'il n'y a de fixes et de stables que le principe moral et les résultats qu'il donne à quiconque le consulte avec foi, pour appliquer le sacrifice libre à toutes les parties de la société humaine.

Celui-là gardera de toute atteinte le signe vivant de la hiérarchie spirituelle, que la communion des fidèles a toujours considéré comme le type de son avenir ; et il conservera pur le dogme, symbole mystérieux des devoirs et des droits de tout être humain, qui y est regardé comme enfant de Dieu.

Celui-là, quel qu'il soit, sera béni de Dieu et des hommes.

En terminant l'expression de ces espérances qui promettent un si bel avenir, nous ne pouvons nous retenir d'implorer la bonté divine pour qu'elle jette un regard sur cette noble France qui l'a toujours servie, et pour qu'elle la guide

dans la voie de sa régénération morale. Puisse-t-elle aussi compter notre humble effort parmi ceux qui auront fait le bien du pays où nous avons été nourri et élevé dans la foi.

FIN.

TABLE.

LIVRE I.

HISTOIRE DU PREMIER AGE.

LIVRE II.

HISTOIRE DU SECOND AGE.

LIVRE III.

HISTOIRE DU TROISIÈME AGE.

FIN DE LA TABLE.